

L'HOMME ET SA DESTINÉE



BIBLIOTECA CENTRALA
A
UNIVERSITAȚII
DIN
BUCUREȘTI

No. Curent 8238 Format h

No. Inventar 11990 Anul

Secția Raftul

6986 B

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1894.

DU MEME AUTEUR

LES SCIENCES HUMAINES

PHILOSOPHIE

La Philosophie. Histoire, méthode, doctrine.

MORALE

La civilisation et ses lois. Morale sociale.
L'homme et sa destinée. Morale individuelle.

POLITIQUE

La Politique. Principes, critiques, réformes.
La Question sociale. (*Sous presse.*)

MÉDECINE

Introduction à l'étude de la médecine. (*A paraître prochainement.*)
La Médecine. La vie, la maladie, le remède. (*En préparation.*)

11990.
8238.

753800

L'HOMME



ET

SA DESTINÉE

PAR

TH. FUNCK-BRENTANO

PROFESSEUR A L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES



11990.

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1895

Tous droits réservés

151.4

CONTROL 195

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARA
BUCURESTI
8238

CONTROL 195

1951

D

PC 200/04

B.C.U. Bucuresti



C11990

A MA FILLE



Je te dédie, je te donne et je ~~BUCURESTI~~ ^{te donne} ma chère Claudine. Bien avant ta naissance, j'en publiai les premières études. J'écrivais alors : « Si nous ne possédons ni la finesse d'esprit ni l'élégance d'un de La Rochefoucauld, — elles étaient de son siècle, — nous avons, en retour, des vues plus élevées et des principes plus généreux, qui sont du nôtre. » Depuis, les sombres événements de notre histoire, nos haines sociales et politiques grandissantes, nos méfiances et nos injustices réciproques m'ont fait revenir sur ce jugement. C'est que la morale est la science même de la vie. Pour la comprendre dans toute sa portée, il ne suffit pas d'en avoir entrevu les principes dans sa jeunesse, il faut l'avoir vécu.

Trouvant ces lignes sur ma table, tu écrivis en marge : Bravo ! ce qui me donna encore à réfléchir. Il ne suffit pas plus d'avoir vécu la morale que d'en avoir entrevu les principes, il faut qu'elle renaisse dans l'enthousiasme

de la jeunesse, qui seule, grâce à la pureté de son cœur et à la fraîcheur de sa pensée, peut lui donner la vie et la réalité. Il en est comme de la pluie du ciel : elle ne devient féconde qu'absorbée par les nouvelles semences.

Ton affectionné père.

INTRODUCTION

LA MORALE SOCIALE ET LA MORALE INDIVIDUELLE

L'homme est un être, ou si l'on veut, un animal perfectible par l'entente avec ses semblables. Nous ne tenons pas à l'expression d'animal parce qu'aucune espèce animale vivant en société, vertébrés, insectes ou mollusques, ne se perfectionne par le fait de l'existence en communauté. Cela est le propre de l'homme. Il se développe intellectuellement, moralement et même physiquement à mesure que croît son entente avec ses semblables; il dépérit et se dégrade à mesure que cette entente diminue; lui fait-elle complètement défaut, il redevient une bête.

Les sourds et muets, avant l'éducation qu'on est parvenu à leur donner, grâce à la découverte du langage des signes, restaient des bêtes ou ce qu'on est convenu d'appeler des idiots. Quelques années de solitude complète suffissent pour faire retomber l'homme le plus

intelligent dans un état voisin de l'idiotie. Son intelligence redevient celle de la bête : ne vivant plus que selon ses instincts, sa moralité s'éteint, ses traits s'épaississent, ses organes se déforment. Ce n'est pas depuis sa naissance, c'est du moment où il commence à s'entendre avec ses semblables au moyen de signes ou de sons, que son intelligence s'éveille, que sa moralité s'accuse, et que toutes les facultés de son organisme se raffinent. Il en résulte qu'il y a pour l'homme, nous ne dirons pas deux morales, mais une seule qui prend des aspects fort divers selon qu'on la considère comme pratiquée par la société dans laquelle il vit ou par chaque individu pris isolément, et forme la morale sociale et la morale individuelle. La première détermine les progrès des hommes et fixe les lois de la civilisation des peuples, la seconde règle la conduite de chaque homme en vue de ses progrès au sein de cette civilisation.

C'est pour ne pas les avoir distinguées suffisamment l'une de l'autre, qu'on a inventé un monde de morales différentes, les unes aussi peu consistantes que les autres. On n'enseigne pas à l'homme la civilisation, il faut qu'il la mérite à travers des efforts séculaires; mais on lui enseigne sa conduite personnelle, et cet enseignement dépend toujours du degré de civilisation de ceux dont il le reçoit.

La religion et l'instruction publique, les lois et les

institutions, les arts et les lettres sont l'expression de la morale sociale à laquelle les hommes se sont élevés par leur entente les uns avec les autres, et la conduite que chacun observe ou croit devoir observer dans l'existence de l'ensemble, constitue la morale individuelle. Hors de là tout n'est qu'illusion et chimère, décadence et dégradation.

De toutes les sciences la philosophie est la plus vaste, la politique la plus difficile, la médecine la plus complexe ; mais la morale est la plus profonde. Elle pénètre l'homme jusque dans les manifestations les plus insignifiantes de son être, et en poursuit les conséquences dans l'histoire de l'humanité entière. Toute morale qui arrache de ces données l'un ou l'autre élément, raison, sentiment ou instinct, est moins que de la science, elle n'est que pure sophistique.

Nous ne connaissons dans l'histoire qu'un homme, un seul, qui ait envisagé la morale à ce point de vue, et cet homme est resté tout à fait inconnu comme moraliste. Nous voulons parler de Domat, l'ami de Pascal. Il est vrai qu'il n'a pas écrit un livre de morale, mais une introduction à un traité des lois qu'il publia par ordre de Louis XIV ; lui-même n'avait recueilli ses pensées que pour l'instruction de ses enfants. C'est de cette infinie modestie qu'est sortie l'œuvre la plus parfaite qui subsiste dans la science de la morale.

Qui n'a été autant charmé par la forme que révolté par le fond de ces pensées de Pascal :

« Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà.

« Il y a sans doute des lois naturelles ; mais cette belle raison corrompue a tout corrompu.

« De cette confusion arrive que l'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur ; l'autre, la commodité du souverain ; l'autre, la coutume présente, et c'est le plus sûr : rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi ; tout branle avec le temps. La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue : c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe l'anéantit.

« Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! Ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeurez de ce côté, je serais un assassin, et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste.

« Comme la mode fait l'agrément, ainsi fait-elle la justice. »

Pascal, à sa mort, légua ses papiers à son ami Domat, l'auteur des *Lois civiles dans leur ordre naturel* et du *Traité des lois* qui les précède.

D'Aguesseau écrivait à son fils : *Personne n'a mieux que Domat approfondi le véritable principe de la législation. Il descend jusqu'aux dernières conséquences ; il les développe dans un ordre presque géométrique ; toutes les différentes espèces de lois y sont détaillées avec les caractères qui les distinguent. C'est le plan général de la société civile le mieux fait et le plus achevé qui ait jamais paru, et je l'ai toujours regardé comme un ouvrage précieux que j'ai vu croître et presque naître entre mes mains.*

Où Domat n'a pas été l'ami de Pascal, ou je trouverai dans son *Traité des lois* l'explication des désespérantes opinions de notre plus grand, de notre plus admirable penseur ! Telle fut l'impression que j'eus à la lecture des lignes de d'Aguesseau. Je connaissais trop bien le caractère si entier, si complet de nos hommes du dix-septième siècle pour en douter un instant.

Depuis de longues années, en effet, je ne me rappelle pas avoir éprouvé une jouissance pareille à celle que m'a donnée la lecture de ce remarquable traité.

Il m'a paru infiniment supérieur à l'*Esprit des lois*. Montesquieu emprunta à l'un des chapitres, *De la nature et de l'esprit des lois*, jusqu'au titre de son œuvre, qui

est devenue si célèbre, tandis que celle de l'ami de Pascal a été complètement oubliée. Elle renfermait cependant, comme l'assure d'Aguesseau, « le plan général de la société humaine le mieux fait et le plus achevé qui ait jamais paru » ; tandis que celle du président à mortier se condense dans une série de théories, les unes non moins étranges et illusoire que les autres, qui ne répondent ni à la réalité ni aux faits de l'histoire.

Domat répète jusqu'à des passages entiers de Pascal, explique sa pensée, la ramène à des principes indiscutables, et montre en même temps l'enchaînement qui existe entre ces principes, les lois de la morale sociale et les législations positives, si contradictoires qu'elles semblent. Il dépasse même Pascal, et prouve que « vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà », peut devenir vérité en deçà et erreur au delà de la Loire, sans que les principes de la justice et de l'équité en soient moins immuables.

Malheureusement, les hommes du dix-septième siècle sont loin de nous ; nous devons transformer leurs pensées en pensées modernes, sous peine de ne pas les comprendre. Travail d'une difficulté extrême, et qui explique l'oubli dans lequel le *Traité des lois* est tombé. Non seulement Domat assure, fidèle encore en cela à son ami, que la loi fondamentale de l'homme est Dieu, qu'il en est le principe et la fin ; mais il explique en outre les fautes, les erreurs des hommes par le péché originel

et la chute d'Adam. Déjà au dix-huitième siècle, lorsqu'on rencontrait de semblables affirmations, on avait pris l'habitude de fermer les livres sans plus se donner la peine de chercher si leurs auteurs, croyants sincères, n'avaient pas été de merveilleux penseurs.

Domat en est un exemple.

Remplaçons dans son traité, puisqu'en matière de droit et de morale sociale elle nous heurte, l'expression « Dieu principe et fin de l'homme » par « la nécessité de l'accord de nos idées entre elles », loi absolue qui se manifeste dans le moindre de nos jugements aussi bien que dans tous les progrès et toutes les découvertes des sciences; la seconde expression, qui sous forme d'argument nous froisse encore davantage, « le péché originel et la chute de l'homme », traduisons-la par celle dont Domat lui-même se sert pour l'expliquer, « l'amour-propre »; ces changements faits, qui ne portent en somme que sur les mots, écoutons sa doctrine :

« On ne peut prendre une voie plus simple et plus sûre pour découvrir les premiers principes des lois qu'en supposant deux premières vérités qui ne sont que de simples définitions : l'une que les lois de l'homme ne sont autre chose que la règle de sa conduite; et l'autre que cette conduite n'est autre chose que les démarches de l'homme vers sa fin.

« Connaitre la fin d'une chose, c'est simplement savoir pourquoi elle est faite; et on connaît pourquoi une chose est faite, si, voyant comme elle est faite, on découvre à quoi sa structure peut se rapporter. »

Ainsi Domat lui-même, par la méthode qu'il indique, nous autorise à faire les changements que nous venons de proposer. Si, d'une part, la structure intellectuelle de l'homme le conduit à croire en l'existence de Dieu, à l'être infini, au souverain bien, d'une autre part elle est régie par la loi qui domine tous ses efforts intellectuels, toutes ses croyances et hypothèses : la recherche de l'accord de ses idées entre elles, accord qui, pour lui, constitue la vérité. Quant à l'amour-propre, source, suivant Domat, de nos erreurs et de nos fautes, il est l'opposé de l'amour d'autrui, duquel proviennent, d'après lui, toutes les relations sociales, sous quelque forme que ce soit.

La recherche de la vérité et l'amour d'autrui, voilà donc selon Domat les deux principes, les deux lois absolues qui servent de fondement à toute formation, à tout développement de la société des hommes.

« Mais avant que de passer outre et de faire voir l'enchaînement qui lie toutes les lois à ces deux premières », continue Domat, répondant à Pascal, « il faut prévenir la réflexion qu'il est naturel de faire sur l'état de cette société qui, devant être fondée sur ces deux premières

lois, ne laisse pas de subsister sans que l'esprit de ces deux lois y règne beaucoup, de sorte qu'il semble qu'elle se maintienne par d'autres principes. Cependant, quoique les hommes aient violé ces lois capitales, et que la société soit dans un état étrangement différent de celui qui devait être élevé sur ces fondements..., il est toujours vrai que ces lois... essentielles à la nature de l'homme subsistent immuables, et qu'elles n'ont pas cessé d'obliger les hommes à les observer; et il est certain aussi, comme la suite le fera voir, que tout ce qu'il y a de lois qui règlent la société dans l'état même où nous la voyons, ne sont que la suite de ces premières.

« Ainsi, hors de l'homme, les cieux, les astres, la lumière, l'air sont des objets qui s'étalent aux hommes comme un bien commun à tous, et dont chacun a tout son usage; et toutes les choses que la terre et les eaux portent ou produisent, sont d'un usage commun aussi, mais de telle sorte qu'aucun ne passe à votre usage que par le travail de plusieurs personnes; ce qui rend les hommes nécessaires les uns aux autres, et forme entre eux les différentes liaisons pour les usages de l'agriculture, du commerce, des arts, des sciences, et pour toutes les autres communications que les divers besoins de la vie peuvent demander.

« Le premier de ces usages est celui de lier les esprits et les cœurs des hommes entre eux.

« Le second usage est d'appliquer les hommes à tous les différents travaux... nécessaires pour tous leurs besoins. Ainsi la loi du travail est également essentielle à la nature de l'homme... et cette loi est aussi une suite naturelle des deux premières, qui, en appliquant l'homme à la société, l'engagent au travail qui en est le lien, et ordonnent à chacun le sien, pour distinguer, par les différents travaux, les divers emplois et les diverses conditions qui doivent composer la société.

« Ainsi se sont formés... entre les hommes destinés à vivre en société, les liens qui les y engagent : et comme les liaisons générales entre tous les hommes..., sujettes aux mêmes lois, sont communes à tout le genre humain, il s'est ajouté à ces liaisons générales et communes à tous d'autres liaisons et d'autres engagements particuliers de diverses sortes, par lesquels les hommes se lient de plus près entre eux.

« Ces engagements particuliers sont de deux espèces : la première est de ceux qui se forment par les liaisons naturelles du mariage entre le mari et la femme, et de la naissance entre les parents et les enfants ; et cette espèce d'engagement comprend aussi les engagements des parentés et des alliances, qui sont la suite de la naissance et du mariage.

« La seconde espèce renferme toutes les autres sortes d'engagements qui approchent toutes sortes de per-

sonnes les unes des autres, et qui se forment différemment, soit dans les diverses communications qui se font entre les hommes, de leur travail, de leur industrie et de toutes sortes d'offices, de services et d'autres secours, ou dans celles qui regardent l'usage des choses; ce qui renferme les différents usages des arts, des emplois et des professions de toute nature, et tout ce qui peut lier les personnes selon les différents besoins de la vie, soit par des communications gratuites ou par des commerces.

« L'engagement du mariage est le fondement non seulement des lois qui règlent tous les devoirs du mari et de la femme, mais aussi des lois de l'Église et des lois civiles qui regardent le mariage et les matières qui en dépendent, ou qui s'y rapportent.

« ...C'est encore sur le même engagement que sont fondées les lois qui font passer aux enfants les biens des parents après leur mort, parce que les biens étant « nécessaires » (*donnés*) aux hommes pour tous les différents besoins de la vie, ... il est de l'ordre naturel qu'après la mort des parents les enfants recueillent leurs biens, comme un accessoire de la vie qu'ils ont reçue d'eux.

« La seconde espèce d'engagements donne à chacun sa place dans la société où il vit, marque sa situation, les relations qui le lient aux autres, les devoirs propres

au rang qu'il occupe, et place chacun dans le sien par la naissance, par l'éducation, par les inclinations et par les autres effets de sa conduite, qui rangent les hommes.

« On voit dans toutes ces sortes d'engagements et dans tous les autres qu'on saurait penser » que les hommes ne les contractent que par (1) « l'exercice de l'amour mutuel, et que tous les différents devoirs que prescrivent les engagements ne sont autre chose que les divers effets que doit produire cet amour, selon les conjonctures et les circonstances. Ainsi, en général, les règles qui commandent de rendre à chacun ce qui lui appartient, de ne faire tort à personne, de garder toujours la fidélité et la sincérité, et les autres semblables, ne commandent que des effets de l'amour mutuel. Car aimer, c'est vouloir et faire du bien; et on n'aime point ceux à qui on fait quelque tort, ni ceux à qui on n'est pas fidèle et sincère.

« On fait ici ces réflexions pour faire voir que, comme c'est cette seconde loi qui est le principe et l'esprit de toutes celles qui regardent les engagements, ce n'est pas assez de savoir, comme savent les plus barbares, qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient, qu'il ne faut faire tort à personne, qu'il faut être sincère

(1) Texte original : « que Dieu ne les forme que pour les lier à. »

et fidèle, et les autres règles semblables, mais qu'il faut, de plus, considérer l'esprit de ces règles et la source de leur vérité dans la seconde loi, pour leur donner toute l'étendue qu'elles doivent avoir. »

— Je prie le lecteur de bien marquer cette façon de voir de Domat : ce n'est pas dans la raison abstraite que ces règles prennent leur principe et leur force, c'est dans l'amour mutuel, dans la réalité vivante de nos affections, et les engagements qui lient les hommes entre eux, sous quelque forme que ce soit, sont la suite de ces affections et la source de ces règles.

Par cette manière d'envisager l'origine des lois naturelles, Domat creuse un abîme entre lui et les autres théoriciens de droit naturel et de morale, et donne une vue des conditions de la vie sociale individuelle tellement élevée, que personne après lui ne la comprendra plus.

« Les fautes », continue-t-il, « que l'on voit dans la société de contraire à l'ordre est une suite naturelle..., non plus de l'amour mutuel dont le caractère était d'unir les hommes dans la recherche de leur bien commun..., mais de cet autre amour tout opposé dont le caractère lui a justement donné le nom d'amour-propre, parce que celui en qui cet amour domine ne recherche que des biens qu'il se rend propres, et qu'il n'aime dans les autres que ce qu'il peut rapporter à soi. »

Mais on voit par la conduite de la société (1) « qu'une aussi méchante cause que notre amour-propre et un poison si contraire à l'amour mutuel qui devrait être le fondement de la société, se transforme en des remèdes qui la font subsister; car c'est ce principe de division qui réunit encore les hommes en mille manières et qui entretient la plus grande partie des engagements. On pourra juger de cet amour-propre dans la société, et du rapport d'une telle cause à un tel effet, par les réflexions qu'il sera facile de faire sur la remarque qui suit. »

— L'amour-propre « n'ayant pas dégagé l'homme de ses besoins, et les ayant au contraire multipliés, il a aussi augmenté la nécessité des travaux et des commerces, et en même temps la nécessité des engagements et des liaisons; car aucun ne pouvant se suffire seul, la diversité des besoins engage les hommes à une infinité de liaisons sans lesquelles ils ne pourraient vivre.

« Cet état des hommes portent ceux qui ne se conduisent que par l'amour-propre, à s'assujettir aux travaux, aux commerces et aux liaisons que leurs besoins

(1) Texte original : « Mais, au lieu que Dieu a fait ce changement par une bonne cause et qui n'est que de Lui, on voit dans sa conduite sur la société, que d'une aussi méchante cause que notre amour-propre... »

rendent nécessaires ; et pour se les rendre utiles, et y ménager et leur honneur et leur intérêt, ils y gardent la bonne foi, la fidélité, la sincérité, de sorte que l'amour-propre s'accommode à tout pour s'accommoder de tout ; et il sait si bien assortir ses différentes démarches à toutes ses vues, qu'il se plie à tous les devoirs, jusqu'à contrefaire les vertus ; et chacun voit dans les autres, et s'il s'étudiait, verrait en soi-même les manières si fines que l'amour-propre sait mettre en usage pour se cacher et s'envelopper sous les apparences des vertus mêmes qui lui sont les plus opposées. »

— L'amour-propre nous oblige à nous conformer aux devoirs qui dérivent de l'amour mutuel, car l'amour-propre aussi bien que l'amour mutuel sont sujets à la première loi : la recherche de l'accord de nos idées, et, par suite, de nos actes et de nos sentiments, aurait pu continuer Domat, car il conclut : « C'est cette lumière qui fait connaître à l'homme les règles naturelles de l'équité : tous les hommes ont dans l'esprit les impressions de la vérité de ces *lois naturelles* : *qu'il ne faut faire tort à personne ; qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient ; qu'il faut être sincère dans les engagements, fidèle à exécuter ses promesses*, et autres règles semblables de la justice et de l'équité, car la connaissance de ces règles est inséparable de la raison, ou

plutôt la raison n'est elle-même que la vue et l'usage de toutes ces règles. »

— La raison n'est donc pas, pour Domat, une entité abstraite qui impose ses vérités à la pensée humaine, mais elle est simplement la vue et l'usage des lois naturelles; et sous cette forme elle n'a rien pu corrompre, comme le veut Pascal, mais étant incomplète par elle-même et dépendante du développement des affections humaines, elle ne peut interpréter et appliquer les lois naturelles que dans la mesure de ce développement. Façon vivante, concrète de comprendre la raison, qui suffit à Domat pour exposer d'une manière magistrale comment les lois arbitraires surgissent des lois naturelles, du même coup qu'il confirme cette pensée de Pascal : Il y a sans doute des lois naturelles, mais cette belle raison corrompue a tout corrompu.

« Les lois naturelles sont toutes celles qui sont la suite nécessaire des deux premières lois, et qui sont tellement essentielles aux engagements qui forment l'ordre de la société, qu'on ne saurait les changer sans ruiner les fondements de cet ordre.

« On voit par cette première idée de la nature des lois naturelles... qu'elles ont leur origine dans les deux premières lois dont elles ne sont qu'une extension; et que, par exemple, ces règles naturelles de l'équité, qui ont été remarquées, et les autres semblables, ne sont

autre chose que ce que l'esprit de la seconde lui demande en chaque engagement, et ce qu'il y marque d'essentiel et de nécessaire. »

— Domat joute dans ces passages à l'expression de lois naturelles celle d'« immuables » que nous avons omise, parce que suivant notre façon de penser plus étroite, c'est-à-dire plus abstraite, nous n'observons point de quelle façon ample Domat la conçoit. Pour nous une loi immuable est une loi qui ne saurait changer, une loi absolue, la loi considérée *en soi*, tandis que l'ami de Pascal considère les lois naturelles qu'il dit immuables, non pas en elles-mêmes, mais dans les rapports dont elles sont l'expression. Sans les obligations de ne faire tort à personne, de rendre à chacun ce qui lui appartient, sans la sincérité dans le langage et la fidélité dans les promesses, aucune société humaine n'est possible, fût-ce celle d'une bande de sauvages ou de brigands qui, tout en méconnaissant les lois naturelles à l'égard des autres, les observent cependant entre eux. C'est en ce sens que Domat entend l'expression *immuables*, et qu'il distingue avec raison les lois naturelles et immuables des deux premières lois, seules vraiment absolues.

« De ce caractère des lois naturelles » qui dérivent de l'amour d'autrui et qui sont immuables quant à l'existence de la société, mais qui ne sont observées par

les individus que pour autant que leur amour-propre et leurs passions personnelles ne les en détournent point, « il est résulté », reprend Domat, « la nécessité d'établir des lois arbitraires ou positives pour régler les difficultés qui naissent de leur application.

« Ainsi, pour un premier exemple de la nécessité des lois arbitraires, c'est une loi naturelle que les pères doivent laisser leurs biens à leurs enfants après leur mort, et c'est aussi une loi qu'on met communément au nombre des lois naturelles, qu'on puisse disposer de ses biens par un testament. Si on donne à la première de ces deux lois une étendue sans aucune borne, un père ne pourra disposer de rien, et si on étend la seconde à une liberté indéfinie de disposer de tout, comme faisait l'ancien droit romain, un père pourra priver ses enfants de toute part en sa succession, et donner tous ses biens à des étrangers.

« On voit par ces conséquences si opposées, qui suivraient de ces deux lois entendues indéfiniment, qu'il est nécessaire de donner à l'une et à l'autre quelques bornes qui les concilient.

« Ainsi, pour un autre exemple, c'est une loi naturelle que celui qui est le maître d'une chose en demeure toujours le maître, jusqu'à ce qu'il s'en dépouille volontairement, ou qu'il soit dépouillé par quelque voie juste et légitime; et c'est une autre loi naturelle aussi que

les possesseurs ne soient pas toujours en péril d'être troublés jusqu'à l'infini, et que celui qui a possédé longtemps une chose en soit cru le maître, parce que les hommes ont naturellement soin de ne pas abandonner à d'autres ce qui leur appartient, et qu'on ne doit point présumer sans preuves qu'un possesseur soit usurpateur.

« Si on étend trop la première de ces deux lois, qui veut que le maître d'une chose ne puisse en être dépouillé que par de justes titres, il s'ensuivra que quiconque pourra montrer que lui ou ceux dont il a les droits ont été les maîtres d'un héritage, quand il y aurait plus d'un siècle qu'ils eussent cessé de le posséder, rentrera dans cet héritage et en dépouillera le possesseur, si avec cette longue possession il ne peut montrer un titre qui ait ôté le droit de ce premier maître. Et si, au contraire, on étend trop la règle qui fait présumer que les possesseurs sont les maîtres de ce qu'ils possèdent, on fera perdre injustement la propriété à tous ceux qui ne se trouvent pas en possession.

« Il faut remarquer dans tous ces exemples et dans les autres semblables des lois arbitraires qui sont des suites des lois immuables, que chacune de ces lois arbitraires a deux caractères qu'il est important d'y reconnaître et de distinguer, et qui font comme deux lois en une. Car il y a dans ces lois une partie de ce qu'elles ordonnent,

qui est un droit naturel, et il y en a une autre qui est arbitraire. Ainsi, la loi qui règle la légitime des enfants, renferme deux dispositions : l'une, qui ordonne que les enfants aient part dans la succession de leurs pères, et c'est une loi immuable; et l'autre qui règle cette portion à un tiers ou une moitié, ou plus ou moins, et celle-ci est une loi arbitraire. Car ce pouvait être ou les deux tiers, ou les trois quarts, si le législateur l'avait ainsi réglé.

« Nous avons donc en France, comme partout ailleurs, l'usage des lois naturelles et des lois arbitraires; mais avec cette différence entre ces deux sortes de lois, que tout ce que nous avons de lois arbitraires est compris dans les ordonnances et dans les coutumes, et dans les lois arbitraires du droit romain et du droit canonique que nous observons comme des coutumes. » La coutume fait toute l'équité, avait dit Pascal.

« Mais pour les lois naturelles, comme nous n'en avons le détail que dans les livres du droit romain, et qu'elles y sont avec peu d'ordre, et mêlées avec beaucoup d'autres qui ne sont ni naturelles, ni de notre usage, leur autorité s'y trouve affaiblie par ce mélange, qui fait que plusieurs ou ne veulent ou ne savent pas discerner ce qui est sûrement juste et naturel de ce que notre raison et notre usage ne reçoivent point.

« *La justice universelle de toutes les lois consiste*

dans leur rapport à l'ordre de la société, dont elles sont les règles; mais il y a cette différence entre la justice des lois naturelles et la justice des lois arbitraires, que les lois naturelles étant essentielles aux deux premières lois et aux engagements qui en sont les suites, elles sont essentiellement justes, et que leur justice est toujours la même dans tous les temps et dans tous les lieux.

« Mais quoique les lois naturelles ou immuables soient essentiellement justes et qu'elles ne puissent être changées, il faut prendre garde de ne pas concevoir par cette idée des lois naturelles, que parce qu'elles sont immuables et qu'elles ne souffrent point de changement elles soient telles qu'il ne puisse y avoir d'exception d'aucune des lois qui ont ce caractère. »

— Domat en donne différents exemples; le plus curieux, il l'emprunte à Pascal même, et l'expose dès la seconde page de son admirable traité, comme pour résumer d'avance la doctrine entière : « Il n'y a personne qui ne sente par l'esprit et le cœur qu'il n'est pas permis... de tuer ou de voler les autres, et qui ne soit plus pleinement persuadé de ces vérités qu'on ne saurait l'être d'un théorème de géométrie. Cependant ces vérités mêmes que l'homicide et le vol sont illicites, tout évidentes qu'elles sont, n'ont pas le caractère d'une certitude égale à celle des premiers principes dont elles

dépendent, puisqu'au lieu que ces principes sont des règles dont il n'y a point de dispense ni d'exception, celles-ci sont sujettes à des exceptions et à des dispenses. » Domat cite des faits de la Bible; prenons l'exemple de Pascal : « Pourquoi me tuez-vous? Eh quoi? ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, et cela serait injuste de vous tuer de la sorte. »

— La justice universelle de toutes les lois, vient de nous dire Domat, consiste *dans leur rapport à l'ordre de la société*. Je suis donc un assassin justement puni par les lois si je tue quelque membre de cette société et en compromets la sécurité; mais si ceux de l'autre côté de l'eau attaquent cette même société et en compromettent l'existence, pour la même raison aussi je deviens un brave en défendant, et peut-être un héros en sauvant cette société. Le principe est le même.

« Il est facile de reconnaître, reprend Domat, que les exemptions et les dispenses aux lois naturelles ont leur fondement sur l'*Esprit des lois*, et qu'elles sont elles-mêmes d'autres lois qui n'altèrent pas le caractère des lois immuables, dont elles sont des exceptions, et qu'ainsi toutes les lois se concilient les unes avec les autres, et s'accordent entre elles par l'esprit commun qui fait la justice de toutes ensemble. Car la justice de chaque loi est renfermée dans ses bornes. » — Une loi

est juste, avait dit Pascal, parce qu'elle est loi, « et aucune ne s'étend », continue son ami, « à ce qui est autrement réglé par une autre loi; et il paraîtra dans toutes sortes d'exceptions et de dispenses qui sont raisonnables qu'elles sont fondées sur quelques lois. De sorte qu'il faut considérer les lois qui souffrent des exceptions comme des lois générales qui règlent tout ce qui arrive communément; et les lois qui font des exceptions et des dispenses, comme des règles particulières qui sont propres à de certains cas, mais les unes et les autres sont des lois également justes, selon leur usage et leur étendue. »

— Et Domat expliquera jusqu'au célèbre aphorisme de son ami : erreur en deçà, vérité au delà des Pyrénées. « Il faut enfin remarquer sur les lois naturelles, qu'il y en a quelques-unes qui, quoiqu'elles soient reconnues pour telles dans toutes les polices, n'ont pas néanmoins partout la même étendue et le même usage. Ainsi il n'y a point de police où l'on ne reconnaisse qu'il est du droit naturel que les frères et les autres collatéraux succèdent à ceux qui ne laissent ni descendants ni ascendants; mais ce droit est considéré bien différemment en divers lieux. Car, dans les provinces de ce royaume qui se règlent par les coutumes, le droit des héritiers du sang est tellement regardé comme une loi naturelle, que ces coutumes ne reconnaissent pas même

d'autres héritiers... Mais dans les autres provinces qui ont pour *leur coutume* le droit écrit, chacun a la liberté de priver ses collatéraux, et même ses frères, de tous ses biens, et même de les donner à des étrangers. »

Domat nous a dit que de l'amour mutuel dérivent tous les devoirs, devoirs qui deviennent des engagements, lesquels, se transformant en morale sociale, deviennent coutumes et droits. Dans la législation de Rome, qui fut rédigée alors que les affections et les liens de famille s'étaient relâchés, la loi en devint l'expression; tandis que dans nos provinces à populations plus jeunes, à affections plus fortes, les droits de famille se maintinrent de la même façon qu'elles s'étaient formées à l'origine même de Rome.

« La coutume fait toute l'équité, » nous dit Pascal; « par cette seule raison qu'elle est reçue, c'est le fondement mystique de son autorité. » Et son ami nous explique que, « la loi étant une coutume et la coutume une loi », l'une et l'autre sont, suivant leur étendue, l'expression des engagements contractés et transmis de génération en génération.

Enfin, la doctrine de Domat nous explique jusqu'au passage de Pascal le plus empreint, en apparence, de son scepticisme désespérant : « Il est juste que le juste soit suivi, il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi... Il faut donc admettre ensemble la justice et la

force; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort et que ce qui est fort soit juste. »

D'après Domat, le juste provient des affections humaines, de l'intelligence que les hommes en acquièrent, et des engagements, des coutumes qui en dérivent. Lors donc « qu'il est nécessaire de suivre le fort », le fort pour cette raison n'est pas le juste. Mais dès qu'il naît entre le fort et le faible des affections, des engagements, des obligations réciproques, il en surgira des droits pour tous deux, droits qui s'imposeront au fort en même temps qu'ils soutiendront le faible. Momentanément la force peut primer le droit, mais il n'existe d'état social qu'à la condition que le droit prime la force. Le passage de Pascal ne signifie autre chose, sinon que les hommes pour pouvoir vivre en société doivent obliger le fort à être juste, et que pour pouvoir maintenir l'état social qu'ils ont fondé, il faut que le juste soit toujours fort.

Malgré ces rapports si frappants entre les doctrines des deux amis, dont l'une achève et complète l'autre, celle de Pascal n'en reste pas moins l'acte d'accusation le plus véhément qui ait jamais été dressé contre la raison humaine. Tandis que la doctrine de Domat, dans son incomparable sérénité, paraît vraiment, comme l'écrit d'Aguesseau, le plan le plus parfait de la société qui ait jamais paru, Pascal s'efforce de trouver dans la raison

humaine la raison divine qu'il aime et qu'il veut, et, dans son impuissance de la découvrir, ne voit de salut que dans un abandon complet à Dieu. Domat, moins vaste dans ses ambitions, mais aussi plus pondéré, ne comprend la raison humaine que dans l'application des devoirs qui dérivent de nos affections mutuelles et de l'intelligence de ces devoirs, fondements, sous le nom de lois naturelles, de tout état social, et sources des lois positives ou arbitraires. Tous deux sont animés d'une foi également sincère; mais tandis que le premier, emporté par la sienne, écrase cette pauvre raison, le second nous en donne la théorie la plus pure et la plus complète, en lui obéissant tout simplement. C'est qu'on ne découvre pas la raison humaine : elle s'impose, que ce soit sous la forme primitive et irréfléchie de croyances et de coutumes, ou sous celle plus savante et plus tardive de sciences et de lois.

Il en résulte que plus les peuples, dans leur origine, développent leurs affections et se donnent la conscience des devoirs qui en dérivent, plus ils se donnent aussi des coutumes fortes, des traditions vigoureuses, une civilisation élevée. Mais à mesure aussi que la conscience de ces devoirs faiblit et que les fortes affections se perdent, l'intelligence des devoirs se trouble, les peuples se dégradent. Alors surgissent en morale les théories les plus absurdes. Les uns ne voient plus que

dans l'imposition tyrannique de leur prétendue raison, les autres dans l'abandon absolu de tout amour-propre, les troisièmes dans l'intérêt individuel ou les jouissances personnelles, les derniers enfin dans l'intérêt social, l'avenir de l'humanité; tandis que tous ces principes, par leur caractère exclusif et abstrait, ne sont que les symptômes d'un état social en décomposition.

La morale sociale s'est corrompue. Jusqu'à quel point et à quelles conditions la morale individuelle peut-elle parvenir à la relever?

L'HOMME ET SA DESTINÉE

LIVRE PREMIER

LA SCIENCE DE LA MORALE

I

LA FOI, LES DOCTRINES ET LA SCIENCE EN MORALE.

L'homme étant un être intelligent ne saurait vivre sans notions morales, sans se faire des idées générales sur ce qui lui est agréable ou pénible, sur ce qui lui semble préférable ou lui paraît mériter le dédain. Il le fait pour lui-même d'abord. Il le fait ensuite pour les autres parce qu'il vit en société.

Ainsi les hommes, dès leurs origines, se formèrent des notions de devoirs et de droits d'après l'observation de leurs goûts et de leurs mutuelles affections. Grâce à leur besoin d'union et d'entente, et en dépit de leurs luttes et de leurs discordes, ils parvinrent à établir des règles de conduite, et, poussés par leurs espérances et leurs terreurs, ils les placèrent sous l'égide de leurs

croyances religieuses, reflets de ces terreurs et de ces espérances, afin de leur donner plus de force et d'autorité.

Ainsi naissent les civilisations. Les croyances prennent un caractère de plus en plus élevé, les règles de conduite se perfectionnent jusqu'au moment où, les croyances disparaissant devant l'expérience, chacun revient à se former des idées ou des théories particulières sur les règles ou les principes qu'il entend observer.

De la sorte, lors de l'affaiblissement des croyances religieuses en Grèce, Socrate identifia le bien et la science du bien et supposa qu'il suffirait de connaître le danger pour être courageux, de savoir ce que c'est que la vertu pour la pratiquer; Diogène et les cyniques qui lui succédèrent firent consister le bien dans l'application des instincts naturels de l'homme; puis Épicure et les siens s'efforcèrent de restreindre cette théorie en distinguant l'exagération des plaisirs de leur usage modéré, tandis que Zénon et ses disciples, les stoïciens, crurent que ce n'était que par le mépris du mal et le dédain de la douleur que l'homme pouvait atteindre la félicité.

Vint le Christ qui enseigna, au nom du Dieu créateur, une morale toute nouvelle. Venu sur terre pour racheter par ses souffrances les péchés de tous, il proclama par la parole et par l'exemple qu'il fallait pardonner les

offenses, aimer le prochain, se dévouer les uns aux autres, et promit une récompense éternelle à quiconque suivrait ses préceptes. Il trouva des apôtres innombrables, des martyrs, des héros pour répandre son enseignement dans le monde. Les peuples et les États incapables de se régénérer disparurent, et une civilisation nouvelle surgit au sein des nations jeunes, naïves de cœur, fraîches d'esprit.

En même temps que se formèrent leurs traditions sociales, l'Église se constitua. Elle prêcha la charité, la miséricorde aux forts, la patience, la soumission, l'amour aux faibles, et porta jusque dans le moindre hameau, jusque dans la hutte du plus pauvre et du plus délaissé ses espérances, ses conseils et ses consolations. Son autorité grandit. Elle assumait un rôle tantôt politique, tantôt administratif ou judiciaire, dirigea les universités et les écoles, prodigua l'enseignement. La nouvelle civilisation ne cessa de croître et de s'étendre jusqu'au moment où les esprits, par suite de leur développement, s'en prirent aux dogmes mêmes qui formaient la base de leurs connaissances morales.

Les dogmes ne furent ni élargis ni fortifiés, mais transformés, restreints ou brisés. Leur autorité se modifia ou disparut. La morale perdit son unité. Des théories de toute sorte sur la destinée de l'homme, ses devoirs et ses droits, la nature du bien et du mal, reparurent.

Lorsque les croyances communes qui forment, dès l'origine, le ciment intellectuel, des peuples disparaissent, les individus sont obligés de chercher en eux-mêmes un soutien à leur jugement, à leurs affections et à leurs actes.

... Nous ne nous arrêtons ni à la qualité, elles valent ce qu'elles ont vécu, ni à la quantité, elles sont innombrables, de toutes les théories particulières qui depuis les grandes luttes religieuses se sont répandues sur l'Europe : morale de l'égoïsme et de l'intérêt bien ou mal entendu, morale mystique ou morale de sentiment, morale à principes immuables ou changeants. Si louable qu'ait été l'intention de leurs auteurs, si belles qu'aient été leurs aspirations, toutes les théories particulières s'effondrent devant cette question : Répondent-elles à tous les faits de l'histoire, à tous les caractères de l'humanité ?

Au lieu de confondre nos petites aspirations personnelles avec les grandes impulsions du genre humain et de faire de nous-même le centre de tout horizon, considérons l'humanité et son histoire, et voyons comment les morales ont pris naissance et se sont fondées sur les croyances religieuses. Ces croyances sont le reflet non seulement de tous les sentiments, de toutes les pensées, de tous les actes des hommes, mais encore de toutes les choses du ciel et de la terre. Ce sont elles qui créent les coutumes et forment les mœurs, décidant du juste et de l'injuste dans les législations et les luttes des peuples

entre eux. Que signifient, en présence de ces immenses manifestations de l'esprit humain, quelques théories personnelles sur la nature du bien et du mal? Simples règles de conduite, inventées à défaut de mieux, propres à leurs auteurs et à leur école, si tant est qu'ils soient parvenus à en fonder une, que peuvent-elles comme soutien des volontés et direction des passions, en regard de ces forces de foi et de tradition qui fondent et maintiennent les civilisations?

Que l'on invente les doctrines les plus sages, les préceptes les plus admirables, tant qu'ils ne sont pas soutenus par une foi vive ou une science infallible, ils restent, comme tous les rêves, l'expression de l'état des esprits du moment.

Les certitudes humaines ne se fondent que sur la foi ou sur la science. C'est pour avoir fait des astres leurs dieux que les hommes en ont observé si minutieusement les mouvements, et qu'après des siècles d'efforts, ils ont découvert les lois de la gravitation. De même ce n'est qu'en étudiant et comprenant la puissance de la foi, que la science de la morale peut s'élever jusqu'à la vérité. Croire en leur antagonisme est déjà une théorie personnelle et la preuve d'un esprit incomplet.

Les hommes tirent profit des forces de la nature selon les connaissances qu'ils en ont et usent de leurs forces propres d'après la science qu'ils en possèdent. Aussi

l'esprit humain n'est-il pleinement satisfait que par la découverte des causes et la connaissance des lois qui en régissent l'action. Or c'est précisément par leur interprétation de la nature et de l'origine des choses que les croyances religieuses ont de tous les temps acquis leur influence sur la destinée des hommes, comme ce n'est que par l'étude des causes qui déterminent la destinée des hommes que la science de la morale peut acquérir l'autorité de la vérité.

La science de la morale procède toutefois en sens inverse des croyances religieuses. Tandis que celles-ci étendent leurs dogmes jusqu'à la direction de chaque volonté humaine, c'est de l'étude des conditions et du caractère de ces volontés que relève la morale. Elle grandit avec chaque amélioration apportée à l'éducation de l'enfant, déchoit à chaque faute qu'on y commet; elle s'étend avec toute législation bien entendue, se corrompt avec toute loi mal faite; elle s'élève avec la prospérité des peuples et se perd à leurs époques de décadence. Les familles incapables de refaire leur santé morale ou physique, les nations impuissantes à se régénérer, les États réfractaires à toute entente s'éteignent et disparaissent pour faire place à d'autres, comme les individus sont détruits par les accidents qu'ils n'ont su prévoir, les maladies qu'ils n'ont su conjurer ou les vices auxquels ils se sont abandonnés.

La véritable science de la morale n'est pas plus celle des livres, que les croyances religieuses d'un peuple ne sont les formules gravées sur les murs de ses temples. Quand nous parlons de la morale, nous entendons parler d'une science réelle, vivante, et qui, si elle existe dans l'idée, entraîne sa conséquence dans les actes. Comme la science de la physique nous a amenés à nous servir de la vapeur pour voyager, comme celle de la chimie nous a permis de nous éclairer avec du gaz, il existe une science du bien, dont la pratique est une conséquence forcée des connaissances que nous avons acquises en morale.

Autant la science de la morale se rapproche par son caractère universel des croyances religieuses, autant elle s'éloigne des théories particulières. Celui qui s'imagine la posséder parce qu'il en connaît l'un ou l'autre élément, se trompe à l'égal du médecin qui croirait connaître la nature d'une maladie parce qu'il en connaît quelques symptômes. Mais nous sommes ainsi faits; nous ne comprenons pas que la vraie science puisse se trouver au delà de celle que nous croyons posséder, ni que la vérité entière puisse être différente du fragment dont nous sommes capables de juger. En toute science cependant tenir compte du connu et de l'inconnu, est une des conditions du progrès dont elle est susceptible.

La science de la morale est l'œuvre des siècles; toute science y concourt, chacun y contribue. Aussi notre ambition se borne-t-elle à examiner la destinée de l'homme au point de vue de cette coordination des efforts de tous. Nous espérons ainsi mettre la morale, à l'exemple de ses sœurs, sur la voie du progrès et de la vérité.

Combien de définitions n'en a-t-on pas données : la science du bien ou de l'honnête, celle des mœurs, celle de la volonté, celle de l'amour, celle du plaisir, celle de l'intérêt, celle des devoirs que nous dicte la conscience, celle de la raison qui les commande. Il est une définition que toutes supposent et qui les embrasse toutes : la morale est la science des conditions du bonheur humain. Ce bonheur, chacun le veut, chacun le cherche, n'eût-il aucune idée de l'existence d'une science morale; et aucune doctrine, sous quelque forme qu'elle se présente, n'a un autre objet.

II

LA FATALITÉ ET LA LIBERTÉ.

Que n'a-t-on pas écrit, invoquant le fatum des anciens et le dogme de la prédestination, faisant appel

aux lois de la nature et de l'histoire, aux forces physiques et à leur action brutale, à l'organisme humain et à ses nécessités, à l'ignorance et à l'inconscience, à l'hérédité et à l'atavisme, pour prouver que l'aveugle fatalité domine les actes des hommes? Tout a servi pour montrer l'homme, simple machine, déterminé dans chacune de ses affections et dans chacun de ses mobiles. Que n'a-t-on épuisé tous les arguments! on aurait transformé les théories en une science véritable et donné le moyen même de triompher de la fatalité. Depuis la foudre qui tonne dans les cieux jusqu'au feu qui éclate dans les profondeurs des mines, de quelles forces, de quels dangers l'homme ne s'est-il pas rendu maître parce que, grâce à son intelligence, il en a acquis la science?

Tout est déterminé en nous et autour de nous : la maladie et la santé, le milieu dans lequel nous vivons, l'éducation que nous avons reçue, l'instruction que nous avons acquise. Jouets de tous les caprices de la société au sein de laquelle nous vivons, lorsque, après mûre délibération, nous croyons accomplir un acte en pleine liberté, c'est une préférence inconsciente ou une habitude invétérée qui décident notre choix. Une impressionnabilité plus ou moins grande, une vue myope ou presbyte, une oreille dure ou sensible, une mémoire plus ou moins fidèle, déterminent non seulement nos

actes, mais fixent encore les traits les plus saillants de notre caractère, décident de la carrière que nous embrassons, en un mot, de toute notre vie. Qui peut faire un geste qui ne soit l'expression exacte de la constitution de ses organes? Évoquer un souvenir qui ne soit le produit de la nature de sa mémoire? Éprouver une sensation autre que celle que ses nerfs lui transmettent? Ou suivre un instinct différent de ceux qui le poussent? Tout est déterminé en l'homme. Il apporte en venant au monde ses défauts et ses qualités, aussi bien physiques que moraux. Comme les lions engendrent les lions, les hommes naissent les uns des autres. Toute leur constitution, jusqu'à la manière dont ils conçoivent leur personnalité, est d'instinct et de race. Il y a des races aristocratiques et des races esclaves, des races travailleuses et des races parasites. Une pile électrique entre les mains d'un opérateur nous fait sourire ou grimacer comme cette pile intérieure que nous appelons le système nerveux. J'ai faim, j'ai froid, j'ai sommeil; suis-je libre de ressentir ces besoins? et si j'ai conscience de pouvoir lever ou ne pas lever mon bras parce que c'est une action indifférente, ai-je la même conscience de pouvoir à ma guise éprouver la faim et la soif, le froid et le chaud, l'amour et la haine, la colère et la satisfaction? Enfin, aussi peu que dépend de nous notre naissance, aussi peu dépendent de nous notre jeunesse et

notre vieillesse. Comme les plantes poussent, fleurissent et se fanent, ainsi nous naissons, agissons et mourons suivant des lois immuables.

Loin de combattre la doctrine des fatalités, nous voudrions qu'on en fit une science rigoureuse, découvrant les lois qui régissent notre existence, surprenant les causes qui déterminent nos volontés et nos passions, notre hérédité et nos habitudes, nos connaissances et nos erreurs, nos vertus et nos fautes, car dès ce moment nous serions vraiment et entièrement libres dans nos volontés et nos sentiments.

Ce n'est pas parce qu'il a conscience de ses actes que l'homme est libre. Tout être sensible et capable de se mouvoir se rend compte des impressions qu'il reçoit et des actes qu'il accomplit.

Il ne l'est pas davantage à cause qu'il a le choix entre des actes divers et la conscience de pouvoir faire ou ne pas faire une chose. L'ignorance des mobiles qui le déterminent fait seule naître cette conscience et l'illusion de liberté que donne la délibération dans le choix.

Pour échapper aux objections, quelques défenseurs du libre arbitre ont inventé l'indifférence de la volonté. Une volonté indifférente, c'est-à-dire qui ne veut rien, n'existe pas plus qu'une sensation qui ne sent rien, ou une affection qui n'aime pas.

D'autres se crurent obligés de concevoir l'homme

placé entre les principes innés du vrai, du beau et du bien et ses passions, ses goûts, ses désirs, et ils attribuèrent le mot de liberté au choix qu'il pouvait faire entre eux. Or l'homme qui se décide en faveur du beau est déterminé par sa préférence du beau, comme celui qui suit ses désirs les plus vils est entraîné par eux. Le premier est naturellement plus parfait, le second l'est moins. La perfection relative des hommes n'est pas plus une preuve de liberté que l'existence de fruits doux et de fruits amers.

Enfin en désespoir de cause on a distingué le libre arbitre de la volonté. L'homme en ce cas aurait une volonté qui serait libre, et il en aurait une autre qui ne le serait pas. Or notre volonté est toujours l'expression logique de notre caractère. Si la volonté était en tant que libre arbitre indépendante du caractère, on pourrait avoir un caractère ferme avec une volonté hésitante ou une volonté inébranlable avec un caractère indécis.

Par contre, les théoriciens qui s'efforcent de combattre le libre arbitre parce qu'il leur semble impossible de vouloir sans qu'il y ait un mobile involontaire qui détermine la volonté, se donnent bien des peines pour ne pas prouver davantage. La volonté et le mobile de la volonté sont une et même chose. Je ne puis pas plus vouloir sans avoir une raison de le faire, que je ne puis recevoir une impulsion sans être poussé. Les mobiles

qui me déterminent, les volontés que je manifeste et les actes que j'accomplis constituent dans leur ensemble ma volonté.

Un tel dit avoir commis un acte parce qu'il se sentait libre de le commettre; un autre dira le mobile qui l'a porté; un troisième reconnaîtra l'influence d'une volonté étrangère; un quatrième enfin ne saura alléguer aucune raison. Cependant tous comprendront la question : Pourquoi as-tu agi?

Ce qui caractérise les actes des hommes, leurs rapports d'identité, dirions-nous dans les sciences exactes, c'est qu'ils sont accomplis par des êtres capables de les comprendre. L'homme est libre tout simplement parce qu'il est intelligent.

Les animaux jugent; il n'y a point de doute. Ils préfèrent certaines couleurs, choisissent parmi les aliments, hésitent, se décident et agissent en conséquence. Mais aucun ne juge les jugements qu'il a faits, les décisions qu'il a prises, les actes qu'il a accomplis. Le chien a beau jouir d'un odorat qui dépasse en finesse tout ce que l'homme peut sentir, l'aigle a beau avoir une vue qui perce des distances que l'œil humain ne saurait atteindre, les aigles n'inventeront pas plus le télescope pour découvrir des astres que les chiens ne trouveront les réactifs chimiques pour distinguer les senteurs. C'est que l'animal juge selon ses organes et ses instincts, et que

L'homme, en dehors de ces mêmes organes et de ces mêmes instincts, possède une faculté spéciale, appelons-la raison, âme, esprit, intelligence, le nom n'importe pas, qui fait qu'il est capable de juger les impressions qu'il a reçues, les décisions qu'il a prises, les actes qu'il a accomplis, bref les jugements qu'il a émis.

Comme l'animal, l'homme distingue le nombre et la quantité des choses, se meut en lignes droites ou courbes ; mais lui seul sépare ses impressions, ses mouvements et se forme les idées d'unités et de nombres abstraits, de lignes sans largeur ni profondeur, de points sans dimension, quand rien de semblable n'existe en dehors de sa pensée. Comme l'animal, l'homme sent le chaud et le froid, la faim et la soif, le plaisir et la douleur ; mais lui seul se fait des notions générales sur ce qui est agréable ou pénible, triste ou plaisant, notions qui sont à tel point différentes de ses impressions réelles que la même impression peut lui paraître tantôt agréable, tantôt pénible, sans que ces notions se modifient. Comme l'animal enfin, l'homme éprouve des affections pour ses semblables, recherche une compagne, aime ses enfants ; mais lui seul distingue ces affections, les qualifiant de vraies ou fausses, bonnes ou mauvaises, belles ou laides, et ces jugements sont si indépendants d'elles, qu'une chose qui lui a semblé

vraie ou bonne ou belle en telle circonstance, lui paraîtra fausse, mauvaise ou laide en telle autre.

Par cette faculté l'homme se distingue de tous les êtres sensibles, animés, et crée en lui tout un monde de notions et d'idées auxquelles rien dans la réalité matérielle ne répond. Il n'existe pas plus de chaud, de froid, de douleur, de plaisir, de bon, de mauvais en dehors de sa pensée qu'il n'existe de lignes sans épaisseur et de points sans dimension.

On a donné des noms divers à la faculté de produire ce monde de notions. Les uns l'ont appelée la raison; mais la raison consiste à ne pas se tromper, et l'homme en les concevant se trompe bien souvent. On l'a encore appelée l'esprit; mais où cesse la matière et où commence l'esprit dans les idées générales? L'expression préjuge une solution que, dans notre ignorance, nous ne pouvons donner. On pourrait suivre Port-Royal qui admet une faculté spéciale d'abstraire; mais les hommes jugent à leur tour ces notions abstraites de nombres et de lignes, de chaud et de froid, de bon et de mauvais, et en les rapportant à leurs impressions concrètes ont créé les sciences. L'expression *faculté d'abstraire* ne suffit donc point, car les hommes parviennent à donner une telle réalité à ces soi-disant abstractions qu'elles leur révèlent les lois de l'univers et leur font pénétrer tous les

secrets de la matière. Enfin nous l'avons appelée nous-mêmes plus haut l'intelligence; mais les animaux aussi sont intelligents, chacun à sa manière. Il faut donc entendre ce terme dans un sens particulier, dans le sens de l'intelligence telle que précisément elle distingue l'homme, et comme telle, c'est l'âme humaine.

On a assuré que les animaux étaient capables de concevoir des idées générales; ce fut au moyen de raisonnements de la valeur de ceux des Égyptiens qui firent de certains animaux des dieux. C'est parce qu'ils ne comprenaient pas les instincts des bêtes que les Égyptiens leur attribuèrent les caractères de leur propre intelligence, ce qui en fit, avec la supériorité et la précision de ces instincts, des êtres surnaturels. Est-ce que le lion en apercevant un chevreuil s'imagine que celui-ci va le dévorer? Est-ce que le chien en voyant mourir un autre chien conclut : Tous les chiens sont mortels? En ce cas ils se formeraient des idées générales tout comme les Égyptiens et les théoriciens dont nous venons de parler. Attribuez aux animaux la faculté de concevoir des idées générales, et la sûreté comme la supériorité de leurs instincts devient inexplicable.

La bête est toute à ses impressions et réagit selon la nature de ses organes, et les mêmes espèces le font aujourd'hui de la même manière qu'elles l'ont toujours fait. Si elles étaient capables de concevoir des

idées générales, sous quelque forme que ce soit, elles distingueraient l'erreur de la vérité, le bien du mal; les sons qu'elles articulent se transformeraient en langage, leurs instincts et leurs connaissances se développeraieut. Par la crainte d'un châtimeut ou l'appât d'un plaisir, on peut apprendre au chien à jouer aux dominos; tout être sensible a de la mémoire; mais la partie finie, la bête retombe sur ses pattes.

On a cru pouvoir expliquer les changements que subissent les espèces par la lutte pour l'existence et la sélection naturelle : la lutte pour la vie explique-t-elle le siècle de Périclès et la sélection naturelle celui de Louis XIV?

L'homme seul se forme des idées générales et par elles acquiert, bien avant de donner naissance à la civilisation, la conscience de sa liberté. Aucune impression, aucune affection, aucun mobile réels, concrets, ne répondent aux idées générales que l'homme se fait. Pourtant en chacun de ses jugements il affirme ou nie au moins une idée générale. Son langage même n'est qu'une abstraction; si concret que soit le sujet d'un jugement énoncé par lui, l'attribut en est toujours une notion générale. Cette page est blanche : *Cette page* est une idée sensible, concrète; *blanche*, une idée générale appartenant à un monde d'objets.

Quiconque juge a conscience de sa liberté. L'homme

qui ne juge pas agit instinctivement comme la bête. On ne reconnaît pas de liberté à l'enfant parce qu'il se conduit selon ses impressions. On la refuse à l'idiot et au fou parce qu'ils ne disposent pas de leur faculté de juger.

Les fatalités qui pèsent sur la volonté de l'homme sont encore infiniment plus nombreuses que celles que les déterministes se sont plu à énumérer, et la liberté de sa volonté a des sources infiniment plus profondes que celles que les partisans du libre arbitre lui ont attribuées.

C'est faute d'avoir compris l'ensemble des faits et la grandeur de la question, qu'on est arrivé à créer tant de théories différentes, d'après les idées générales incomplètes que l'on s'était faites.

Non seulement la nature et le monde entier, mais encore ses sens et son organisme, sa race et son éducation, son instruction et la société dans laquelle il vit, pèsent sur la volonté de l'homme. Voilà la fatalité. Mais cette nature, ce monde, cette race, cette éducation, cette instruction, cette société, l'homme s'en forme des idées générales d'après lesquelles il raisonne, délibère, agit, crée la science du bien et du mal et la domine. Voilà la liberté. Travaillons donc à bien penser, dit Pascal.

III

LES PRINCIPES DE LA SCIENCE DE LA MORALE.

Un grand nombre de philosophes ne sont pas de l'avis de Pascal. Ils prétendent qu'il y a des principes innés à l'âme humaine.

Dans les morales fondées sur les croyances religieuses on démontre par le dogme, dans les théories particulières on croit pouvoir le faire par des principes.

Or dans les sciences on ne démontre rien par des principes, car tout principe suppose un acte de foi ; à moins qu'on ne les confonde avec les axiomes, qui ne sont pas des principes, mais les formules de lois intellectuelles auxquelles l'homme ne peut pas ne pas obéir. Il n'est pas plus loisible à l'homme d'imaginer que deux choses égales à une même troisième ne soient pas égales entre elles, que de penser qu'il puisse y avoir des effets sans cause ou des espaces sans étendue.

Nul ne conteste l'évidence de ce principe : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. On l'a attribué à un sentiment de justice inné à l'âme humaine. Pourtant le même sentiment de justice a fait naître la loi du talion : œil pour œil, dent pour

dent, qui fut de tout temps l'expression des rancunes et des vengeances humaines.

On adopta dans la suite cette autre maxime : Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fit. Principe aussi peu concluant que le précédent ; c'est en jugeant les autres d'après soi-même que l'on commet les plus graves erreurs. J'aime qu'on me dise la vérité, est-ce une raison pour que je la dise aux autres ? Parce que je préfère telle chose, il ne s'ensuit pas que les autres la préfèrent. Pris à la lettre, le principe qui semblait la formule de la charité universelle devient la formule de l'amour-propre et de l'égoïsme absolu.

Les législations humaines, l'organisation politique et judiciaire des peuples et leur histoire seraient inexplicables si ces prétendus principes avaient la portée d'un axiome, s'ils étaient nécessaires et absolus.

Combien les doctrines chrétiennes sont à la fois et plus justes et plus belles ! Aime ton prochain comme toi-même et Dieu par-dessus toute chose. Mais elles ne nous sont enseignées qu'au nom du dogme et de la foi.

La vraie science de la morale ne connaît qu'un axiome, celui de Pascal : L'homme est un être moral pour autant qu'il est un être qui pense.

L'homme en pensant se forme, d'une part, des idées qui répondent aux choses et qui deviennent sa science du monde, et, d'autre part, des idées qui répondent à ses

besoins, à ses affections et à ses actes, et qui constituent sa science de la morale.

Il se fait des idées de ses besoins, les distingue entre eux, les compare, les juge et se conduit d'après ses jugements. De la sorte il les transforme, en fait des habitudes bonnes ou mauvaises, des qualités ou des défauts.

Il se fait des idées de ses affections, et ses affections s'étendent et grandissent avec les idées qu'il s'en fait. Les liens qui l'attachent à sa compagne, à ses enfants, à ses amis, deviennent l'amour de la cité, de la patrie, de l'humanité, et l'élèvent jusqu'à l'amour de l'idéal et du bien suprême qui le porte aux vertus les plus sublimes.

Enfin il se fait des idées de ses actes et juge les effets qui en résultent pour lui-même et pour les autres. Il se donne ainsi la conscience de ses devoirs, crée les coutumes, établit les institutions privées et publiques.

Mais il peut aussi en jugeant ses besoins, ses actes et ses affections, ne consulter que son bon plaisir; raffiner ses jouissances; ne rechercher que ce qui peut les lui procurer. La lutte pour la vie, la guerre de tous contre tous, sont un effet de la nature humaine au même titre que l'affection mutuelle et l'entente. Aussi ne saurait-il y avoir en morale d'autres principes que les lois immuables qui régissent toutes nos affections, nos pensées et nos actes. Toute règle particulière est déjà par

elle-même une erreur. Prétendre que c'est notre conscience ou notre raison qui nous dicte les principes et les règles de notre conduite, est un cercle vicieux ; c'est par eux que nous définissons la conscience ou la raison, ce n'est donc pas par cette conscience ou cette raison que nous pouvons les déterminer. Remplaçons les mots de conscience ou de raison par d'autres tels qu'organes, sens, amour, plaisir, intérêt, le cercle reste le même ; les principes et les règles de conduite que nous en dérivons, nous servent à les définir, et la définition que nous en donnons nous sert à établir ces principes et ces règles. C'est la méthode des médecins de Molière.

Il y a toutefois des principes qui sont tellement vastes qu'ils semblent devoir échapper à cette illusion de nos raisonnements ; tel, par exemple, le précepte de Kant : Agis de manière que la règle de ta conduite puisse être appliquée à tout le genre humain. Le grand sophiste de Kœnigsberg a signalé les autonomies que la raison pure, entendue à sa manière, renfermait ; il aurait pu découvrir les mêmes contradictions dans ses règles de la raison pratique. Dès qu'on fait d'un principe de morale une loi immuable, un précepte absolu, toutes les iniquités, tous les abus surgissent. D'après l'observation si juste de Domat, que les principes naturels pris dans leur sens absolu deviennent contradictoires

entre eux (1), tout homme qui agirait envers autrui, en toute circonstance et à l'égard de tout le monde, comme il voudrait qu'on le fit envers lui, se conduirait comme un fou. Il n'y aurait pour lui ni distinction de sexe, ni différence d'âge; il se conduirait envers les enfants comme envers les vieillards, il serait pour ses amis ce qu'il est pour ses ennemis, il ne ferait aucune différence en parlant à une femme ou à un homme. Le précepte supporte donc des nuances infinies au point qu'on peut le renverser complètement : N'agis jamais envers autrui d'après tes idées propres, mais en te conformant aux siennes. Autre chose sont les principes et les préceptes, autre chose les lois en morale.

IV

LA RESPONSABILITÉ ET LA SOLIDARITÉ.

Il a été parlé plus haut du rôle immense que joue la fatalité dans les actes des hommes. Une partie de cette fatalité cependant, la plus considérable, toute celle qui ne dépend pas d'une loi de la nature ou d'une loi organique, n'est que de la responsabilité humaine, laquelle est

(1) Voir Introduction.

régie par ses lois propres aussi différentes des lois naturelles et organiques que le monde invisible de la pensée l'est du monde palpable de la matière.

La fatalité physique ou organique est de peu d'importance morale, car elle est la même pour tous les hommes dans tous les temps, tient à la nature des choses et change aussi peu que la nature elle-même. La fatalité que nous appellerons morale est, au contraire, un effet de la volonté des hommes, une conséquence de leur libre arbitre et, comme telle, l'expression rigoureuse de la responsabilité qui leur incombe.

Supposons un instant que cette fatalité soit la même que celle du monde physique et organique : tout serait aveugle et fatal dans la vie des hommes comme dans celle des choses. Il n'y aurait point d'actions bonnes ou mauvaises. L'homme serait naturellement méchant comme le serpent dont la dent secrète un poison, ou bon comme la fleur distillant son parfum. Les diverses personnalités n'agiraient que comme les sels et les acides, et tous les désirs, toutes les volontés, toutes les aspirations humaines ne seraient qu'une question de force. Le moi ne serait pas identique à la volonté, la force serait identique au moi. L'anthropophagie et l'esclavage seraient aussi légitimes que les droits de liberté et d'égalité, le vol et le meurtre aussi beaux que le sacrifice et l'abnégation. Tout nous semblerait

également juste et légitime, ou plutôt rien ne serait injuste et rien illégitime, ces deux expressions devenant impropres, puisque rien ne pourrait être autrement qu'il n'est. L'idéal de l'humanité ne serait ni le progrès ni la civilisation, mais la lutte de tous contre tous et le triomphe final du plus fort et dernier survivant.

Il est une fatalité fort différente de celle qui commande la nature des choses, qui dérive des actes des hommes, est l'expression rigoureuse de la façon dont ils conçoivent leur libre arbitre; source première de leurs souffrances et de leurs progrès, de leurs efforts et de leurs défaillances, elle est la condition de la science du bien qu'ils peuvent acquérir comme ils acquièrent la science de toutes choses. Si les hommes ne supportaient pas, en bien comme en mal, les conséquences de leurs actes, comment pourraient-ils les juger, les améliorer, se donner des croyances communes, des mœurs meilleures, des lois plus justes?

Par quel miracle les hommes ne pâtiraient-ils pas les uns des autres, alors qu'ils se doivent l'existence les uns aux autres et ne vivent les uns que par les autres?

Nous sommes solidaires, et les influences qu'exercent les parents sur leurs enfants, la société sur ses membres, les peuples sur les peuples sont continuelles. Aussi ce que nous avons appelé plus haut la fatalité morale est

en réalité la solidarité qui unit les hommes, l'expression exacte de leur responsabilité.

Dans le monde physique aucune force ne se perd ; aucune de nos actions ne reste vaine dans le monde moral. Elles retentissent à l'infini en nous-mêmes, dans la société qui nous entoure, dans les générations qui nous suivent. Le mal et le bien que nous faisons, s'ils ne retombent sur nous, retombent sur les autres.

Juger, c'est affirmer l'accord de deux idées. En jugeant nos instincts et nos actes, nous affirmons des accords plus ou moins complets. Nous pouvons émettre des théories absurdes, embrasser des croyances ridicules, commettre de grandes iniquités : elles seront l'expression de l'accord incomplet de nos idées. Mais par le mal qui en résulte nous en faisons l'expérience, le champ de notre science s'étend, nos jugements se rectifient, les théories chimériques disparaissent, nos passions et nos aveuglements faiblissent et se dissipent. Sans fatalité morale il n'y aurait point de progrès dans la science du bien, comme il n'y aurait point de sciences sans la régularité des phénomènes de la nature et sans la constance des lois qui les ordonnent.

Par les actes que nous font commettre nos jugements nous faisons l'expérience des hommes et des choses ; par l'expérience nous rectifions nos jugements et amé-

liorons nos actes. Nous pouvons aussi faire le contraire. Celui qui, à la suite de l'expérience qu'il fait de ses actes, n'amende pas les idées qui l'y ont porté, dégrade insensiblement les facultés dont elles proviennent; ses fautes s'accroissent, ses erreurs s'aggravent, et il finit par dépraver jusqu'à ses instincts organiques. C'est là toute l'histoire de l'humanité.

Des parents qui ne corrigent pas chez eux-mêmes un vice ou seulement un défaut, le transmettent aggravé à leurs enfants. De génération en génération le mal s'accroît avec la constance de la loi de la chute accélérée des corps, et la famille de plus en plus déchue finit par s'éteindre. Un peuple qui n'élève et ne rectifie pas ses croyances premières, rend les erreurs qu'elles renferment de plus en plus tyranniques; les oppositions se manifestent, les révoltes éclatent, l'entente cesse, la cohésion intellectuelle disparaît. Bientôt ce n'est plus un peuple; ce n'est plus qu'une horde.

C'est une loi absolue, la loi de toute civilisation. La fatalité morale qui pèse sur l'existence des hommes est l'explication de leur force et de leur grandeur comme de leur déchéance.

L'homme pense; par le fait qu'il pense, il juge et il est libre; et en raison de l'application qu'il fait de ces jugements et de cette liberté, il s'élève ou se dégrade comme individu, comme famille, comme peuple. La

alité morale est l'expression exacte de la solidarité et de la responsabilité humaines.

V

LE BIEN ET LE MAL.

La science nous enseigne que le chaud et le froid sont un même phénomène : la chaleur, le lourd et le léger une même chose : la pesanteur. Tous les contraires sont de même genre, disait déjà Aristote. Qu'est-ce donc que le mal et le bien ?

Dans les morales fondées sur les croyances, le critérium du mal et du bien est fixé par le dogme ; dans les théories particulières, il l'est par l'hypothèse *Principe* ; dans la science de la morale, il l'est par l'homme lui-même : il ne saurait y avoir d'autre arbitre. Quelqu'un assure que telle chose est un bien, un autre soutient que c'est un mal ; rien au monde ne fera que ce ne soit un bien pour l'un, un mal pour l'autre. On a défini le bien, tout ce qui est conforme à la raison ; le mal, ce qui lui est contraire ; et encore le bien, ce qui s'accorde avec notre plaisir ; le mal, ce qui lui est opposé. Nous préférons un brave homme qui dit : Ceci me semble un bien, cela me paraît un mal, mais j'ignore pourquoi. Il est du

moins un critérium réel, vivant, sans entité qui l'égare, sans illusion sur sa raison, son plaisir ou son instinct. Nous nous servons des expressions *mal* et *bien* comme nous employons celles de *chaud* et de *froid*. Mais tandis que nous savons parfaitement que le chaud et le froid ne sont que les différents degrés de la chaleur, nous ignorons ce que sont le mal et le bien. Le mal et le bien sont, comme le froid et le chaud, une et même chose : ils sont le bien.

Pas plus que le néant, le mal en soi n'existe. Mais il existe des degrés moindres de bien, comme il existe des degrés moindres de chaleur qui nous semblent le froid.

Sous quelque forme que le plaisir ou la douleur se présentent, ils n'existent point par eux-mêmes ; ils ne sont que les effets de la sensibilité, laquelle est, par son essence, un bien. Sans elle nous ne nous formerions aucune idée, et surtout pas celle du plaisir et de la douleur. A moins donc d'admettre que le cristal est plus heureux qu'un être sensible, il faut convenir qu'être heureux, c'est être sensible.

En quoi donc consiste le bonheur des êtres sensibles? Il consiste dans le jeu harmonieux de tous leurs organes. Par cela même que ces êtres vivent et se développent, ils éprouvent plus de sensations agréables que de sensations pénibles, c'est-à-dire, plus de sensations répondant au jeu naturel des organes que de celles qui lui

sont contraires; autrement ils ne vivraient et ne se développeraient pas.

Par le jeu harmonieux de ses organes l'homme maintient la santé de son corps, par l'action harmonieuse de ses facultés il acquiert la santé morale; aussi le bien consiste-t-il pour lui dans *l'accord de ses idées, de ses sentiments et de ses actes.*

Ce que nous appelons le mal est l'expérience des erreurs commises; il serait donc, avant tout, une erreur dans nos jugements. L'erreur, cependant, n'existe pas plus par elle-même que le mal. Il en est de nos jugements comme de la distinction que nous faisons du froid et du chaud : ce sont toujours des vérités relatives (1). L'erreur et le mal ne sont jamais qu'un degré moindre de vérité et de bien. Quant à notre faculté de juger, elle est, par elle-même, la source de toute vérité et de tout bien; la source de tout mal est l'ignorance dans notre pensée et le désordre dans notre organisme.

Trop et trop peu de lumière nous aveugle, dit Pascal. La lumière et les yeux sont-ils un mal pour cela? Ainsi de tous nos maux : sans le bien ils n'existeraient pas; sans la lumière pour éclairer et les yeux pour voir, il n'y aurait ni trop ni trop peu de lumière.

Quand une impression devient trop forte pour nos

(1) Voir *la Philosophie*, p. 460 et 518.

organes, elle se transforme en douleur; nous l'approprions à nos forces et nous en faisons un bien. Une autre nous paraît agréable, nous la recherchons exclusivement: elle devient un besoin; le besoin nous obsède, se change en vice; nous en avons fait un mal. Le mal et le bien naissent de la pensée, elle transforme les maux en biens, les biens en maux; mais, par la même occasion, elle en fait l'expérience et, d'expérience en expérience, s'élève jusqu'à la science de ces maux et de ces biens, pour les rapporter à une origine commune, le bien, qui est l'existence de la pensée.

Aucune joie du monde n'est infinie; toutes ont leur terme, et ce terme nous semble un mal. Nous sommes à tel point créés pour le bonheur et pour le bien que leur absence nous paraît un mal. Aussi, à travers nos erreurs et nos douleurs, sommes-nous fatalement portés vers un bien et un bonheur suprêmes.

VI

LA SCIENCE DU BIEN.

C'est par leur affection mutuelle et par l'entente qui en résulte que les hommes créent le langage, se donnent des mœurs, des coutumes uniformes, s'élèvent à la

conscience de leurs devoirs, constituent des nations, forment des États. C'est par leur faculté de percevoir les rapports des choses et de se former des notions générales qui leur répondent, qu'ils créent leurs croyances communes, étendent leurs connaissances pour les grouper en sciences selon l'accord qu'ils sont parvenus à percevoir entre leurs idées et les choses, comme c'est par l'accord de leurs impressions et de leurs sentiments qu'ils conçoivent le beau et donnent naissance aux arts et aux lettres. Enfin ce n'est que par leur travail qui est l'expression de la coordination de leurs efforts, de leurs connaissances et de leurs besoins qu'ils produisent les richesses et assurent leur prospérité. Dans ces grands phénomènes de l'histoire, les peuples obéissent aux lois qui régissent la vie de chaque individu. La morale sociale relève des conditions et des forces élémentaires de l'existence humaine; ses principes et ses lois sont les mêmes que ceux de la morale individuelle.

La moralité de l'homme se mesure à la justesse de ses idées, à la rectitude de ses sentiments et à la force de sa volonté. La rectitude des sentiments, la force des volontés, la justesse des idées font la grandeur des peuples, l'éclat de leurs arts et de leurs lettres, la pureté de leurs croyances; ils sont la source de tous leurs progrès. Mais de même aussi que l'erreur dans les idées, l'incohérence

dans les affections, la faiblesse dans la volonté sont des causes de dégradation physique et morale chez les individus, elles sont les causes de la déchéance physique et morale des peuples.

Tant qu'un certain nombre d'hommes, ne fussent-ils que deux, ne parviennent point à augmenter leur entente par des affections communes, à progresser par l'échange de leurs idées et à se soutenir mutuellement par la coordination de leurs actes, leurs liens sociaux restent sans consistance, leur langue demeure instable, et aucun ne s'élève au-dessus de son impuissante personnalité. Des tribus de sauvages persistent dans cet état depuis des siècles, et des peuples qui se sont élevés à un degré de civilisation remarquable sont retombés dans la barbarie dès qu'ils ont faibli dans leurs affections et brisé leurs liens intellectuels et moraux.

Une morale individuelle qui ne cherche pas sa sanction dans la morale sociale, une morale sociale qui ne puise pas ses principes dans la morale individuelle, ne sont qu'illusion.

Le développement des hommes, depuis leur invention du langage jusqu'à leurs découvertes et leurs créations les plus élevées dans les sciences et les arts, progresse en raison de l'entente qu'ils parviennent à établir entre eux. Leur déchéance, leurs souffrances, au contraire, sont le résultat nécessaire des oppositions dont

ils ne sont pas parvenus à triompher, l'expérience forcée de leurs erreurs.

Il n'est donc qu'une morale. Son objet est l'homme avec les instincts et les besoins multiples de son organisme, sa loi, l'intelligence par laquelle il les dirige.

De là l'identité du bien et de la science du bien. On peut détacher de la science la morale propre à l'homme d'État, au juge, au prêtre, à l'économiste, au médecin, au pauvre, au riche, au faible, au fort, pour en faire des morales particulières selon les conditions de la vie sociale d'un chacun. Toutes ces morales seront, tout comme les croyances religieuses et les théories des moralistes, l'expression rigoureuse de la science du bien que l'humanité possède.

La somme de tels individus, c'est telles tribus, tels peuples, telles nations, dont la somme à leur tour est l'humanité. Il n'existe pas plus d'humanité, de peuple, de nation en dehors des individus qui les composent, qu'il n'existe une morale sociale distincte de la morale individuelle. Dans l'enseignement cependant nous les distinguons l'une de l'autre, de même que nous les subdivisons à l'infini selon les individus, les groupes et les classes dont nous voulons exposer les règles de conduite particulières. Chacune de ces subdivisions a son importance et chacune a son rôle, comme chaque branche des sciences naturelles a son objet; mais, dans leur ensemble,

ils ne forment qu'une seule et même science, la science du bien.

A mesure que nous nous élevons dans la science du bien, le mal disparaît.

Car le mal n'existe pas par lui-même.

Socrate déjà en eut le merveilleux pressentiment lorsqu'il identifia le bien et la science du bien. Ce n'est point toutefois parce que vous connaîtrez le danger que vous aurez du courage, ni parce que vous connaîtrez les avantages de la vertu que vous serez vertueux. Nous aurons la science de la vertu quand nous aurons acquis assez de savoir dans le bien pour nous transmettre la vertu les uns aux autres, c'est-à-dire quand nous en connaissons non seulement la nature, mais les conditions d'existence. Ainsi nous posséderons vraiment le courage lorsqu'en ayant découvert les causes, nous saurons les faire naître en nous et dans les autres.

Le bien et la science du bien sont donc bien une même chose. Nous recherchons un bien, nous en faisons l'expérience; et, selon la nature de ce bien cherché et voulu, et selon que notre pensée profite de l'expérience faite, nous devenons capables d'un bien supérieur.

La science du bien s'acquiert comme toute science. L'homme ne possède pas des facultés distinctes pour découvrir une vérité et pour en découvrir une autre.

C'est par sa faculté de former des idées générales et d'émettre des jugements sur des jugements donnés, qu'il s'élève à la connaissance du bien comme à la connaissance de toutes choses. L'unité de la science du bien est fondée sur la faculté de laquelle dérivent et la liberté et la responsabilité humaines. Chacun, par cela seul qu'il pense et juge, cherche l'accord de ses impressions, de ses idées et de ses actes, et cet accord, il le nomme un bien. Un acte qui ne lui procure pas le bien cherché, il le nomme un mal, ainsi que l'impression ou l'idée qui l'ont égaré dans cette recherche, sans que pour cela cette impression, cette idée ne soient par elles-mêmes un mal. Le mal qui l'a frappé n'est que le résultat de l'insuffisance de ses efforts, le sentiment du désaccord qu'il a senti entre ses impressions, ses idées et ses actes, et comme tel encore un bien, puisqu'il est un stimulant pour la recherche d'un bien supérieur.

De la sorte chacun agit d'après sa morale propre, selon la nature de ses passions, l'envergure de son esprit, la force de sa volonté. Mais cela ne suffit pas. Vivant au sein de la société sans laquelle il ne saurait exister, l'homme se trouve dans la nécessité de rechercher aussi l'accord de ses impressions, de ses idées et de ses actes personnels avec ceux de ses semblables. Où cet accord s'arrête, dans la famille, dans la tribu, dans la nation, comme dans les rapports des peuples entre

eux, la souffrance et la douleur, les luttes et les injustices reparaissent, et pour les mêmes raisons que chaque individu les voit surgir en lui-même. De là notre définition plus vaste : *Le bien est l'accord de nos idées, de nos sentiments, de nos actes entre eux et avec ceux de nos semblables.*

Comme les lois de la gravitation ou de la pesanteur, la loi du bien s'impose à l'homme dès sa naissance et le poursuit jusqu'à sa fin. Il faut que l'homme, être pensant, recherche sans cesse l'accord de ses idées, de ses sentiments et de ses actes avec ceux de ses semblables. Il le fait pour apprendre la parole; il le fait pour se nourrir et vivre; il le fait en toute circonstance, pendant toute la durée de sa vie. C'est par l'accord qu'il établit entre les sons qu'il articule et les impressions qu'il reçoit des autres, qu'il apprend à parler. C'est par l'accord de ses actes entre eux en vue de satisfaire ses besoins physiques et moraux, qu'il apprend le travail. C'est par l'accord du travail des uns avec celui des autres qu'il produit l'industrie, le commerce, et que la consommation et la production de tous s'enchaînent et se coordonnent comme l'inspiration et l'expiration se succèdent et se complètent pour entretenir la vie d'un chacun. C'est par l'accord des hommes, les uns avec les autres, que se forme la tribu, puis la nation, et enfin la civilisation. Toute opposition, tout désaccord entre les hommes,

les nations, les peuples, engendre la souffrance. Ce désaccord se manifeste depuis les expressions contraires dont les hommes prétendent se servir pour se faire entendre, jusqu'à leurs besoins matériels, leurs institutions, leurs croyances opposées; s'il ne peut être arrêté, c'est la désagrégation, la mort des peuples, la fin des civilisations.

Il n'est point de mal personnel dont nous souffrons qui ne soit le désaccord entre nos impressions, nos idées et nos actes, comme il n'y a point de mal commun qui n'ait pour origine le désaccord entre les affections, les connaissances et les actions des uns avec celles des autres. Mais il n'est pas de maladie qui ne cesse avec le rétablissement des fonctions naturelles de nos organes, comme il n'est pas de mal privé ou public qui ne disparaisse par l'établissement d'une entente meilleure et d'un accord plus profond entre les hommes.

Il en résulte une conséquence qui paraîtra téméraire et paradoxale, tant nous sommes loin de comprendre tout ce qu'embrasse la science du bien : il n'y a point de perfection individuelle en dehors de la perfection de tous.

Depuis un siècle nous considérons l'indépendance individuelle comme la condition première de la grandeur intellectuelle et morale de l'homme. Il en est résulté le respect de la conscience d'un chacun, l'abo-

lition des entraves sociales, les libertés de réunion, de la presse, des suffrages, et des institutions politiques conformes à ces aspirations. Et nul depuis deux siècles ne voit qu'on ne prêche là que la dissolution de l'état social, la lutte de tous contre tous, de l'enfant contre le père, du serviteur contre le maître, de l'ouvrier contre le patron, de chaque sujet contre l'autorité et de l'autorité contre chaque sujet. Aussi les émeutes, les révoltes, les révolutions, n'eurent-elles plus de cesse, car la grandeur intellectuelle et morale et le bonheur des hommes se fondent, non sur l'indépendance individuelle, mais sur l'accord et l'harmonie qui règnent entre les hommes.

Depuis l'égoïsme qui ne recule pas devant le crime, jusqu'à l'amour d'autrui qui atteint le sacrifice absolu, toutes les passions, toutes les vertus humaines sont chacune une forme particulière du développement général. La perfection personnelle et la perfection de tous sont solidaires comme nos arts, nos sciences et toutes nos connaissances. L'homme isolé ne saurait pas plus être bon que savant. Le vrai bonheur ne se fonde pas plus sur le sacrifice des autres à notre intérêt personnel que sur le sacrifice de notre intérêt propre à celui des autres. Il se fonde sur l'intérêt commun.

Il y a deux choses plus fortes que l'homme : ses besoins et son éducation. Notre organisme nous impose ses besoins, et la société nous infiltre dès l'enfance un

nombre incalculable d'idées et d'affections qui nous paraissent claires, sans mélange et sans goût comme l'eau qu'on boit et l'air qu'on respire; nous en vivons aussi inconsciemment que des organes de notre corps.

Que ne pouvons-nous montrer aux hommes les innombrables mobiles dont ils n'ont pas conscience et qui les font agir, en ne laissant à leur libre arbitre qu'une dernière et faible part! La langue dont ils se servent date de siècles; les sentiments qu'ils éprouvent sont l'effet de l'histoire nationale; les idées qu'ils possèdent, l'œuvre de générations successives, et chacun s'imagine être, en tout et par lui-même, maître souverain de sa pensée, de ses volontés et de ses actes.

Il n'en est rien. La perfection individuelle sera toujours en proportion de la perfection de tous. Aussi longtemps qu'un de ses semblables souffrira, l'homme ne sera pas complètement heureux, et le genre humain n'atteindra la perfection et le bonheur que le jour où on aura acquis assez de science pour savoir élever un enfant.

D'ici là on continuera de faire la dure et cruelle expérience des illusions, des fautes, des erreurs de chacun, de même qu'on profitera de tout progrès, de toute bonne action de chacun. C'est la conséquence nécessaire de la loi qui régit l'existence de tous et qui

fait que le bien consiste dans l'accord des sentiments, des idées et des actes de tous.

VII

L'INCONNU ET LE CONNU EN MORALE.

En dehors des conditions de notre existence qui sont des nécessités évidentes, nécessités physiques, nécessités organiques, il est tout un monde de nécessités morales auxquelles nous sommes pareillement soumis, tout en les ignorant.

Que sais-je des défauts que j'ai hérités de mes parents et de ceux qu'à mon insu je transmets à mes enfants? Que sais-je de l'ignorance dans laquelle m'ont laissé mes maîtres, et que savent-ils eux-mêmes de celle dans laquelle ils se trouvent? Que sais-je de l'action que j'exerce à chaque instant de ma vie sur mes semblables, et que savent-ils du rôle qu'il jouent dans mon existence? Comme les gouttes d'eau emportées par la rivière ne savent d'où elles viennent et ignorent où elles vont, ainsi nous sommes emportés par la masse, chacun se croyant maître de lui-même alors qu'il ne l'est que des quelques atomes qu'il emporte avec lui. Tel est l'inconnu en morale. C'est la grande rivière qui se précé-

pite en torrent ou se dessèche dans son lit, sans qu'aucune des gouttelettes qui la composent n'en sache rien. Tous nous vivons notre petite existence morale sans nous rendre compte que nous ne concevons pas une idée, que nous n'éprouvons pas un sentiment, qui n'aient leur histoire, et ne soient reliés à d'autres sentiments, à d'autres idées dont les origines profondes et les effets lointains nous échappent, au point que nous ne les soupçonnons pas plus que la goutte d'eau ne se doute qu'elle se dessèche avec la rivière au soleil ou qu'elle se perd avec elle dans la mer.

Ne nous en plaignons pas. Il n'existe pas de preuve plus éclatante de la grandeur de la destinée humaine. Chacun de nos actes se répercute à l'infini en nous-même et dans les autres; chacune de nos affections est à la fois un effet de toutes les causes qui la précèdent, et une cause pour tous les effets qui en découlent.

La formation de l'humanité serait un miracle, son histoire une énigme et la destinée de l'homme un problème insoluble, si, en même temps que la liberté, la responsabilité et la solidarité dominant tous les actes des hommes, ils n'en portaient pas tous le poids. Poids énorme dont ils comprendront les effets et les causes à mesure seulement qu'ils triompheront de l'inconnu en eux-mêmes et autour d'eux.

Comme le bien et la science du bien sont une et

même chose, la destinée de l'homme et celle de l'humanité sont identiques :

Chacun, par cela seul qu'il pense, recherche l'accord de ses sentiments, de ses idées et de ses actes. Mais ces actes dérivent d'actes antérieurs, ces sentiments de sentiments qui les ont précédés, ces idées de connaissances déjà acquises, et à leur tour ils sont suivis d'idées de sentiments et d'actes qui en proviennent. Aussi l'homme en cherchant l'accord de ses sentiments, de ses idées et de ses actes, ne saurait-il l'atteindre d'une manière complète s'il ne l'établit pas à un degré égal entre ses sentiments, ses idées, ses actes propres et ceux des autres. Il n'y aurait point d'histoire s'il en était autrement.

L'histoire n'est autre chose que le résultat de la façon dont un chacun cherche l'accord avec ses semblables. Comme tel elle est notre principal enseignement, l'expérience des efforts de l'humanité vers le bien et l'un des moyens de dominer et de détruire l'inconnu.

Aux époques d'abaissement intellectuel et de dégradation morale, l'erreur devient prédominante; l'égoïsme du cœur, l'incohérence et la faiblesse des idées se manifestent dans les jugements que les uns portent sur les autres; les hommes ne savent plus ni se comprendre ni s'entendre; la loyauté dans les relations, la sincérité dans les affections, la droiture de cœur et de pensée disparaissent; les familles se désagrègent, les liens

sociaux se rompent et, les générations nouvelles portant le mal à son comble, les institutions publiques elle-mêmes se ressentent de l'instabilité des esprits et de la déchéance des caractères; aux mécontentements succèdent les révoltes, aux révoltes les désastres; en dépit de tous les mérites particuliers, les jugements que les hommes ont portés les uns sur les autres entraînent leurs effets : la nation s'est fait justice elle-même.

Chacun croit concentrer toute sa vie morale en lui-même alors que la vie morale consiste dans le partage des affections, l'échange des idées, l'accord mutuel. Tant que ces conditions de notre développement nous resteront inconnues, nous méconnaitrons la loi fondamentale de notre être, nous serons les jouets, non les maîtres de notre destinée.

En vivant, en agissant, nous faisons l'expérience sévère de nos erreurs et de nos fautes, et, à travers les souffrances qu'elles engendrent, grâce à cette expérience douloureuse qui semble un mal et qui est un bien, l'humanité continue sa marche progressive. Les individus meurent, les familles s'éteignent, les nations disparaissent, mais les civilisations se succèdent, se transmettant les unes aux autres les vérités qu'elles ont recueillies, et diminuant sans cesse la somme de l'inconnu par la recherche constante de l'accord et de nos sentiments, de nos idées et de nos actes.

Telle est la destinée de l'homme et celle de l'humanité. Elle nous est imposée par la nature de notre pensée ; elle se manifeste dans nos jugements et dans nos actes ; elle éclate dans tous les événements de l'histoire et se poursuit à travers la vie de l'humanité. Personne ne saurait y mettre une entrave. Librés dans leurs jugements, les hommes décident du mérite et du démérite, répartissent les honneurs et les récompenses, infligent les afflictions et les peines ; ce ne sont toujours que des jugements sur eux-mêmes et sur les autres et dont les erreurs rejaillissent sur tous en raison de la responsabilité qui incombe à tous et de la solidarité qui existe entre chacun et le reste de l'humanité.

Aimez-vous les uns les autres ne suffit pas. Connaissez-vous les uns les autres : c'est le premier pas vers l'amour et le bonheur.

LIVRE II

L'HOMME

I

SON ORGANISME.

Nous n'entreprendrons pas de le décrire. Il est composé d'organes innombrables dont chacun a ses fonctions propres par lesquelles il concourt à l'action des autres, et dont l'ensemble réalise ce mystère qu'on nomme la vie. En étudiant ces organes, on les trouve composés de tissus divers dont chacun a encore ses fonctions particulières. Enfin on voit chacun de ces tissus composé de cellules infinies dont chacune a son histoire et sa destinée propres. C'est tout un monde, le plus merveilleux de tous, qu'on s'est efforcé d'expliquer en localisant les facultés humaines selon leurs organes, leurs places et leurs fonctions. De la sorte on a attribué la sensibilité au système nerveux et l'on a placé chacune de nos facultés en quelque lobe ou circonvolution particulière. En dépit, cependant, du microscope et du

scalpel, on n'a pas rencontré un seul point qui fût par lui-même sensible. Le système nerveux est une masse inerte sans les organes périphériques qui lui donnent la vie; et les organes périphériques sans le système nerveux sont à leur tour sans vie. Il est une vie insensible, les plantes en sont douées; il est une vie sensible, les animaux en jouissent; pourtant il n'est point deux vies.

La sensibilité animale est, comme la vie animale, une résultante des influences que les organes par leurs formes et leur action exercent les uns sur les autres; elle est l'expression des rapports qui existent entre des organes divers, insensibles en eux-mêmes.

S'il existait dans notre organisme un seul point sensible qui le fût par lui-même, le corps et tous ses organes seraient comme un habit que l'on ôte et met à son gré.

Les localisateurs de la vie et de la sensibilité, n'en ayant pu découvrir les vraies sources, transportèrent la vie et la sensibilité dans les cellules qui forment les tissus dont les organes sont constitués, ce qui les amena aussitôt à inventer une vie cellulaire ou âme plastodule pour chaque cellule. Or si les cellules avaient chacune une vie propre, il y aurait des vies cellulaires différentes selon la nature des tissus : des vies cellulaires nerveuse, musculaire, conjonctive, etc. L'homme cepen-

dant naît d'une cellule unique, comment pourrait-il se former de cette cellule des vies différentes? Et si les cellules diffèrent selon les tissus qui les constituent, comment peuvent-elles agir les unes sur les autres de façon que les organes formés par ces tissus contribuent à constituer un seul et même être, vivant d'une seule et même vie?

Ces questions, dont nous reparlerons dans notre livre sur la médecine, si arides et abstraites qu'elles semblent, sont en morale de la plus grande importance.

S'il est une sensibilité, une vie existant par elle-même, que peut l'homme sur cette vie et sur cette sensibilité? Il en est lui-même une résultante. Dès lors son intelligence est une fable, sa liberté un mythe, ses actes des effets aveugles comme ceux des animaux. De plus, l'effet ne modifiant jamais la cause, l'idée de la responsabilité humaine devient une déraison, les punitions et les récompenses ne sont plus que des aberrations, et les jugements que nous portons les uns sur les autres des injustices criantes.

Le matérialisme des médecins, le fatalisme des naturalistes ne dérivent que des idées incomplètes qu'ils ont sur la vie et sur la sensibilité. Rien ne naît de rien; pas plus la vie que le cristal. La genèse spontanée est et demeure une sottise. La vie des êtres simplement cellulaires n'existe pas plus par elle-même que la vie des

êtres sensibles; elle est à son tour la résultante des parties qui les composent et du milieu qui les entoure. Quant à la loi qui en régit la formation, c'est peut-être la même que celle qui préside à la sortie des astres de leur nébuleuse. Les lois les plus générales de la nature en sont aussi les plus élémentaires. C'est là le côté universel de la question dont la science trouvera sans doute un jour la solution. Les quelques éléments qui nous sont connus nous en révèlent déjà l'immense portée morale. La nature nous est soumise; à mesure que nous apprenons à la connaître, nous en devenons les maîtres, et nous nous trouvons à l'égard de notre corps, de sa sensibilité, de ses organes, de sa vie, absolument dans la même situation : selon que nous apprenons à les connaître, nous en disposons.

Certes la connaissance de l'action que nous pourrions exercer sur notre organisme exigerait, pour parvenir à en modifier les organes, transformer la sensibilité, doubler les forces, une science qui par son étendue semble échapper à l'esprit humain.

Tout mon être provient d'une cellule qui, dans son développement, m'a donné les organes sans nombre dont je dispose. Ce développement fut tellement régulier et soumis à des lois si certaines, que des ressemblances étranges se reproduisent en moi, qui rappellent non seulement d'une manière générale tous les hommes de ma

race, mais encore tout particulièrement l'un ou l'autre de mes ancêtres. On se récrie et l'on s'indigne de ce fatalisme brutal de l'hérédité, sans songer un instant que s'il en était autrement, jamais nous ne parviendrions à une connaissance parfaite de nous-mêmes. Que signifieraient nos découvertes dans les sciences, si tantôt la chaleur agissait comme la lumière, et tantôt la lumière comme la chaleur? C'est la régularité des phénomènes naturels qui permet nos progrès dans les sciences; et la transmission régulière, l'hérédité constante, seules nous mettent à même d'en pénétrer les causes et de les modifier pour le mieux, puisque toutes ne sont que la résultante des forces naturelles, dont l'homme, par sa connaissance, parvient à disposer en maître. Point d'esclave plus soumis que la nature agissant en aveugle; son action ne se trouve jamais en défaut.

En tout ceci il n'est pas d'autre fatalité que celle de notre responsabilité. C'est parce que nos ancêtres ont pris telles habitudes que leurs organes ont pris telles formes et qu'ils nous les ont transmis; c'est parce qu'elles pratiquent tels vices que telles races s'abâtardissent, et parce qu'elles pratiquent telles vertus que telles autres se fortifient et grandissent pendant des siècles.

II

L'INSTINCT.

Descartes a fait des animaux de simples machines. On n'a point eu de cesse à le lui reprocher. Pourtant il ne s'est point fait une découverte en physiologie, un progrès en anatomie comparée, qui ne lui aient donné raison.

Le physiologiste coupe la tête à son amie silencieuse, la grenouille, puis laisse tomber une goutte d'un acide corrosif sur sa peau; aussitôt la pauvrete éloigne le liquide avec ses pattes. C'est un mouvement réflexe, assure l'opérateur, analogue à ceux que nous accomplissons dans la déglutition, la respiration, etc.

L'instinct n'est pas autre chose qu'un mouvement réflexe; seulement, au lieu de se communiquer d'un organe à un autre, il s'étend à l'organisme tout entier. Il n'y a point, chez les animaux, d'instinct plus vivace que celui de la reproduction, ni qui les conduise à des actes en apparence plus réfléchis. Otez-leur quelques glandes, l'instinct disparaît, et avec lui toutes ses manifestations apparemment intellectuelles; sans toucher à la vie ni au développement de la bête, nous en transformons le caractère.

Quelle action la simple vue peut-elle exercer sur ces deux glandes? et quelle réaction celles-ci exercent-elles à leur tour sur l'organisme pour le mettre dans cet état de délire? Si l'instinct existe en dehors des deux glandes, pourquoi disparaît-il avec leur résection? et s'il n'existe qu'en elles, comment la vue peut-elle éveiller l'instinct?

Seuls les mouvements réflexes, peu importe les centres nerveux, ganglions, moelle, cervelet ou cerveau, dont ils proviennent, répondent à ces questions et expliquent le double phénomène.

Nous admirons le castor élevant sa digue, le lapin creusant un terrier, l'oiseau qui se construit un nid, l'araignée qui tisse sa toile, l'abeille qui bâtit sa ruche, et leurs actes nous paraissent d'autant plus réfléchis et raisonnés que nous en connaissons moins les causes profondes, ce qui nous fait leur attribuer notre intelligence propre. Cependant l'imagination n'a que faire dans ces actes. Nous observons chez les plantes des mouvements réflexes de même espèce sans qu'aucune sensibilité y soit attachée. Aussi l'instinct des plantes ne nous émotionne-t-il guère, tandis que nous partageons les joies et les peines des animaux : nous les ressentons comme eux. De là aussi notre sentiment de révolte en entendant soutenir que les animaux sont des machines. Nous pensons alors à ces machines informes construites de nos mains, mises en mouvement par des forces d'une

simplicité extrême, et dont les rouages sont tout à fait élémentaires.

L'animal est une machine, mais une machine dont les moteurs sont non seulement les aliments qu'il absorbe et l'air qu'il respire, mais encore chaque rayon de lumière, chaque degré de chaleur, chaque odeur, chaque couleur, chaque contact rude ou doux, chaque mouvement des objets et des êtres qui les entourent. Et au lieu de roues et de leviers grossiers et simples, des roues qui sont des organes d'une complexité extrême et des leviers qui sont des tissus d'une finesse merveilleuse, répandant dans la machine entière l'action conforme ou contraire à sa construction. Jusque-là ce n'est encore que la vie de la plante. Que l'action éprouvée trouve dans la machine plus parfaite et plus complexe un organe particulier qui en conserve l'empreinte, empreinte qui se maintienne l'action arrêtée, et celle-ci se transformera en sensation.

Toute sensation suppose un organe particulier qui, indépendamment des effets directs produits par les moteurs étrangers, en conserve l'empreinte; en d'autres termes, elle suppose la mémoire. Une impression qui dans le moment où elle agit n'existe plus ne saurait se changer en sensation. Mais que l'impression se conserve tandis que d'autres moteurs continuent à agir et la machine à réagir, et l'impression deviendra d'elle-même

sensation. C'est l'animal dans sa forme élémentaire. Enfin, que la machine soit si admirablement construite qu'en présence des moteurs qui agissent sur elle et des impressions persistantes qu'elle en conserve, ses innombrables organes réagissent chacun selon sa construction et son caractère propre, et la machine sera un animal d'un ordre supérieur. La mémoire, la sensibilité et la mobilité ne s'expliquent que par le système nerveux qui en lui-même est sans mémoire, sans sensibilité et sans mouvement.

Il est inutile de recourir à des entités mystiques pour expliquer ces phénomènes naturels; loin de nous révéler l'étonnante construction de la machine animale, elles ne font que nous en voiler la grandeur.

Les jeunes oiseaux construisent leurs nids de la même manière que les vieux, les araignées tissent leur toile de nos jours comme il y a des siècles, et le miel que distillent les abeilles d'aujourd'hui est le même que celui des abeilles d'autrefois. La machine animale est d'autant plus admirable que nous lui attribuons moins notre imagination et notre pensée.

Il existe des animaux qui apprennent à faire certains actes qui paraissent ne répondre en rien à leurs instincts; par exemple, les colombes qui lâchent des coups de pistolet, les chiens qui jouent aux dominos, les éléphants et les chevaux qui mangent à table. Jeux

et surprises d'enfants : on prend l'animal par ses instincts mêmes et, par la force de l'habitude, on le familiarise avec des actes qui d'abord lui répugnaient. Les animaux savants ou domestiques ne sont curieux ou utiles que parce que ce sont des machines.

Les conséquences qui dérivent de ce fait au point de vue de la destinée humaine sont énormes. L'homme est par son corps un animal comme un autre, une machine soumise aux mêmes moteurs, aux mêmes actions et réactions. Comme les animaux, il a des instincts de nutrition et de reproduction ; comme eux, il éprouve des sensations agréables ou pénibles et en conserve la mémoire. En cela et dans un grand nombre de ses actes et de ses sentiments, il ne se distingue en rien de toutes les bêtes d'un ordre supérieur ; il est comme elles une machine. Mais de cette machine il est le maître. Il apprend à connaître les moteurs qui agissent sur elle et en dispose selon sa connaissance. Il voit les effets qui résultent de ses mouvements réflexes, de ses actions instinctives, et apprend à les diriger ; enfin, selon le plus ou moins d'efforts qu'il fait, il élève et ennoblit son organisme ou l'avilit et le dégrade. L'homme qui ne suit que ses instincts et sacrifie tout à leur satisfaction, n'est qu'une machine un peu plus compliquée qu'une autre ; c'est la bête malfaisante et néfaste par excellence. Mais l'homme qui dirige son organisme et dispose de

ses instincts fonde la civilisation, crée la science et se rend maître du monde.

III

L'HABITUDE.

Aussi ne saurait-on trop insister sur l'importance de l'habitude en morale. L'habitude est la grande force dont la volonté de l'homme dispose pour agir sur son organisme.

On dresse un animal, on modifie sa constitution, et les traits et les qualités de sa race changent selon les soins qu'on lui donne; mais il revient à son état primitif dès qu'on l'abandonne à lui-même.

L'homme, au contraire, prend et se donne des habitudes, et ces habitudes réagissent sur son organisme, modifiant sa race, et ni lui ni sa race ne reviennent jamais sur eux-mêmes, pour la raison que c'est l'homme lui-même qui se dresse et qui, sous l'action de sa pensée, ne cesse pas un instant de se transformer.

Lorsque nous voyons un acrobate ou un prestidigitateur exécuter des tours d'adresse surprenants, nous disons que c'est à force d'exercice qu'ils sont parvenus à se donner une telle souplesse, et qu'ils en ont acquis

l'habitude. Nous disons encore de l'ivrogne qui retrouve son chemin, comme du Parisien qui, ayant déménagé, retourne à son ancienne demeure, que c'est la force de l'habitude.

Une école de sophistes a fondé, sous le nom de « loi de l'association des idées », toute une doctrine sur nos innombrables habitudes mentales. Nous avons vu un objet en de certaines circonstances et nous nous en souvenons toujours accompagné de ces mêmes circonstances ; nous avons pensé une idée immédiatement après une autre, et la première éveille toujours le souvenir de la seconde, ou la seconde celui de la première. Il est de la sorte tout un monde d'actes et de pensées qui nous deviennent habituels, et nous les décorons parfois du nom de talent, voire de génie, ayant pris nous-mêmes l'habitude de confondre la souplesse des doigts d'un habile violoniste ou d'un pianiste célèbre avec les sons qu'ils tirent de leurs instruments.

L'éducation et l'instruction que nous avons reçues et qui ont occupé un tiers de notre vie, ne sont autre chose que certaines façons ou formes de nous conduire, certaines idées que nous avons acquises et dont on nous a donné l'habitude. Une nation de trente-huit millions d'habitants parle une même langue ; cela veut dire qu'aux quelques milliers de mots dont la langue se compose, trente-huit millions d'intelligences attachent le

même sens, les mêmes idées, les mêmes impressions. La mémoire y a une part, l'exercice une autre; mais sans l'habitude, devenue le caractère national, aucune mémoire, aucun exercice n'expliqueraient comment des hommes vivant il y a des siècles parlaient déjà la même langue et attachaient aux mêmes mots le même sens.

En même temps que le langage, les mœurs et les coutumes nationales se sont formées. Par le fait que le même mot reste attaché à la même idée et au même sentiment, le même verbe au même acte, les hommes se donnent des façons d'agir et de penser communes, s'entendent dans leurs affections, grandissent dans la connaissance de leurs devoirs mutuels, fondent leurs institutions civiles et politiques. La force de l'habitude est la base de tout progrès et de tout développement social.

Par l'exercice la mémoire se fortifie, les sens s'aiguisent, la sensibilité s'accroît, les organes s'assouplissent, et toujours l'habitude est le produit d'un exercice dépendant de l'intelligence et de la volonté.

Si vastes et si profonds qu'en soient les effets, l'habitude est un artifice. Mais qu'est l'homme sans elle? Par l'action qu'il exerce sur ses organes il dirige ses impressions et ses instincts, et cesse d'être une brute. Chez l'animal l'habitude peut devenir une seconde nature, chez l'homme elle est l'expression de sa nature même;

elle est tout ensemble le fondement des progrès qu'il peut accomplir et la preuve de la puissante maîtrise qu'il exerce sur son organisme. Grâce à ses idées générales, ses instincts se changent en affections, ses sensations prennent l'importance et la portée que sa pensée leur impose, et grâce à l'habitude son organisme conserve les plis que lui donne sa volonté.

Chacun, par la race dont il est issu, l'éducation et l'instruction qu'il a reçues, le milieu dans lequel il vit, devient un réseau d'habitudes, qui enlace son organisme, détermine sa mémoire, constitue sa façon d'agir et de penser, et se resserre au point de former le fondement de sa vie intellectuelle et morale, le point d'appui et le levier de toutes les idées qu'il concevra, de tous les actes qu'il accomplira. C'est le tempérament d'un chacun, lequel n'est autre chose que le résultat de ses habitudes organiques et mentales.

Aux esprits superficiels le tempérament paraît une chose analogue aux instincts des bêtes ou à la sensibilité des plantes. C'est qu'ils ne comprennent pas l'action continue que les hommes exercent les uns sur les autres, au point de vue organique aussi bien que moral, ni celle que chacun ne cesse d'exercer sur son tempérament propre. Aussi les habitudes sociales ne diffèrent-elles pas des habitudes individuelles. Grâce aux habitudes que les nations acquièrent et se transmettent, elles

grandissent ou déchoient, de même que, selon les habitudes qu'il a reçues et celles qu'il se donne, l'homme s'ennoblit ou se dégrade.

Inscrivons sur nos monuments *Liberté, Égalité, Fraternité*, nous ne réaliserons ces aspirations idéales que lorsque nous aurons acquis l'habitude de les pratiquer, tandis que nous avons pris celle de lire ces inscriptions sans autrement nous en préoccuper.

C'est sous la forme d'habitudes organiques et mentales que la fatalité pèse de tout son poids sur les hommes, transformant les types individuels en races, les coutumes en institutions, la mémoire des particuliers en histoire des peuples, les incidents passagers en événements qui laissent aux siècles leur empreinte. Mais grâce à elle aussi et à la connaissance de ces effets, les hommes peuvent transformer et grandir leurs actions, amender leur race, changer les événements, modifier l'histoire. La fatalité qui pèse sur eux est leur œuvre, l'expression exacte de leur responsabilité; et c'est d'eux-mêmes qu'il dépend de succomber sous elle ou de s'en affranchir.

IV

QUALITÉS ET DÉFAUTS.

Toute qualité est une bonne habitude, tout défaut en est une mauvaise. La définition du mot est aussi facile que celle de la chose est difficile.

Un tel a hérité, par l'un ou l'autre de ses parents, d'une mémoire admirable, et l'a, de plus, développée par l'exercice. Il se rappelle chaque incident de sa vie, se souvient de chaque ligne qu'il a lue : c'est une qualité qui tient du prodige. Mais lorsqu'il lui faut émettre un jugement, il tâtonne, hésite; les faits et les idées se présentent à son esprit en telle foule qu'il ne sait lesquels choisir, et lorsqu'il se décide, c'est comme les enfants, en prenant au hasard. Tout en possédant une science exceptionnelle, il ne s'élève pas au-dessus de la médiocrité. Ses connaissances, il n'en dispose pas; ses idées, il n'en est pas le maître; il demeure le jouet de ses impressions les plus futiles. Toute pensée d'ensemble lui échappe, toute conception générale lui est incompréhensible, bien qu'il connaisse tous les chefs-d'œuvre et sache la formule de toutes les découvertes. Avec une mémoire moins développée il aurait pu être un homme.

éminent; doué d'une mémoire extraordinaire, il est comme une chambre noire où les objets ne se reflètent que parce qu'elle est sans lumière.

Il en est ainsi de toutes les qualités. La prédominance exclusive de l'une engendre forcément un défaut des autres.

Prenons un exemple contraire au précédent. Un tel a peu de mémoire, et c'est avec difficulté qu'il a acquis les connaissances qu'il possède. En revanche, il a le don de les grouper, d'en saisir les rapports les plus lointains, les combinaisons les plus nouvelles; il fait d'un trait le parallèle entre la fécule de pommes de terre et les idées de Platon; il voit les événements de leur côté le plus inattendu; il sait donner une tournure surprenante aux faits les plus insignifiants. Mais ses observations étant faites sur des connaissances insuffisantes, il n'est qu'un homme d'esprit dont les saillies amusent et n'offrent aucun fonds.

La mémoire et l'imagination sont cependant des facultés admirables. D'où provient que dans les deux cas ce soient des défauts?

On croit généralement que les qualités se transforment en défauts par leur exagération. C'est une grande illusion. On n'exagère pas plus une qualité qu'on n'exagère une vérité. Une qualité reste qualité quoi qu'on fasse ou qu'on dise; ce n'est qu'en donnant à nos qualités

une portée qu'elles n'ont pas que nous en faisons des défauts, comme nous faisons d'une vérité une erreur en la concevant dans des rapports qu'elle ne contient point. Vouloir démontrer que deux lignes sont parallèles parce que deux et deux font quatre, est une faute aussi grossière que de se figurer qu'on est un homme intelligent parce qu'on a de la mémoire ou parce qu'on a de l'esprit. C'est l'absence des autres qualités qui change les meilleures de celles que nous possédons en autant de défauts. L'illusion vient des mots.

Nul n'agit par les qualités qui lui manquent, c'est-à-dire, par ses défauts. Tous nous pensons, aimons, voulons selon les aptitudes que nous avons réellement, et chacune d'elles est bonne en elle-même. Sans elles nous n'aurions point d'affections, point de pensées, point de volontés; mais chacune d'elles se transforme en ce que nous avons pris l'habitude d'appeler un défaut par l'absence d'autres qualités, nécessaires à l'accord parfait de toutes nos affections, de toutes nos volontés, entre elles et avec celles des autres. Car telle est la loi du bien. Par cela seul donc que nous ne sommes pas des êtres parfaits, chacune de nos qualités peut devenir défaut, non pas par défaut de cette qualité, mais par d'autres qualités qui nous font réellement défaut.

C'est du manque d'harmonie en nous-mêmes et du manque d'entente avec les autres que proviennent tous

nos défauts. Aucun n'existe par lui-même. Comme les arbres croissent, ainsi les hommes recherchent naturellement le bonheur; et comme les arbres diffèrent dans les fruits qu'ils portent, ainsi chaque homme ambitionne un bonheur différent. Nos qualités se heurtent, nos satisfactions se contrarient, et nous arrivons à nous juger mutuellement égoïstes et méchants; de même, un jardinier qui grefferait des pommes sur un peuplier ou des roses sur un poirier, n'en récolterait que déceptions.

Selon les circonstances, nos qualités se changent en défauts, nos défauts en qualités. Un tel paraît aimable, gracieux, plein de cœur et d'affection : il est un faiseur adroit et rusé; tel autre semble rude, grossier, qui est droit, franc et loyal; on a toutes les faveurs pour le premier, toutes les méfiances pour le second. La sensibilité exquise d'un troisième est prise pour de l'affectation, ou bien la vivacité de son imagination le fait paraître extravagant. Et non seulement nos qualités changent de nature pour les autres selon leurs propres qualités, elles se modifient encore en nous-mêmes selon l'application que nous en faisons.

Un tel, par amour de la vérité, recherche de chaque objet les détails les plus minutieux, de chaque événement les faits les plus exacts; c'est une tournure d'esprit louable; mais elle l'empêche de saisir les rapports des faits entre eux, de les distinguer selon leur importance

relative, et la vérité qu'il cherche lui échappe de toute part. Tel autre, au contraire, ne voit les faits et les événements que dans leurs grandes lignes ; sa pensée a plus d'ampleur, ses vues sont plus vastes ; mais, faute d'une connaissance suffisante des détails, il se perd dans des déclamations creuses et des notions sans consistance. Quand le hasard offre au premier un enchaînement de faits et d'idées que de lui-même il est incapable de trouver, sa pensée acquiert une précision et une justesse sans égales. Quand le second rencontre des données suffisantes pour ses inductions, ses idées prennent la portée de grandes découvertes. Ainsi, selon les circonstances, leurs recherches aboutissent à l'erreur ou à la vérité ; les circonstances décident de nos qualités et de nos défauts, tandis que nous en faisons à l'aveugle des mérites et des démérites.

Un tel qui tue une mouche devrait être condamné au gibet ; tel autre qui assassine son ennemi ne mérite qu'une leçon de générosité. Pour la morale, c'est la pensée qui fait le crime ; pour la justice humaine, c'est l'acte. Dans le premier cas, ce sont nos habitudes ; dans le second, les lois qui décident.

Ne jugeons pas les hommes d'après ce qu'ils font, mais d'après ce qu'ils pensent, et, pour y parvenir, tâchons de les connaître. Nous-mêmes sommes les auteurs de nos maux : notre ignorance mutuelle en est la seule source.

Comme le bien, les qualités seules sont positives. Les qualités proviennent toujours, comme la lumière provient du soleil, de notre nature même, et les défauts ne forment, faute de lumière, les ombres de ces qualités que parce que nous en usons aveuglément, selon nos passions, jugeant des hommes et des choses comme d'ombres chinoises, sans nous donner la peine de soulever le voile.

Qui de nous, en se faisant le censeur des défauts d'autrui, se doute que, dans son jugement, il est lui-même victime de ses défauts et de ses illusions? Transmis par les parents, inoculés par l'éducation, imposés par le milieu dans lequel nous vivons, leur origine nous est inconnue, et ils se jouent de nous, nous jetant à droite, nous rejetant à gauche, selon les épines et les roses que nous rencontrons, et nous mènent jusqu'à la tombe, en ne nous laissant même pas le regret de nos sottises.

Aussi les moralistes chrétiens ont-ils considéré comme le premier jalon de toute perfection morale l'humilité que doit nous donner l'ignorance où nous sommes de nous-mêmes et des autres. Le second serait la consciencieuse recherche de la vérité, en vue de combattre cette ignorance.

Or la loi du bien est celle-ci : nous nous donnerons des habitudes de plus en plus conformes au bien général, c'est-à-dire, *nous parviendrons à coordonner, de plus*

en plus facilement et de mieux en mieux, nos sentiments, nos pensées et nos actes avec ceux d'autrui, ou nous pâtirons en nous-mêmes et en nos enfants de toutes les négligences et de toutes les fausses prétentions que nous y aurons mises.

Les noms de qualités et de défauts ne sont que des mots. Nos habitudes sont la réalité. Elles sont bonnes ou mauvaises selon le degré que nous avons atteint dans la science du bien. L'observation de nous-même et d'autrui est la condition de nos progrès dans la science morale comme l'observation des phénomènes de la nature dans les sciences physiques, mais elle ne constitue pas la science elle-même.

V

LES VICES ET LES VERTUS.

Toute qualité que nous croyons posséder est déjà un vice; tout défaut dont nous parvenons à triompher devient aussitôt une vertu.

A l'ordinaire, on entend par vice un défaut qui se transforme en habitude, de même qu'on dit de la vertu qu'elle est l'habitude du bien. De la sorte l'habitude

serait la cause des vices comme des vertus. Il faudrait pourtant tâcher de s'entendre.

Il est vrai que nul ne naît vicieux ou vertueux, à moins que ce ne soit par accident, comme on naît manchot ou aveugle par suite de déformations organiques. Mais tous nous naissons avec des dispositions particulières pour le bien comme pour le mal, selon le moule dans lequel nous avons été jetés par les habitudes séculaires de la famille et de la race à laquelle nous appartenons. Ces dispositions donnent naissance à nos habitudes, nos qualités et nos défauts en dérivent, mais nous seuls avons le pouvoir d'en faire des vices ou des vertus. C'est parce que nous sommes des êtres pensants que nous sommes des êtres libres, et nous employons notre pensée comme notre liberté à transformer nos qualités et nos défauts en vices ou en vertus.

En elles-mêmes les impulsions instinctives de notre organisme ne sont ni bonnes ni mauvaises, quoique admirables au point de vue du but auquel elles tendent. Les hommes en ont fait leurs devoirs les plus élevés, leurs vertus les plus belles, mais aussi leurs passions et leurs vices. Et, si puissante que soit l'action de l'hérédité sur nos qualités et nos défauts, si forte que soit l'impulsion que l'éducation et les exemples donnent à leur développement, elles ne sauraient être plus fortes que la nature elle-même.

Toujours notre pensée dirige nos impressions et nos actes, car toujours ils sont particuliers et concrets, tandis que les jugements que nous portons sur eux impliquent des idées générales et sont l'expression de notre indépendance intellectuelle.

En concevant ses idées générales l'homme perçoit, à l'occasion des objets qui l'entourent et des phénomènes qui l'impressionnent, les rapports qu'ils ont entre eux; il les juge, et ses jugements décident de ses actes. Les habitudes qui lui ont été transmises, celles qu'il s'est données lui-même, ses qualités et ses défauts y concourent; mais, par cela même qu'il pose ses actes, il en perçoit aussi les conséquences, se forme de nouvelles idées générales ou persiste dans les anciennes. Sa pensée seule décide, ni les objets ni les phénomènes ne changent. Telle est l'origine de tous nos vices et de toutes nos vertus.

Nous faisons l'expérience de nos qualités et de nos défauts, nous nous formons des idées générales sur les effets qui en résultent, et ces idées ne répondent en aucune façon aux effets eux-mêmes, toujours concrets et particuliers, mais à la nature de notre pensée. De la sorte nos jugements et nos actes se succèdent et alternent, et, insensiblement, selon nos jugements et les actes et les effets qui en résultent, nous pouvons transformer toutes nos qualités en vices ou faire de nos défauts, en les combattant, des vertus.

Un tel a l'organe du goût d'une sensibilité exquise; il distingue les mets avec une certitude et une justesse parfaites; c'est incontestablement une qualité. Mais s'il concentre sa pensée dans cet unique objet, s'il ne s'occupe plus qu'à rechercher les occasions qui peuvent en renouveler le plaisir, les moyens qui peuvent en accroître la jouissance, bientôt ses devoirs de famille et ceux envers son prochain s'effaceront devant cette envahissante préoccupation. Sans être méchant, il descend peu à peu au niveau d'un porc à l'engraissage; il ne mange plus que pour digérer et ne digère plus que pour manger. C'est l'histoire du gourmand; elle est celle de tous nos vices.

Un autre a des pensées fortes et grandes, des sentiments nobles et généreux. Ce sont, certes, des qualités admirables; mais il s'y plaît, cela suffit: elles seront un vice. Sans cesse il se contemple lui-même, puis se compare à d'autres, plus modestes, et, établissant la différence, accroît encore l'estime qu'il fait de lui-même. Il se juge supérieur à tous les hommes; sa valeur dépasse les facultés d'appréciation du vulgaire; chacun de ses sentiments est énorme, ses conceptions sont gigantesques; il pense du haut d'un trône. C'est l'orgueilleux.

De même de toutes nos qualités. Ce n'est pas l'exagération qui en fait des vices, mais tout instinct, tout

penchant primitif que notre pensée ne parvient pas à dominer, devient un vice parce que les idées générales qu'elle forme, les jugements qu'elle émet et les actes qu'elle fait commettre ne cessent d'accroître, sans exagérer ni modifier en rien l'instinct ou le penchant primitif, le rôle qu'elle lui accorde. Il devient, non plus le sujet particulier, mais le sujet général, explicite ou sous-entendu, de tous ses actes; et sans s'arrêter un instant aux effets qui en résultent, la pensée finit par en faire, tôt ou tard, une maladie ou une folie. Ce n'est pas le penchant primitif qui s'est exagéré, c'est la pensée qui, en le dirigeant, lui donne cette énorme importance.

Par la voie inverse, elle nous donne les vertus.

Reprenons les deux exemples cités. Un tel a l'organe du goût d'une grande sensibilité. Nous l'avons dit : c'est une qualité. Il recherche les plaisirs que ce sens lui procure, de préférence à tout autre : c'est un défaut. Mais il voit les conséquences qui en résultent pour lui-même et pour les autres, le temps qu'il y perd, les devoirs qu'il néglige, la santé qu'il compromet, et il renonce à ces plaisirs, pour ne plus rechercher que les aliments les plus simples, indispensables à son existence. Le défaut est devenu une vertu, la tempérance, et il n'a pu le devenir que parce que c'était un défaut. Celui dont le goût est naturellement obtus, et pour qui le dîner est plutôt une corvée, sera un

homme naturellement sobre, qualité fort heureuse, mais qui jamais ne sera une vertu.

Tel autre, disions-nous, a des pensées fortes, des sentiments généreux, et il en éprouve des satisfactions naturelles. Mais tout en s'y plaisant, ce qui constitue déjà le vice, au lieu d'en accroître la satisfaction par la comparaison avec autrui, il s'en sert pour envisager un idéal plus haut, et met tous ses efforts pour y atteindre. Il constate les difficultés qu'il rencontre, son ignorance, son impuissance par rapport à ce but élevé, et, appliquant ses fortes pensées et ses grands sentiments à découvrir ses propres défaillances, il devient humble, modeste : d'un défaut il a fait une vertu.

Nous avons choisi ces exemples au hasard ; nous aurions pu les multiplier à l'infini en retrouvant toujours les mêmes phénomènes. Il n'y a point d'impulsion instinctive qui, transformée en qualité ou en défaut, ne puisse devenir, dans le premier cas, un vice ; dans le second, une vertu, par la seule action de la pensée.

Jouissant d'une qualité naturelle, vous pourrez la perfectionner, jamais vous n'en ferez une vertu. Ce n'est que du moment où, dans votre recherche du mieux, vous arriverez à considérer vos qualités mêmes comme des défauts, que vous parviendrez à en faire des vertus ; que vous jugiez votre sobriété insuffisante, elle vous paraîtra encore une jouissance égoïste, et vous vous donnerez la

vertu de l'abstinence. De même de nos affections naturelles de compassion et de sympathie : elles se transformeront en miséricorde et charité, non pas parce qu'elles donneraient naissance d'elles-mêmes à des vertus si belles, mais parce que nous nous élevons au-dessus de leur caractère personnel pour partager d'autant plus vivement les souffrances et les afflictions d'autrui. La miséricorde et la charité ne sont des vertus que parce qu'elles sont la victoire sur le caractère égoïste de toutes nos affections naturelles.

Rien dans la vie morale de l'humanité n'en dévoile mieux la destinée que la nature des vices et des vertus. Il n'est point de milieu pour l'homme; *l'aurea mediocritas* est un rêve chimérique. L'homme se dégrade dans ses qualités dès qu'il cesse de les développer, et, en ayant fait des vices, il ne s'en relève qu'en les transformant en vertus.

Toutes les doctrines n'y sauraient rien changer. La perfection est la destinée de l'homme, et la pensée ne lui a été donnée que pour qu'il l'ambitionne et qu'il l'atteigne.

Les vices et les vertus ne sont ni des aptitudes ni des dons naturels, ni, comme nos qualités ou nos défauts, des habitudes personnelles ou de race. Ils sont le produit de la pensée indépendante et libre de chaque homme. Et que l'on n'objecte pas que les facultés intellectuelles

diffèrent d'un homme à un autre, et, par suite, leurs jugements, et que ceux-ci, comme les vertus et les vices qui en dérivent, dépendent de ces facultés intellectuelles. Nous parlons une langue commune et nous ne nous entendons les uns les autres que parce que nous attachons les mêmes idées aux mêmes mots. Si vicieux que soient les uns, si vertueux que soient les autres, ils s'entendent et se comprennent réciproquement; le plus égoïste admire un acte de dévouement, le plus dévoué conçoit les misères de l'égoïste. Et, ce qui plus est, au delà de l'entente réciproque reposant sur la communauté du langage, laquelle n'est possible que parce que chacun de nous peut partager les sentiments et les idées des autres, il y a les langues éteintes de peuples qui ont existé des siècles avant nous et dont il ne nous reste que des débris, tels que les inscriptions cunéiformes et les hiéroglyphes, qui nous racontent comment ces peuples ont vécu, senti, agi. Comment ces signes pourraient-ils nous révéler ces choses, sans cette aptitude que possède chaque homme de comprendre ses semblables? Nous sentons et pensons avec les grands auteurs de la Grèce comme si nous avions vécu de leur temps, nous sentons et pensons avec ceux de Rome comme s'ils étaient des nôtres. Et s'il faut, non pas un certain développement intellectuel et moral, mais une certaine instruction pour y parvenir, cette instruction, nous la rece-

vons de ceux dont nous apprenons à parler la langue.

Nous paraissions loin des vices et des vertus qui distinguent chacun de nous, forment son caractère, fortifient notre entente ou engendrent les haines, les colères, les oppositions. Sans l'admirable fonds intellectuel échu en partage à l'humanité entière, nous ne jugerions pas de cette entente et ne comprendrions rien à ces colères et à ces haines. Elles sont, dans toutes les directions, œuvre humaine. L'homme, par cela même qu'il se donne ses vertus et ses vices, en est aussi le maître, les juge, les développe ou les fait disparaître.

VI

LES PASSIONS.

Il est si difficile de pénétrer les profondeurs mystérieuses de notre être, que c'est une source d'erreurs aussi continuelles de s'observer par trop soi-même, que de n'observer pas assez les autres. Et pourtant notre fond à tous est uniforme. Nos différences ne sont en réalité que des nuances, dépendant du degré auquel nous mettons notre pensée au service de nos instincts les plus élémentaires, ou de celui auquel nous les élevons, grâce à cette même pensée. Il en résulte que nos

passions, bonnes ou mauvaises, sont semblables à nos vertus et à nos vices ; elles en sont pour ainsi dire la partie affective. Tout vice a sa passion qui lui répond, bien que nous nous imaginions qu'elle en est un effet ; toute vertu a la sienne, si différente qu'elle nous paraisse. Cependant on peut devenir un être profondément vicieux, sans grande passion, comme l'égoïste, et l'on peut s'élever aux plus hautes vertus en conservant l'indépendance entière de sa pensée.

Nos vices et nos vertus se développent en nous lentement et nous deviennent aussi naturels que le boire et le manger ; nos passions, au contraire, éclatent avec une spontanéité qui surprend parfois ceux mêmes qui les éprouvent. Plus elles sont fortes, et plus elles sont éphémères. Les différences de force et de durée dans les passions proviennent uniquement du plus ou moins d'impressionnabilité, laquelle est sujette, comme nos qualités et nos défauts, à l'action de notre pensée. Il n'est point d'impression, si futile ou passagère soit-elle, dont la pensée, en s'y abandonnant, ne puisse faire une passion capable de bouleverser notre être.

Il est des natures passionnées qui, durant toute leur vie, n'éprouvent point une passion sérieuse ; il en est d'autres qui, sortant de leur apathie naturelle, meurent d'une passion. Dans le premier cas la passion ne s'attache qu'à des objets frivoles ; dans le second elle s'ab-

sorbe tout entière en une seule affection, tuant toutes les autres, avant de s'attaquer à la vie même.

Toute passion a pour base une affection : l'amour et la haine ne sont des passions contraires que parce qu'elles sont de même nature. Un être sans affection ne peut pas plus ressentir de haine, qu'une pierre ne peut éprouver de sensation. Toujours la haine, la rancune, l'animosité, supposent des passions réelles, positives, qui ont été froissées et heurtées. L'homme éprouve d'instinct le besoin d'aimer, il ne ressent en aucune manière celui de haïr : la haine est, par elle-même, trop pénible ; elle s'amasse lentement, douloureusement. Les plus terribles sentiments de l'homme sont le résultat, non de son cœur, mais de sa pensée se faisant l'esclave d'une affection qu'elle subit et qu'elle ne juge plus.

Si spontanée et légitime que soit votre colère, demandez-vous entre l'impression qui la cause et le mouvement qui vous emporte : « Pourquoi suis-je en colère ? » Aussitôt la passion faiblit ; quelques sourds mouvements subsistent encore ; répondez à votre question, et ils s'éteignent tout à fait.

Toutes les passions que nous appelons mauvaises sont de véritables maladies que nous permettons à notre âme. Il n'en est point qui ne disparaisse dès que nous en savons la cause.

Aussi, ce ne sont pas les passions mauvaises, ce sont

les passions que nous appelons bonnes, qui sont les plus dangereuses. Pour les premières, il y a des freins : l'éducation et les lois. Il n'y en a guère pour les secondes. La pensée se soumet aux mauvaises passions, elle soutient les bonnes.

Que signifient une haine, une colère, une rancune satisfaites? Elles ne sont plus qu'un simple souvenir, quand elles ne sont pas suivies de remords. La satisfaction de nos meilleures passions entraîne des conséquences plus graves.

Parlons de cette grande et noble passion, l'amour. C'est d'abord un des instincts que nous partageons avec les bêtes. Il est le plus puissant de tous, et les jouissances en sont les plus vives. Ce n'est pas la conservation de l'individu, c'est celle de l'espèce qui en est l'objet. L'homme a fait de ce besoin organique une affection raisonnée, un devoir, et, se rendant compte de son importance, lui consacre ses pompes, l'entoure des garanties de la loi, appelle sur lui la protection de Dieu. Faisons-en une passion, et tous ses dangers s'aggravent en raison de son importance.

Jeune homme, nous rencontrons une jeune fille charmante; nous voulons la revoir, elle nous enchante; les plus douces émotions s'emparent de nous en sa présence, et pendant l'absence, son souvenir seul est encore un bonheur. C'est l'amour. Les fleurs n'ont pas de

couleurs plus belles que celle des yeux de la femme aimée, les oiseaux point de chant aussi doux que le son de sa voix. Tout est grâce, joie et bonheur en elle, et elle les répand sur tout ce qui l'entoure. C'est la passion qui commence. Mais la jeune fille ne répond pas à notre amour. Peut-être en préfère-t-elle un autre? La jalousie et ses douleurs poignantes, le désespoir et ses terribles résolutions, succèdent au bonheur des premiers moments. On leur résiste, et, à force de patience et de preuves d'affection, on parvient à toucher le cœur de la rebelle. Elle, à son tour, passe à travers les mêmes phases. Des différences de sang et d'éducation séparent les deux jeunes gens. Les familles sont opposées à leur union. Enfin ils triomphent de tous les obstacles. Ils se marient. Le lendemain, au lieu de deux immenses affections, il ne reste plus que deux égoïsmes en présence; égoïsmes qui prendront des proportions d'autant plus grandes, que les différences d'éducation et de goût seront plus accentuées. Aux regrets succèdent les reproches et la tentation de chercher des consolations au dehors. Ce ne sont plus que deux êtres enchaînés l'un à l'autre. Dans un moment de colère le mari lève la main sur sa femme : ce ne sont plus que deux brutes.

L'amour fut déjà pour les Grecs un dieu aveugle; malgré tous nos progrès, nous ne lui avons pas ôté son bandeau. Et ce n'est pas l'instinct qui est le cou-

pable dans la lugubre histoire d'un mariage malheureux, il subsiste le premier comme le dernier jour, la faute en est à la seule pensée. Notre passion aurait pu se transformer en une affection admirable et de plus en plus profonde si, au lieu d'aimer les yeux et le son de la voix, elle s'était attachée au caractère, s'était plu dans la communauté des goûts et des habitudes, dans l'identité des croyances et des aspirations. Dans ces circonstances elle devenait, non plus grande et plus forte, mais de plus en plus parfaite. Au lieu de cela, on a agi comme les bêtes, et on en pâtit comme des êtres intelligents.

Nos passions mauvaises peuvent avoir des excuses; nos passions bonnes, jamais. Il en est comme de nos qualités, que nous transformons en vices ou en qualités meilleures, selon que nous les dirigeons. C'est une expression impropre que de dire que les passions sont aveugles, et une fausse excuse pour les sottises que nous commettons en leur nom. Les passions ne sont ni aveugles ni clairvoyantes. Elles sont ce qu'elles sont : les impulsions les plus fortes que nous puissions ressentir; c'est notre pensée qui est aveugle ou clairvoyante. Nos sentiments les plus élevés, nos affections les plus sublimes, deviennent des passions terribles sous le poids de nos erreurs intellectuelles.

Quelle passion plus admirable que celle du vrai, du

beau et du bien ? Tout moraliste l'invoque, tout philosophe y prétend ; et cependant l'un dira blanc, l'autre noir. Est-ce leur amour du vrai, du beau et du bien qu'il faut en accuser, ou leurs illusions intellectuelles ? Voyez-les discuter, s'attaquer et se condamner dans leurs livres. Chacun d'eux a mille, dix mille arguments, toute une vie d'étude et de travail à l'appui de sa thèse. Le premier soutient, le second réplique, le débat s'échauffe. Les termes deviennent de plus en plus vifs, les accusations de plus en plus grosses : préjugés, mensonges, orgueil, entêtement, pleuvent comme grêle, jusqu'à ce que la tempête se calme, et qu'un esprit plus réfléchi découvre que l'un ne comprenait pas un traitre mot à la soutenance de l'autre, que leurs points de départ différaient, et qu'en toute chose, ce qui était vérité pour le premier devait sembler erreur au second. La passion qui les rapprochait était aussi celle qui les séparait le plus : la passion du vrai, du beau et du bien, que chacun entendait à sa manière.

Nous citons les moralistes et les philosophes : leurs oppositions et leurs disputes expliquent le degré d'aveuglement et de fanatisme où les hommes peuvent arriver, poussés par leurs passions, dans les croyances religieuses.

Ce sont, s'écriera-t-on, des croyances ! Où commencent les croyances, où finissent les certitudes humaines ?

Le philosophe définit les règles immuables du vrai, du beau, les principes éternels du bien, l'astronome formule les lois de la gravitation, le physicien celles de la lumière et de la chaleur, et ces derniers se trouvent dans une ignorance aussi complète de la nature de la pesanteur, de la lumière et de la chaleur, que les premiers de celle de la vérité réelle et du bien véritable. Les uns et les autres jugent selon les idées générales qu'ils se forment. En dehors des idées générales il n'y a ni certitude ni science, et il n'existe pas davantage de croyances en dehors d'elles.

Le sauvage se prosterne devant son fétiche, et ce n'est que par les idées générales qu'il s'est faites de l'influence que cette chose informe exerce sur son heur et malheur, qu'il y est amené. Le savant formule une loi grâce seulement aux idées générales qu'il s'est formées sur les faits observés. Quant aux faits, ils sont les mêmes pour l'un comme pour l'autre. Le sauvage ne voit pas avec d'autres yeux et ne perçoit pas avec d'autres organes les phénomènes qui le frappent, que le savant. Leurs jugements ne diffèrent que par leurs idées générales. Or l'un et l'autre ne peuvent estimer la vérité ou l'erreur inhérente à ces idées, que par l'accord qu'ils perçoivent entre les faits qu'ils ont constatés et les idées qu'ils ont conçues. La croyance de l'un, la certitude de l'autre, sont de même nature et

de même origine. Il n'est pas deux pensées en nous dont l'une nous enseignerait à penser juste, et dont l'autre nous induirait en erreur. Quel que soit le degré de notre développement intellectuel, nous nous formons nos idées et nous accomplissons l'acte de penser en obéissant aux mêmes lois.

Toutes les déclamations contre les croyances sont, au premier chef, des croyances elles-mêmes, et des croyances d'autant plus aveugles que nous n'admettons pas qu'elles le soient.

Le fanatisme des croyances religieuses a du moins une excuse : elles sont l'œuvre des siècles, transmises de père en fils comme le langage, les coutumes et les habitudes, les qualités physiques et morales d'une race. Elles s'étendent à tous les actes des hommes, les interprètent, et fournissent à leurs jugements des données générales. Elles sont l'expression la plus haute des efforts des hommes vers l'entente intellectuelle et morale. Aussi apparaissent-elles comme le vrai, le beau, le bien même ; quiconque les conteste est un criminel, quiconque les combat un maudit. En raison même des espérances qu'elles offrent et des consolations qu'elles donnent, elles soulèvent les passions, et un fanatisme, inconnu tant que la religion n'est pas en question, éclate lorsqu'elle est en jeu, selon la profondeur même des affections qu'on y attache et des certitudes qu'on lui

attribue, pour ne plus s'arrêter devant aucun excès. Ce ne sont pas les passions qui aveuglent, ce sont nos croyances incomplètes, nos certitudes fausses, nos prétentions injustes, et qui sont, de part et d'autre, des idées générales. Ce ne sont pas nos passions qui nous perdent, c'est nous qui les corrompons.

Nos passions politiques achèvent de le démontrer. Quel sentiment est plus noble et plus généreux que l'amour de la patrie, produit des traditions historiques, par lesquelles s'est développée la conscience de la communauté des affections et de la solidarité des instincts, qui réunit un grand nombre d'hommes en un faisceau compact formant une nation? C'est l'amour du pays, qui s'attache à notre lieu de naissance, à nos amis, à nos voisins, et s'étend à tous ceux qui parlent une même langue, partagent les mêmes intérêts. Il n'est point de sentiment qui témoigne davantage à quel point les progrès de nos affections tiennent à nos progrès intellectuels. Mais que ce progrès s'arrête, et aussitôt commencent les divergences d'idées et d'opinions; les oppositions s'accroissent à chaque pas; à la suite des luttes les rancunes et les haines se forment, les passions se développent et, transmises de père en fils, deviennent, à leur tour, des traditions. Elles s'accroissent avec les générations; les intérêts, les affections, les ambitions de parti, s'identifient avec l'amour de la patrie; l'un

des partis en arrive à paraître traître ou criminel à l'autre, et, au lieu de rivaliser pour le bien commun, ils luttent en ennemis pour le pouvoir ; l'oppression devient une forme nécessaire du gouvernement, la calomnie, le mensonge, la corruption un levier politique ; les masses égarées se soulèvent ; la guerre civile éclate avec toutes les horreurs des guerres religieuses. Encore si l'on s'en tenait là. Les gouvernements étant devenus incapables de maintenir la stabilité autrement que par la violence, la persécution succède bientôt à l'oppression, les haines et les rancunes ne cessent de croître, et l'égoïsme individuel, d'une part, le fanatisme des partis, de l'autre, sont les seules passions qui subsistent. L'amour de la patrie est devenu pour les uns une souffrance, pour les autres une illusion, une duperie pour tous. Il n'y a plus de patrie parce qu'il n'y a plus de nation.

L'expiation des fautes que nous commettons et la nécessité du progrès sont une et même loi. De même que nos habitudes se transforment en qualités et en défauts, et que l'erreur dans l'application des premières en fait des vices, la vérité dans le triomphe des seconds, des vertus, ainsi nos passions les plus belles, si nous ne parvenons à les rendre de meilleures en meilleures, finissent par nous éconduire et par nous pousser à tous les excès sous l'action de notre seule direction intellectuelle. Partout le même principe reparait : l'identité du

bien et de la science du bien; partout la même loi : la recherche de l'accord de nos idées, de nos sentiments et de nos actes, entre eux et avec ceux de nos semblables.

VII

DEVOIRS ET DROITS.

De cette loi aussi découle notre premier devoir : *être vrais.*

Sans la vérité, la bonne foi, la fidélité à la parole donnée, aucune langue, aucune civilisation ne pourraient se former, les hommes resteraient non seulement à l'état sauvage, mais à l'état de brutes.

Un état social ne commence, le langage ne se forme qu'à mesure que les mêmes sentiments, les mêmes idées sont attachés aux mêmes sons. La société naît du premier de nos devoirs. Une bande impuissante à donner de la fixité à sa parole reste sauvage; un peuple impuissant à la maintenir déchoit et disparaît pour ne plus subsister qu'à l'état d'individus. Il y a, de la sorte, des hordes que tout état social viable rejette; il y en a d'autres qu'on supporte, faisant ainsi l'expérience du degré d'amour de la vérité dont on est soi-même capable. La déloyauté, l'hypocrisie, le mensonge, sont les traits caractéristiques

des races déchues; incapables de subsister par elles-mêmes, elles ne vivent qu'aux dépens d'autrui.

Les natures droites, loyales, franches, sont les seuls soutiens de tout état social. Les hommes qui pensent autrement qu'ils ne parlent et sentent autrement qu'ils n'agissent, sont comme ces corps en décomposition qui infectent tout ce qui les approche.

Telle est l'importance du premier de nos devoirs. L'homme grandit intellectuellement et moralement à mesure qu'il apprend à l'observer, il se dégrade à mesure qu'il le néglige.

La morale sociale enseigne comment, après ce premier devoir, manifestation de notre pensée même, tous les autres naissent de nos affections les plus instinctives, et comment ces devoirs, devenus usages et coutumes, se transforment en droits et en lois, en institutions civiles et politiques. C'est l'œuvre de la somme des individus, qui tous y concourent, et dans laquelle chacun a son rôle, ses mérites et sa destinée.

La morale individuelle envisage l'homme au sein de la société; il y prend ses habitudes, ses qualités et ses défauts; des premières il fait des vices s'il s'y abandonne aveuglément; des secondes des vertus s'il en triomphe; ses passions l'entraînent s'il ne les dirige; mais toujours et en toute circonstance son premier devoir le domine : être vrai. Malheureusement, si c'est le premier

de nos devoirs, l'accomplissement en est aussi d'autant plus difficile que l'état social dans lequel nous vivons est plus divers et plus complexe. « Tu en as menti ! » Ce reproche fit naître les duels de la vieille France. « Tu ne veux pas que je mente ! » est le grief qui cause la plupart de nos duels modernes. Aux époques premières la vérité fut une condition d'existence ; le mensonge en est devenue une à la nôtre. La vérité est la cause de tous les progrès ; le mensonge, l'effet de toutes les décadences. Ainsi parle la morale sociale.

La morale individuelle va plus loin : *Si tu dois à autrui d'être vrai dans l'expression de ta pensée, tu le dois avant tout à toi-même.*

Nul n'est parfait. Chacun naît avec des qualités et des défauts qui sont les habitudes de sa race, et il se donne, par l'usage qu'il en fait, des habitudes propres. Mais quelles qu'elles soient, nous les pensons, et par le fait nous les développons et les modifions. Chaque erreur dans nos jugements devient une erreur dans nos sentiments, et chaque erreur dans nos sentiments produit des fautes dans nos actes. Ainsi nous devenons meilleurs ou plus mauvais selon la vérité ou l'erreur que nous pensons, lesquelles s'impriment à nos sentiments, se reflètent dans nos actes, et mettent leur marque indélébile sur les organes mêmes dont nous nous servons pour les accomplir.

« Connais-toi toi-même ! » disaient les anciens. C'était avant tout recommander de penser juste.

Penser, c'est coordonner nos idées. Nous devons de même coordonner nos sentiments et nos actes ; notre amour-propre et notre amour d'autrui ; notre passion pour le plaisir et les souffrances inévitables ; notre volonté et l'expérience de nos forces. La coordination de ses idées, de ses sentiments et de ses actes dans toute leur plénitude, fait seule l'homme sage, juste et bon.

Telle est la première forme sous laquelle nous nous devons la vérité à nous-mêmes. Mais telle est aussi la source première des erreurs que nous commettons.

Le contentement de nos affections, la satisfaction de nos besoins dépendent toujours des autres ; nous les leur demandons, et ce sont eux qui paraissent la cause de chaque déception qui nous arrive, de chaque obstacle que nous rencontrons. Nous nous en plaignons, nous les accusons et nous nous abandonnons à toutes les amertumes, sans songer un instant que c'est nous qui avons commis la première erreur.

Il n'y a ni sots ni méchants pour quiconque pense réellement juste.

Chaque jugement que nous portons sur les autres a sa répercussion en nous-mêmes ; nous en souffrons, nous en pâtissons, en raison des erreurs que ce jugement contient.

Aimons la vertu et le bien, et supposons-les toujours. Quand à leur place nous trouvons le mal et le vice, cherchons-en les causes. En morale nous n'avons pas d'autre droit.

Quels que soient les défauts et les vices que nous croyons observer en autrui, ils ont pour premier fondement une erreur dans notre jugement, car nulle part le mal n'existe par lui-même.

La vérité est à nos idées ce que le bonheur est à nos affections, et tous deux, vérité et bonheur, sont une et même chose, comme le bien et la science du bien.

Un tel est menteur, rusé, égoïste; il exploite son prochain, acquiert la fortune, s'élève aux honneurs; il nous semble parvenu à la réalisation de tous les rêves de bonheur. En sera-t-il moins menteur, rusé et égoïste? et en ressentira-t-il davantage les joies des affections élevées? Les Égyptiens adoraient les animaux, et ils les élevaient dans leurs temples; parce que tout le luxe de l'Orient entourait le bœuf Apis, en était-il moins un bœuf? Soyons donc moins idolâtres dans nos jugements sur autrui. Cessons d'adorer les bœufs et les crocodiles. Le jour où nous aurons assez de clairvoyance, ils ne seront plus des dieux.

C'est par une erreur de notre jugement que nous nous laissons voler et duper; c'est par erreur encore que nous

envions la fortune des voleurs et des dupeurs. Au sentiment pénible de l'envie succède la passion douloureuse de la haine, et nous croyons rendre justice aux autres alors que nous nous faisons justice à nous-mêmes.

Tel homme de cœur et d'intelligence vit dans un monde d'égoïstes et d'incapables; chacun de ses actes paraît une don quichottade; ses idées semblent hors de proportion, ses sentiments hors de mesure. Supporté, loin que d'être recherché, il vit sans considération, et chacun de ses efforts est un échec; il reste pauvre en dépit de la lutte et du travail. Cependant il est le seul heureux au milieu d'une bande de misérables.

La vérité est à nos idées ce que le bonheur est à nos affections. On ne pense pas plus la vérité avec des idées qu'on ignore, qu'on n'éprouve le bonheur par des sentiments qu'on n'a pas. Supposer qu'un égoïste peut atteindre le bonheur est une erreur aussi grande que de croire que le soleil tourne autour de la terre.

Si Jean ment pour mentir, il faut que, du moins, il pense le mensonge avant de le faire. Or s'il pense ce qui n'est pas au lieu de ce qui est, c'est un effet de son imagination et non de son mensonge. Son imagination peut être dérégulée, mais en elle-même elle est si loin d'être un vice, que c'est la première qualité d'après laquelle se juge la souplesse intellectuelle d'un enfant.

Réglez la qualité, le vice disparaîtra. Si Pierre, d'autre part, est fourbe parce qu'il éprouve des besoins qui le portent à l'être, ordonnez mieux ces besoins ou permettez-lui de les satisfaire par une voie plus directe, et son vice perdra sa raison d'être. Avoir de l'imagination, éprouver des besoins, sont des causes réelles; le mensonge, la mauvaise foi ne sont que des effets. De la sorte, faisant des effets les causes et des accidents particuliers les principes généraux, nous nous trompons sur nous-mêmes et sur les autres.

Nous ne naissons pas menteurs, mais nous devenons fourbes ou menteurs parce qu'obligés, pour atteindre la satisfaction de nos affections, de les coordonner avec les affections des autres, nous prenons les apparences de ces dernières sans parvenir à les ressentir en réalité. Ainsi nous devenons de mauvaise foi à l'égard de notre propre pensée; nous nous mentons à nous-mêmes. Puis, lorsque par ces tristes moyens nous sommes parvenus à nous satisfaire, nous ne nous sentons pas plus heureux qu'auparavant, incapables que nous sommes de nous mettre d'accord avec nous-mêmes et avec les autres, harmonie qui seule constitue le bonheur.

De même que nous progressons dans la vérité par les inventions et les découvertes scientifiques, nous avançons dans le bonheur par l'intelligence de nos devoirs et la science du bien.

C'est une des plus grandes erreurs en morale que de chercher le bonheur en dehors de soi. Ni la fortune, ni la puissance, ni la célébrité ou la considération ne sauraient remplacer les affections que nous sommes incapables de ressentir et les satisfactions qu'elles seules pourraient donner.

C'est courir après l'impossible et rechercher l'absurde que de s'imaginer trouver le bonheur là où les causes n'en existent pas en nous-mêmes.

VIII

PRÉJUGÉS ET ILLUSIONS



Les illusions sont aux préjugés ce que les habitudes et les préférences sont aux mœurs et aux coutumes. Les illusions appartiennent aux particuliers, les préjugés aux nations; celles-là sont les sources, ceux-ci le fleuve. Il en résulte qu'il nous est aussi facile de critiquer les mœurs et les coutumes des autres qu'il nous est difficile de nous rendre compte des nôtres.

Nos préjugés et nos illusions sont des erreurs qui portent, par droit de naissance, tous les caractères de la vérité. Chez la plupart ils ont à peu près la même origine que leur conviction que la terre tourne : ils n'en

voient, n'en sentent rien, mais ils en sont convaincus.

Nous apprenons nos préjugés en même temps que notre langue. Selon que nous sommes élevés de ce côté ou de l'autre des Vosges, ils diffèrent sans que l'homme ne change.

L'amour de la patrie est à la haine de l'étranger ce que l'amour de l'humanité est à la haine de nos proches. Il y a contradiction dans les termes. Le premier se développe par la conscience de la communauté des affections, de la solidarité des instincts, et grandit avec la mémoire des gloires de nos ancêtres. La haine de l'étranger prend, au contraire, ses origines dans les avanies qu'il nous a fait subir, nos intérêts qu'il a lésés, nos prétentions qu'il a froissées. L'amour de la patrie n'y a rien à voir, mais plutôt toutes nos passions égoïstes. Aussi ne sont-ce pas ceux qui haïssent le plus l'étranger qui défendent le mieux la patrie. Aveuglés sur toutes choses, ils n'apprécient pas les forces et les ressources de l'ennemi, méconnaissent sa valeur et ses mérites, et, follement, se précipitent dans tous les désastres.

L'amour du prochain n'est que le premier degré de l'amour de la patrie, et celui-ci est l'échelon qui mène à l'amour de l'humanité. En cherchant dans nos ennemis ce qu'ils ont de bon, de juste, de méritoire, nos affections se développent, notre intelligence s'éclaire, et, grandissant en science et en puissance, nous finissons par com-

prendre et ressentir la solidarité et l'amour de tous.

Ce sont des rivalités puérides et des intérêts mesquins qui, légués de père en fils pendant des siècles à plusieurs milliers d'individus, constituent les haines nationales. On constate la puissance de ces tristes préjugés aux temps des grands événements politiques : les guerres et les désastres publics sont l'expiation de ces déplorables erreurs.

Les préjugés de rang, de classe, de caste, portent les mêmes caractères. Chacun doit avoir la conscience de son rôle dans la société : c'est une condition de son existence même. Le préjugé commence où cette conscience s'arrête : « Mes ancêtres ont eu tels honneurs, ont exercé telles fonctions, donc je dois en jouir aussi, j'en ai le droit et la capacité. » De préjugés de cette sorte naissent les haines sociales et la dissolution des États ; et ceux qui honorent ces titres, respectent ces fonctions, sans plus s'inquiéter si ceux qu'ils distinguent les méritent, partagent ces erreurs. Tous fondent, les uns leurs prétentions, les autres leur déférence, sur l'absence même de tout ce qui devrait les justifier. La gestion des affaires publiques s'en ressent, les crises se succèdent aux crises, et, de déception en déception, on en arrive à récolter les fruits de l'incapacité générale qu'on a semés.

Il est aussi difficile d'être juste qu'il est aisé, au

moyen des phrases et des mots dont on se berce, de croire qu'on l'est. Si nos illusions sont des toxiques, les mots sont les véhicules par lesquels nous les absorbons. Chacun désire être traité, non pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il aimerait être. De la sorte, nous nous égareons nous-mêmes, en même temps que nous égareons les autres, et, trop bornés pour distinguer la réalité de l'illusion, tous, nous sommes de bonne foi jusque dans nos prétentions les plus injustes.

Le désir de nous élever au bien, doublé de l'ignorance des moyens pour y parvenir, fait notre amour-propre. Celui-ci, qui est une qualité lorsqu'il est le sentiment de notre dignité humaine, se change de la sorte en vice, et devient, sous cette forme, un fort mauvais homme d'affaire auquel nous confions tout notre petit avoir. Pourtant, si misérables que soient nos préjugés et nos illusions lorsqu'ils se rapportent à nous-mêmes, ils sont toujours touchants quand ils prennent naissance dans notre affection pour autrui.

L'indulgence envers les autres ne nous coûterait aucun effort si nous savions à quel point la plupart de leurs illusions et presque tous leurs préjugés tiennent de près à ce qu'ils croient sincèrement le bonheur.

Pour la plupart des hommes, leur ôter leurs illusions, c'est leur ôter l'espérance. Détruire leurs préjugés, c'est comme leur défendre de parler leur langue.

Dans ces conditions, la vérité sans ménagement est de la cruauté.

Un tel, dans son admiration des grands poètes, a sacrifié son petit avoir, sa position, sa famille, pour devenir poète à son tour. Il est tombé dans la misère et n'est qu'un rimailleur obscur. Vous le lui dites et vous n'êtes qu'un sot. Plein de générosité, au contraire, vous lui vantez ses vers et lui donnez une lueur de satisfaction, après laquelle il retombe dans son impuissance. La vérité dans ce cas, c'est une vie mal conseillée, des aptitudes méconnues, des illusions sans cesse reprises et sans cesse déçues. Mieux dirigé, le malheureux serait devenu, sinon un poète, du moins un écrivain excellent.

Entre la sincérité sans ménagement, qui n'est souvent que de la grossièreté, et la générosité, qui est une vertu quand on juge les autres et un mauvais service quand on les conseille, il y a la vérité; et celle-là, tenant compte de toutes les circonstances, n'est vérité qu'à cette condition, et est toujours juste et bonne.

Rien ne saurait donner une idée plus exacte de l'illusion de nos jugements que la distance que nous mettons entre un riche fier de sa fortune et un mendiant qui exploite sa misère. En morale, ils sont du même rang, et s'il y a différence, elle est en faveur du pauvre; car le riche spéculé sur un mauvais sentiment, l'envie; le mendiant, sur l'un des meilleurs, la pitié.

Comme l'on place le soleil à l'endroit où on le voit, sans tenir compte de la densité de l'air qui en fait dévier les rayons, la mère se fait des illusions sur la valeur de son enfant, le père sur la capacité de son fils, l'ami sur l'affection de son ami, le supérieur sur le dévouement de son inférieur, l'inférieur sur la supériorité de son chef, sans songer au milieu qui fait dévier les rayons de leurs mérites; les déceptions, les mécomptes, les injustices en résultent; l'indignation, puis la haine, leur succèdent, chacun rendant les autres responsables de ses propres illusions.

IX

PLAISIRS ET PEINES.

On a prétendu que le vice et la vertu étaient des produits aussi naturels que le vitriol et le sucre. Si l'on veut soutenir par là qu'il n'y a ni bien ni mal, on oublie que le vitriol brûle et que le sucre est une substance d'un goût fort agréable, l'un un bien, l'autre un mal. La comparaison peut se poursuivre plus loin. Le vitriol est un acide à base de soufre, qui est une substance utile, et d'oxygène, laquelle est indispensable à la vie. De même tout vice a pour base une qualité

méconnue, et pour acide, si vous voulez, une erreur dans notre jugement; or qualités et jugement sont choses utiles et bonnes.

Telle est aussi l'histoire de nos plaisirs et de nos peines.

La gloire d'outre-tombe, dit-on, c'est le désespoir de ce côté-ci. Le désespéré en a-t-il moins joui des grandes affections et des fortes pensées qui immortaliseront son nom? Et ceux qui l'ont méconnu en ont-ils moins pâti de leur étroitesse de cœur et d'esprit?

Regardez cet homme replié sur lui-même : comme le penseur de Michel-Ange, il regarde sans voir, la tête appuyée sur sa main. Il cherche. Un fait se présente. Il lui en faut un autre. Il en découvre mille. Il s'arrête aux uns, les autres fuient. Il revient sur ses pas, fixe les plus insaisissables, scrute les plus obscurs, retourne aux premiers, repasse aux derniers, lorsque, tout d'un coup, tout s'effondre. L'expression de la douleur se dessine sur son visage. Il souffre. Sa tête lui semble devoir éclater. Bientôt le désordre se calme. Il recommence son travail, cherchant et rassemblant péniblement toutes les pièces de son œuvre. Tout à coup un éclair sillonne sa pensée, les divers éléments épars, les mille faits dissemblables s'unissent et se groupent merveilleusement. Il se dresse, sa figure s'éclaire, chaque fibre de son être se dilate de bonheur. Dans

sa joie il lui faut l'espace et le mouvement : Euréka ! Vous croyez pouvoir récompenser cet homme ? Allons donc !

Voyez cet autre assis devant une table bien servie. La nappe est immaculée, la porcelaine est de Sèvres, les cristaux sont de Bohême, les plats choisis, les vins fins. Il mange. Avant de le goûter, il hume le parfum du morceau tranché avec soin ; avant de boire, il admire le cristal de son verre ou la couleur du liquide versé ; chaque bouchée est un plaisir, chaque gorgée une joie ; il les savoure, s'essuie les lèvres et recommence. Les plats se succèdent, les vins se suivent, savamment gradués pour ménager ses délices et augmenter ses jouissances. Peu à peu cependant son goût se fatigue, sa langue s'épaissit, ses yeux s'injectent, il étouffe. Alors il se lève. Il a diné, il faut qu'il digère. Pendant ce temps on prépare le souper.

Vous voulez punir cet homme ? Laissez-le faire. S'il ne tombe pas foudroyé d'un coup d'apoplexie, il mourra d'une gastrite. Le sort d'un bœuf qu'on engraisse pour l'assommoir est enviable auprès du sien.

Manger, boire, dormir, il est des malheureux, riches ou pauvres, dont l'existence n'a pas d'autre objet ; mais les pauvres ont un avantage, la privation ; elle leur fait paraître chaque repas excellent ; le labeur fortifie leurs membres, aiguise leur appétit, et leur sommeil est

celui du juste. Les riches, au contraire, avec les plaisirs du manger et du boire, ont toutes les peines de la digestion. C'est leur labeur à eux. Leur estomac est leur conscience. Les vapeurs et les insomnies sont leurs remords. Bientôt les remèdes et les drogues remplacent les mets trop succulents; les cauchemars et les nuits fiévreuses suivent les heures passées à table. Combien de pauvres préféreraient leur dîner misérable, s'il leur fallait, en échange d'un repas copieux, passer une des nuits du riche! Ne point pouvoir dormir est une des plus odieuses tortures. Heureux encore ceux qu'une entérite chronique ou la terreur d'un coup d'apoplexie ne condamne pas au supplice de Tantale!

Tous les plaisirs et toutes les peines nous viennent de nos sensations, qui ne sont autre chose que le stimulant de la vie, le va-et-vient du pendule faisant marcher l'horloge. A la satisfaction succède la lassitude, à la lassitude le besoin. Quiconque les confond avec ses affections véritables qui jamais ne se fatiguent, jamais ne se lassent et seules nous donnent des satisfactions profondes, court après une chimère. Il avilit sa pensée, dégrade son corps, se crée des vices qu'il transmet à d'autres par l'hérédité ou l'exemple. Pourquoi cette chaîne serait-elle rompue? Nous l'avons forgée de nos propres mains.

La peine constante du pauvre est la privation; elle

est plus ou moins grande selon qu'elle est mêlée d'envie. La peine du riche est l'ennui.

De nos besoins les plus élémentaires jusqu'à nos rêves de bonheur, l'échelle de nos plaisirs et de nos peines semble infinie. Point de peine qui ne se transforme en plaisir dès que nous parvenons à en détruire la cause. Point de plaisir qui ne devienne une peine dès que nous nous y abandonnons aveuglément.

Mais nos plaisirs deviennent aussi joies et bonheurs, et nos peines chagrins et désespoirs, selon que nous disposons de nous-même. Ils seront toujours l'expression exacte du degré de vérité et d'erreur que contiendra l'idée que nous nous faisons du bien.

L'égoïsme et la méchanceté ne sont jamais qu'un résultat de l'ignorance. N'éprouver de sensations que les siennes, ne comprendre que ses propres sentiments est le sort que les égoïstes partagent avec les animaux. Aussi n'éprouvent-ils que du plaisir, chose vaine et passagère, non le bonheur profond, durable, humain. L'égoïste est le plus à plaindre des hommes. Il souffre de la pire des infirmités; son manque de sensibilité et d'intelligence d'autrui l'enferme en lui-même comme dans une prison. Si les égoïstes savaient à quel point ils sont des êtres inférieurs, aucun effort ne leur coûterait pour sortir d'eux-mêmes. Mais ils ne savent pas, et qui le leur fera comprendre?

Avec les plaisirs du moi grandissent aussi ses peines. Quand donc les hommes apprendront-ils que les peines qu'ils font aux autres sont des peines qu'ils se font à eux-mêmes? Si d'autres souffrent de mon égoïsme, j'en souffre bien autrement moi-même. Pourquoi? — Parce que je suis en désaccord avec les lois mêmes du bonheur humain.

Ainsi chacun se fait son propre sort, et nous nous le faisons les uns aux autres. Tous profitent et pâtissent du bien et du mal de tous.

Par la loi de leur nature les hommes sont portés à rechercher l'accord de leurs sentiments, de leurs idées et de leurs actes. S'ils n'en recueillent que des peines, au lieu des satisfactions auxquelles ils s'attendaient, c'est qu'ils ont mal cherché et incomplètement trouvé cet accord, oubliant que des pensées des uns dépendent les sentiments et les volontés des autres, et des volontés de ceux-ci les pensées et les sentiments de ceux-là.

L'humanité se récompense et se punit elle-même. D'une gloire imméritée, d'une injuste condamnation, l'un jouit, l'autre pâtit, mais tous en portent la peine. Aucune erreur dans les sentiments, aucun aveuglement dans les pensées, aucune faute dans les actes ne demeurent impunis, pour la seule raison qu'ils sont erreur, faute et aveuglement.

Toute erreur est mal, tout désaccord heurt, toute



opposition lutte. Ils commencent avec les sons dont se servent les hommes pour s'entendre, continuent avec le produit et l'échange des objets nécessaires à leur existence, et se maintiennent dans les guerres d'extermination qui sont encore, à travers leurs haines et leurs crimes, l'expression de leur force et de leur puissance.

Au sein de la société humaine les meilleurs souffrent de sa corruption, les pires jouissent de ses progrès. Il n'y aurait ni rapport entre les peines et les plaisirs, ni solidarité entre les sentiments, les pensées et les volontés des hommes, s'il pouvait en être autrement.

Un riche, quand il est honnête homme, est simplement un bon intendant. Quand il ne l'est pas, il mérite, non moins simplement, les galères. Les lois y font des différences infinies, la morale n'en fait aucune. Filles publiques; usuriers, voleurs, assassins, nos ancêtres les pendaient tous, indistinctement. Il est vrai qu'ils brûlaient les hystériques, les croyant possédées du diable. Nous ne brûlons et ne pendons plus, et à grand'peine nous décidons à faire trancher la tête d'un criminel qui a dépassé la mesure *comme il faut* d'un assassinat. Aussi sommes-nous épuisés par la débauche et ses maladies, dévorés par l'usure et ses agiotages, et, autour de nous, des classes entières se plaignent de faim et de misère.

Azaïs appelait cela le système des compensations.

Des malheureux, malgré tous leurs efforts, ne parvien-

nent pas à satisfaire leur faim. Ils allument un réchaud. Il n'y a là aucune compensation, il y a un mauvais état social. Que ce soit un village, une ville, une nation au sein desquels la conscience des devoirs réciproques a atteint un tel degré de relâchement que ces horreurs y sont possibles, ce village, cette ville, cette nation périra de même de misères et de violences. C'est la fatalité morale et la justice de l'histoire.

On jette des millions aux pieds d'une chanteuse, on laisse mourir de faim un honnête homme. Croyez-vous que l'agglomération sociale, car ce n'est plus un état social, capable d'iniquités pareilles, n'en souffre pas la première, et qu'en chacun de ses actes elle n'expie point chacune de ses turpitudes et de ses incapacités intellectuelles? Il y aurait en ce cas des causes sans effets.



X

HÉROISME ET CRIME.

Un vide subit dans notre âme nous porte au suicide, comme un précipice nous fait choir en nous donnant le vertige.

Le phénomène organique explique le phénomène moral.

Il est une maladie, propre à l'œil, qui consiste dans un défaut d'accommodation de la vue à la marche. Le malade avance comme s'il tombait à chaque pas, ses yeux entr'ouvrent sous ses pieds un précipice imaginaire. Le navire, avec son tangage et son roulis, nous donne les mêmes impressions. Notre œil perd la faculté d'accommodation nécessaire à la sûreté de notre démarche, et quand, après une longue traversée, nous nous sommes donné, par l'exercice, le pied marin, nous nous heurtons à chaque pas que nous faisons sur la terre ferme. Mais qu'au lieu d'une différence insignifiante de niveau, un abîme béant s'ouvre devant nous, nous perdons tout moyen d'accommodation et tombons, comme une masse inerte, dans le gouffre.

Dès notre naissance nous apprenons, par l'exercice, à faire l'éducation de nos sens. L'œil dirige le toucher, le toucher la marche, et tous deux enseignent les formes et les distances à la vue. Nous apprenons de même l'accommodation de nos sentiments, de nos pensées et de nos actes. Mais qu'un jour nous concentrons toute notre volonté, toutes nos affections, toutes nos pensées, sur un objet ou sur un but unique, si cet objet, ce but viennent à manquer, c'est l'abîme béant, le suicide. Nous avons perdu toute raison d'être, tout moyen d'existence.

Depuis l'opulent Anglais qui, ne trouvant plus goût à

rien, se jette dans la Tamise, jusqu'à l'enfant parisien qu'un échec au baccalauréat conduit à la Seine, le suicide, à moins qu'il ne soit l'effet d'une maladie organique, porte toujours les mêmes caractères. Ennui, souffrances, désespoir d'amour, fortune perdue, ambition déçue, quelque différents que soient les mobiles, devenus absolus ils entraînent notre être et se transforment en gouffre.

A l'extrême opposé de la vie morale se trouve l'héroïsme. Au lieu de nous sacrifier à nous-même, nous nous sacrifions aux autres.

L'homme martyr de sa foi religieuse, le soldat qui se fait tuer pour sa patrie, le père et la mère qui s'immolent à leurs enfants, le fils et la fille qui se dévouent à leurs parents, l'interne qui se penche sur la gorge de l'enfant diphtéritique, le matelot qui se précipite dans l'Océan pour sauver son semblable, sont des héros au même titre. Tressez des couronnes, élevez des statues, vous ne formerez pas un héros. Faites les théories les plus belles, proclamez les préceptes les plus sublimes, vous n'en formerez pas davantage; mais faites d'un enfant un honnête homme, il sera peut-être un héros.

Toutes les grandes races sont des races héroïques. Il faut des siècles pour les former, des siècles pour les détruire.

Le courage est une vertu, l'héroïsme est plus. Les

plus timides en sont capables. Pour qu'il éclate, il faut que les grands attachements de l'humanité, l'affection de nos proches, l'amour de nos semblables, celui de la patrie, la passion de l'idéal, soient exaltés au point de nous absorber à un moment complètement, jusqu'à concentrer toutes nos forces sur un seul acte. La reconnaissance, l'admiration, l'enthousiasme que soulève un acte héroïque, prouvent combien les grandes affections dont il est le produit, sont le fond même de l'humanité.

Le suicide lui-même, qui paraît en tout point le contraire de l'héroïsme, le démontre. Leurs rapports sont tellement profonds qu'il y a des suicides qui sont des actes héroïques. Le vieillard qui veut éviter de devenir une charge pour ses enfants, le mari malade qui craint d'être une cause de souffrances pour sa femme, l'homme qui ne veut pas que le déshonneur s'attache au nom de ses pères, eux aussi meurent pour les autres. Ce n'en est pas moins une défaillance; une affection parfaite, un amour bien entendu, ne doivent craindre pour autrui ni les peines ni les désespoirs.

Le crime tient à la fois du suicide et de l'acte héroïque. Au lieu du sacrifice à soi ou à autrui, il est le sacrifice d'autrui à soi, et c'est pourquoi il est le crime.

L'héroïsme est l'apogée de nos passions les meilleures; le crime est le paroxysme des plus mauvaises.

Nous laissons prendre une direction exclusive à l'une de nos qualités, elle devient un vice. Nous accordons de plus en plus à ce dernier la prépondérance sur tous nos autres sentiments, il se change en passion, et en passion d'autant plus dangereuse que nous concentrons davantage toutes nos pensées, toutes nos facultés, toutes nos forces, pour la satisfaire : le crime en est l'issue fatale. C'est la pierre qui tombe avec une vitesse accélérée et qui finit toujours par écraser quelque chose.

Si éclatant et subit que soit l'acte du crime, si spontané qu'il paraisse, sa genèse est lente, insidieuse, au point que parfois celui qui le commet n'a même plus la conscience du mal qu'il fait.

Pourtant la rage et la colère y conduisent aussi bien que l'initiation froide et la force lente de l'exemple. Sous toutes ces formes il conserve le même caractère, celui d'un acte contre nature : démence ou inconscience.

On en a conclu à la fatalité du crime, à l'irresponsabilité du criminel, et on a réclamé l'abolition de la peine de mort.

Pouvez-vous amender un criminel ? Si oui, c'est un crime de l'exécuter ; si non, c'est un crime de le laisser vivre. Ni la pompe des tribunaux, ni l'éloquence des avocats, ni les idées humanitaires n'y changeront rien.

Vous pouvez amender un criminel et vous l'exécutez : vous sacrifiez un homme à votre commodité ou à votre

impuissance. Vous ne pouvez pas l'amender et vous le gratifiez : vous exposez la vie d'autrui sur la foi de vos illusions.

Cependant la question est péremptoire, le dilemme inéluctable : ou bien la société moderne fera disparaître les causes de tant de crimes, ou ces causes finiront par la faire disparaître elle-même.

La fausse indulgence aussi bien que la fausse éducation augmentent le nombre des criminels, et celui des récidivistes s'accroît en même temps que leurs exemples se répandent. L'intelligence du bien se fausse de plus en plus jusqu'à ce qu'on en arrive à ne plus distinguer l'honnête homme du criminel et que l'on devienne indifférent à l'un et à l'autre. C'est à peu près là l'état moral des sauvages.

Toujours les peuples ont les vertus et commettent les crimes qu'ils méritent, de même qu'ils méritent toujours les gouvernements qu'ils ont. Que leurs tribunaux exécutent ou n'exécutent pas les coupables, que leurs académies décernent ou ne décernent pas de prix Montyon, quoi qu'ils fassent, dans leurs prisons, au bagne, à l'échafaud, dans leur vie privée ou publique, toujours ils supportent les conséquences de leur conduite.

L'indulgence, qui est une vertu quand on juge la conduite des autres et un mauvais service quand on les

conseille, devient une action criminelle quand elle est un encouragement au mal.

La morale, croit-on, doit estimer les actes d'après l'intention et les juger d'après le résultat ; et moralistes et juges estiment et décident à tort et à travers.

Si l'enfer est pavé de bonnes intentions, ce monde est plein d'illusions dont chacune est une erreur qu'il nous faut cruellement expier.

Illusion, la sagesse du moraliste qui, voyant l'intensité de la passion, l'aveuglement de la colère, l'emportement du moment, conclut à l'irresponsabilité. Illusion, l'équité du juge qui, recherchant les prédispositions, les antécédents, les mobiles, conclut à l'inconscience. Illusion, la conviction de tout le monde que l'acquittement de cent coupables est chose moins grave que la condamnation d'un seul innocent.

Tous, nous sommes responsables les uns des autres, jusque dans ces illusions, et notre état social, ses misères, ses souffrances, sont l'expression rigoureuse de cette responsabilité.

Être condamné innocent est une torture horrible ; elle est la même pour tous les justiciables d'un tribunal inique ou incapable. L'acquittement de cent coupables est un malheur public ; il fera retomber la peine qu'ils méritaient sur tous les innocents.

Parce que nous sommes incapables de comprendre

la portée de nos jugements et de nos actes, les effets de ces jugements et de ces actes n'en subsistent pas moins.

Les fauves tuent pour vivre, sans commettre le moindre crime; c'est leur nature, leur constitution organique qui les y oblige. L'homme obéit de même aux lois de son organisme; mais, contrairement aux fauves, il se fait des notions générales sur les moyens qu'il a pour satisfaire ses besoins, choisit les uns, rejette les autres, et se fait encore des notions générales sur les conséquences qui en résultent. Quels que soient l'éducation qu'il a reçue, le milieu dans lequel il se meut, les facultés qu'il a de naissance, ce sont des forces et des impulsions dont il a pu juger les effets en toutes circonstances. Il n'en faut pas davantage pour que sa liberté et sa responsabilité soient complètes.

L'enfant, l'idiot et le fou incapables de juger leurs actes, sont aussi irresponsables que l'est un homme qui, tombant du haut d'un toit, en écraserait un autre. Mais tout homme capable de juger ses actes est responsable, et il l'est non seulement des actes qui ont immédiatement précédé son crime, mais encore de tous ceux qui l'ont conduit à le commettre. Pour qu'un homme abou-tisse au meurtre de son semblable, il faut qu'il s'y soit préparé pendant toute sa vie, et c'est cette vie que la société, avec raison, lui demande.

Quelle étrange humanité ferions-nous, si les uns pou-

vaient faire le mal à leur guise sans que leurs actes ne retombent sur tous, tandis que tous profiteraient des efforts et des progrès des autres, sans en avoir le moindre mérite!

XI

FOLIE ET SUGGESTION.

Sur une impression violente, un chagrin subit, un jeune homme plein de vie, d'espérance, de talent, perd la libre disposition de ses facultés. Le choc reçu, son regard devient vague, sa voix hésitante, ses gestes désordonnés; il éclate de rire sans raison, se croit Dieu, un assassin célèbre, un homme illustre; les débris de sa pensée se groupent autour d'une idée fixe; puis sa folie se change en fureur; il meurt idiot ou dément. Combien de générations ont contribué à donner à ce malheureux cette sensibilité excessive, cette fragilité extrême, et que signifie la liberté en présence de tels faits?

Les animaux deviennent-ils fous et déments? Les hommes seuls ont l'étrange puissance de porter leur solidarité et leur responsabilité à ce degré effrayant, où ils finissent par détruire, en eux-mêmes ou dans leurs descendants, la faculté qui, seule, fait leur grandeur, leur jugement.

Ils n'auraient ni liberté ni responsabilité, s'il en était autrement.

Nos sens et nos organes transmettent nos impressions extérieures aux centres nerveux; les centres nerveux réagissent et transmettent leur mouvement aux organes périphériques. Ce sont les conditions premières et les premiers phénomènes de notre développement intellectuel. C'est ainsi que nous ressentons nos émotions, concevons nos idées, qui, par le fait que nous les transformons en jugements, prennent un caractère général ne répondant à aucun de nos actes organiques en particulier. Nous disons : Cet homme est bon, et cet homme n'est pas *l'homme*, il est Pierre, Paul ou un autre. *L'homme* n'existe que dans notre pensée. Et il n'est pas *bon*, il a seulement accompli tel acte qu'il me plaît de nommer bon, bien que la *bonté* ne soit rien que mes sens puissent percevoir, ni mes organes centraux déterminer, par la raison que mes sens reçoivent toujours telle ou telle impression, que mes organes accomplissent tel mouvement ou tel autre, tandis que la *bonté*, en dépit de toutes les impressions et de tous les mouvements, m'apparaît, ainsi que l'homme, toujours de la même manière et comme n'étant jamais telle chose ou tel être particulier. Toutefois, ce caractère général de mes idées, de mes affections et de mes volontés, je l'exprime à l'aide de mes organes, par les sons que j'émetis, par

les actes que j'accomplis ; mais, pas plus que les choses et les êtres, ces sons et ces actes ne répondent à mes affections, idées et volontés générales ; ils n'en expriment jamais qu'une forme particulière.

De ces faits, il dérive que si je me trompe dans mes actes et dans mes paroles, si je donne à un seul ordre d'émotions un caractère général tel qu'il domine tous les autres, à un acte une importance si grande que je le répète sans cesse, j'arrive graduellement à fausser les organes dont je me sers, à débilitier les sens dont j'abuse, à atrophier ceux que je n'exerce pas, et les centres nerveux en reçoivent le contre-coup. Le défaut, le vice, la passion, la folie, ne sont que les degrés d'une même erreur.

Il y a des fous qui ne le sont que momentanément : ceux qu'un mouvement de colère ou de douleur trouble et aveugle. Il y en a qui, sans le paraître, le sont toujours ; leurs idées, leurs affections ne se lient pas entre elles ; un rien prend pour eux des proportions énormes, une chose importante leur paraît insignifiante. Des hommes célèbres pour leur génie, comme J.-J. Rousseau, ont porté, dès l'enfance, la tare de la folie. Ceux qui font de leur nullité le centre du monde la portent aussi ; ils sont *fin de siècle*, on dirait mieux *fin de race*.

Dans les races vieilles et usées comme la nôtre, on rencontre la folie à chaque pas. Depuis l'hystérie, trouble

momentané, jusqu'à l'idiotie et la démence, qui sont la dégradation de toutes nos facultés, toutes les tristes et terribles déformations de nos organes sont le résultat de nos erreurs; sensibilité sexuelle, rêve de grandeur, ambition, avarice, égoïsme, tout y mène. Transmis de génération en génération, ces erreurs font des races d'hystériques et de fous.

Pourtant il est des lésions physiques qui conduisent aux mêmes troubles. Elles sont organiques ou accidentelles. Dans le premier cas, elles tiennent à la dégénérescence des tissus qui n'est elle-même qu'une dégénérescence de race; dans le second, à une inflammation locale. Quand le diagnostic a révélé au médecin cette dernière cause, il n'hésite plus aujourd'hui à ouvrir le crâne, à pénétrer dans les viscères, et, au moyen d'une opération, rend la santé et la raison au malade.

Il y a trente ans à peine, on considérait encore ces opérations merveilleuses comme des attentats à la vie humaine. Elles sont devenues fréquentes; le malade s'en relève sans douleur et sans souvenir. Pourquoi n'avons-nous pas fait les mêmes progrès en morale qu'en médecine? Les causes morales sont encore plus difficiles à surprendre que les causes physiques; mais que nous les découvriions ou non, elles n'en existent pas moins. Nos vices et nos passions, nos erreurs et nos excès, entraînent des déformations d'organes et des dégéné-

rescences de race que la médecine est impuissante à combattre.

Chirurgiens de l'âme, apprenez à guérir les âmes, et la folie et la démence disparaîtront de nos familles comme enlevées avec un bistouri.

Les moralistes qui continuent à ne vouloir voir dans ces malheurs que la fatalité ou une punition divine, sont pareils à ces médecins qui considéraient l'ouverture du crâne ou du péritoine comme des opérations criminelles, alors que leurs successeurs, à force d'étude et de peine, en ont fait un devoir.

C'est à la morale à refaire les races ; la médecine, qui ne s'occupe que de l'étude de l'organisme, est emportée par elles malgré tous ses progrès.

S'il existe une science sérieuse, il en est une autre qui est folle, si même elle n'est pas criminelle. Nous voulons parler d'une pratique qui, sous le couvert d'un nom grec, et au nom de bienfaits imaginaires, s'est introduite de nos jours dans la pathologie. L'hypnotisme, sous un nom et une forme nouvelle, reproduit les tristes et lugubres phénomènes du magnétisme, à la mode il y a un demi-siècle, et ne prouve qu'une chose, le délabrement physique et intellectuel, aussi bien des médecins que de leurs malades. Les passes et les repasses, le grand et le petit appareil du magnétiseur, sont remplacés par un point lumineux, un regard fixe ; et toutes les sot-

tises, toutes les absurdités d'autrefois se renouvellent, malheureusement au nom de la science, dans les salles des malades, au sein des hôpitaux, en pleine Académie. Il n'y a dans tout cela ni expériences, ni sciences surprenantes, un simple phénomène de nervosité et d'irréflexion.

Les phénomènes de l'hypnotisme sont chose aussi naturelle que le mouvement de la terre autour du soleil. Le soleil nous éclaire à distance, et nous en voyons l'éclat sans que cela nous surprenne. Nous sentons de même à distance la chaleur d'un corps, et nous ne nous en étonnons pas davantage. Pourtant, lorsque Newton découvrit les lois de la gravitation céleste et détermina le mouvement de la terre autour du soleil, il ajouta que cette action à distance lui était parfaitement incompréhensible, et que certainement aucun homme de bon sens n'admettrait jamais qu'un corps puisse agir sur un autre sans un contact immédiat.

Tout le mystère de l'hypnotisme est là. Nous ne savons pas comment les corps agissent à distance les uns sur les autres. Si l'action que le soleil, masse lumineuse, exerce sur la terre, masse à peu près inerte, nous est inexplicable, pourquoi nous étonner que des êtres humains qui ont tant d'affinités de langage, d'affection, de pensée, puissent communiquer de loin; que celui qui a un système nerveux plus vigoureux ait de l'influence

sur celui dont l'organisme est plus faible, et que ce dernier gravite autour du premier comme la terre autour du soleil? Chaque idée, chaque affection, chaque parole s'imprime à notre système nerveux par un mouvement dont la physiologie démontre l'existence. Ce mouvement se communique à distance au système nerveux d'une autre personne et suscite en elle la même parole, la même pensée, la même affection, de la même manière que le téléphone transmet la voix et que le phonographe la reproduit, ou qu'un aimant plus fort en dirige un plus faible.

Un individu en suggestionne un autre, c'est-à-dire, il met, par les choses qu'il conçoit, son système nerveux dans un état d'action si précis et si ferme, qu'il provoque le même état et par suite les mêmes images chez celui qu'il veut suggestionner. Si les mouvements que le premier imprime à son système nerveux sont instables, incertains, il ne suggestionnera rien; s'il conçoit une idée absolument étrangère à son sujet, celui-ci n'y répondra pas.

La suggestion et l'hypnotisme ne sont pas autre chose. Il est aussi absurde de revenir à la magie pour l'expliquer, que de croire que c'est la seule volonté qui produit ces phénomènes. Vous pouvez vouloir de toutes vos forces, si vous ne concevez une image sensible quelconque, votre volonté restera aussi nulle dans ses

effets que si vous n'en aviez aucune. C'est de la physique pure, aussi naturelle que toute physique. Nous ne nous y arrêtons qu'à cause du côté moral de ces phénomènes, et des rapports qu'il y a entre l'état mental du suggestionneur et du suggestionné et l'état de folie. Le premier se donne une idée fixe, trait distinctif de toutes les manies ; le second la prend, ce qui est le propre des folies par impressions extérieures. Dans les deux cas il y a trouble, si passager soit-il, des fonctions normales du cerveau. En d'autres termes, l'hypnotisme et la suggestion sont un exercice de folie.

On ordonne aux paralytiques de marcher, ils marchent ; on commande aux sourds d'entendre, ils entendent ; aux muets de parler, ils parlent, et le médecin hypnotiseur croit avoir opéré des guérisons. Une paralysie réelle, une surdité, un mutisme vrais, provenant d'une lésion des organes, ne sauraient être guéris par aucune suggestion. Les médecins le savent parfaitement. Ce ne sont que les guérisons opérées de tous temps par la foi, qu'ils prétendent remplacer par l'imposition de leurs mains et de leur volonté. Mais la foi d'un croyant et la volonté d'un médecin sont deux mobiles fort différents. La foi persiste ; le paralytique, le sourd, le muet, guéris par elle, deviennent d'autres hommes : ils ont concentré leurs sentiments les meilleurs, leurs aspirations les plus élevées, dans l'accomplissement d'un acte

matériel auquel aucune lésion ne s'opposait, et s'ils l'ont accompli, c'est que leur santé intellectuelle a présidé au rétablissement de leur santé physique.

C'est, au contraire, par des actes en tout semblables à ceux de la folie, qu'hypnotiseurs et hypnotisés arrivent à un résultat. Aussi, la prétendue guérison obtenue, les uns n'en conservent pas moins leur système nerveux débilité, et les autres demeurent dans l'ignorance de la portée véritable de l'idée fixe qu'ils se sont un moment donnée.

Les rois de France guérissaient les écrouelles par l'imposition de leurs mains. Quel hypnotiseur aurait la prétention de donner plus de vie au sang, plus d'activité aux glandes, plus de force aux organes? Avoir été touché par le Roi, alors qu'on croyait en lui, grandissait le malade à ses propres yeux, son cœur battait plus vite, ses glandes sortaient de leur torpeur, et ses forces augmentaient avec la puissance du souvenir.

L'hypnotisme est un assassinat moral, même en le considérant au point de vue de la thérapeutique. Il est, au même titre que la folie et la démence, la preuve de la dégradation du système nerveux des uns et de l'abaissement intellectuel des autres. Ses phénomènes sont aussi simples et naturels que la contagion des attaques hystériques et de la folie, et que l'action à distance de la matière.

LIVRE III

LA FEMME

I

SON ORGANISME.

Les formes extérieures de la femme, les attaches délicates de ses membres, les fines nuances de son teint, la grâce de ses mouvements, jusqu'à l'éclat de ses yeux et l'émail de ses dents, tout reflète en elle la nature, plus délicate également, de ses organes intérieurs. Ses impressions sont plus vives, plus mobiles, et, quoique moins profondes et durables que celles de l'homme, elles sont si fortes qu'elles peuvent quelquefois la bouleverser tout entière.

Sa constitution semble dépendre avant tout des organes de génération. Avec leur développement la vie de la femme change à tel point que toute sa sensibilité et jusqu'à la circulation de son sang se transforme. A l'exception des maladies accidentelles, il n'y a point de souffrances, point de troubles physiques qui ne

remontent chez elle à quelque lésion de ces organes. Leurs rapports avec les systèmes nerveux et sanguin expliquent toute l'existence organique de la femme. Douée de la force physique de l'homme, elle ne serait que violence, tellement elle est sujette à la solidarité profonde de tous les tissus de son organisme. Soumise, au contraire, à sa faiblesse nerveuse et musculaire, elle est toute grâce et tout charme. Capable de s'élever dans son dévouement aux actes les plus héroïques, elle pâtit avec la même intensité de ses impressions les plus passagères.

Si l'homme est force, la femme est sensibilité. Plus que la sensitive qui au moindre attouchement replie ses feuilles, la femme ressent chaque impression dans tout son être. Par les seules influences du monde extérieur son organisme peut être déprimé, dégradé, de même que par elles il peut grandir, s'épanouir et devenir resplendissant de grâce et de beauté.

Bien des hommes voient dans la femme comme une espèce d'être inférieur. Son instabilité, son inconstance, ses caprices sont devenus l'objet de proverbes sans nombre. Quand donc, en jugeant la femme légère, capricieuse, frivole, ne suivrons-nous plus notre propre légèreté, faiblesse et frivolité? C'est à la sensibilité, qui rend la femme si impressionnable et changeante dans la vie extérieure, si émue, si tendre et constante dans la vie

intime, que nous devons non seulement notre naissance et notre éducation, mais encore le développement du genre humain tout entier.

Ce n'est pas par l'homme, c'est par la femme que l'on peut juger de la vigueur et de l'avenir d'une race. Les hommes ont beau être forts et bien faits, dès que la femme devient débile, la race s'étiole. L'homme, par sa brutalité, ne fera qu'en épuiser les dernières ressources.

Tous les grands hommes sont nés de mères éminentes. Le père ne transmet pas le génie à son fils, c'est par la mère, par le jeu si harmonieux de l'organisme féminin, que la race renaît en quelque sorte d'elle-même.

La solidarité morale des hommes commence avec les rapports matériels de l'homme et de la femme. « Vous serez une même chair ! » Les conséquences qui en dérivent constituent l'histoire des peuples.

Comment? — Nous n'en savons rien. L'identité du bien et de la science du bien ne se manifeste nulle part d'une façon aussi éclatante que dans notre ignorance des lois qui régissent l'union d'un homme et d'une femme.

Sans en avoir la moindre conscience, les peuples progressent et se développent; et ils parviennent, sans se douter en rien de la cause des progrès qu'ils accomplissent, à créer des chefs-d'œuvre dans toutes les directions de l'activité humaine. C'est à l'intelligence

de l'homme que nous en attribuons le mérite, et ces mêmes hommes sont dans l'ignorance absolue des causes premières et profondes qui les font exister et agir.

Entre le père et le fils se trouve la mère qui, en dépit de leur ignorance à tous deux, transmet à l'un les progrès accomplis par l'autre. Nature délicate de formes et de constitution, la femme porte dans ses flancs le fardeau le plus lourd de l'humanité, non seulement l'enfant, mais encore le progrès qu'il doit accomplir sur le père.

Tel est le rôle de l'organisme féminin. Organisme merveilleux dont les grâces harmonieuses, les charmes et la beauté nous échappent dans leur grandeur et leur portée véritables parce que nous en méconnaissons la destinée. La légende raconte que la femme a été faite de la chair de l'homme. Au moral, la légende a raison. Au physique, c'est l'homme qui est fait de la chair de la femme.

Aussi ne saurions-nous assez nous pénétrer des caractères de l'organisme féminin. Sa constitution physique joue, avec l'intelligence de l'homme, le rôle le plus important dans les destinées de l'humanité. Ce sont en quelque sorte les deux pôles autour desquels gravite son existence entière.

II

LA PENSÉE DE LA FEMME.

La pensée de la femme est la même que celle de l'homme, seulement d'autres organes se trouvent à sa disposition. Les sensations que lui transmettent ses tissus plus délicats sont à la fois plus courtes, plus limpides et plus vives. L'attention dont elle est capable est moins soutenue, et ses instincts organiques l'absorbent et l'entraînent plus facilement. Il en résulte que sa pensée s'attache davantage aux nécessités journalières de la vie. Elle en ressent d'autant plus complètement les effets que, étant plus faible, les impressions qu'elle reçoit sont plus fortes. Les abstractions pures lui paraissent froides et incompréhensibles. La science et les efforts d'attention qu'elle exige sont sans attraits pour elle, à moins qu'elle n'y soit portée par les besoins mêmes de son existence, et ces besoins sont toujours ses affections. C'est pour l'instruction d'un fils qu'elle apprendra les mathématiques; c'est pour s'unir plus complètement à son mari qu'elle le suivra dans son labeur scientifique; c'est pour plaire et charmer qu'elle s'initiera aux arts. Tandis que la pensée de l'homme grandit avec ses con-

naissances, celle de la femme ne grandit qu'avec ses affections.

Les occupations les plus uniformes et les plus insignifiantes ont pour la femme de l'intérêt, grâce aux affections qui s'y lient. Ce qu'elle n'aime pas ne l'intéresse pas. Elle juge chaque idée par le sentiment qu'elle y attache. On a beau lui exposer le pour ou le contre des choses, déduire les conclusions de ses prémisses, rien ne sert. Le premier sentiment persiste. Aucune preuve, aucun syllogisme, aucune logique ne prévaudront contre lui. Balzac en a fait la logique des femmes. Mais l'admirable observateur, en nous révélant les faiblesses de la pensée féminine, nous en a dévoilé aussi toutes les grandeurs. Considérez les œuvres intellectuelles de la femme, depuis les odes de Sapho jusqu'aux lettres de Mme de Sévigné, ou arrêtez-vous aux œuvres d'imagination d'une de Staël ou d'une George Sand, quel que soit leur talent, c'est toujours par le fond de leur puissance d'affection qu'elles brillent; que ces affections soient bien ou mal dirigées, qu'elles se développent dans un milieu sain ou corrompu, le sentiment est toujours leur guide, leur mobile et leur but. La vérité pour la vérité ne les satisfait pas, il faut qu'il s'y mêle un élément d'amour.

Il en résulte que si haut que puisse atteindre la pensée de l'homme ou si loin qu'elle s'égare, toujours la femme

saura la comprendre en élevant ses sentiments à la hauteur des découvertes ou des chimères de l'homme.

Natalie est une athéiste décidée. Faites-la causer, et vous verrez qu'au lieu d'une croyance froide et logique ne reconnaissant dans la nature que forces aveugles et brutales, son athéisme à elle exige, précisément parce qu'il n'y a que force aveugle et matière animale, que ces forces soient dirigées en vue du bien de tous et que ces animaux soient traités avec toute l'indulgence et toute la pitié qu'un être sensible mérite. Son matérialisme s'est transformé en un idéalisme parfait parce que ses affections se sont attachées à ses idées. Elle est devenue par son esprit de dévouement et son abnégation une sainte petite athée.

Par son organisme la femme est une sensitive et par sa pensée une liane. Le besoin d'idéal et de perfection lui est inné; mais il appartient à l'homme de réaliser l'une et de créer l'autre. Leurs existences et leur union, si éphémères qu'elles semblent dans l'histoire de l'humanité, en renferment toute la secrète destinée.

Par l'union de leurs forces l'homme et la femme produisent ce qui est nécessaire à leur vie; par leur union morale ils fondent la famille; par leur union intellectuelle ils engendrent le progrès.

Le père instruit l'enfant par son exemple, la mère l'élève par ses soins. C'est elle qui satisfait ses premiers

besoins instinctifs, lui apprend à parler et l'initie à toutes les affections de son cœur. Elle lui inculque l'amour du bien, la droiture, le respect; éveille en lui le besoin des croyances et des aspirations idéales que l'homme a créées, mais qu'elle seule sait rendre vivantes dans l'âme de l'enfant. Grâce à sa puissance d'affection, la femme, grandie et fortifiée dans sa pensée par son union avec l'homme, élève sur ses genoux, après l'avoir porté dans son sein, un homme nouveau, meilleur, plus fort et plus intelligent. La pensée de la femme, si faible et délicate qu'elle nous paraisse, est la grande sanction de tous les progrès moraux et intellectuels de l'humanité.

Pénétrez dans l'histoire des grandes nations, analysez les progrès accomplis de générations en générations, et vous reviendrez toujours, sous peine de n'y rien comprendre, à l'action que le père a exercée sur la mère et celle-ci sur l'enfant.

L'initiateur de tout progrès est l'homme. Mais, pour que ce progrès soit constant, il faut que l'affection de la femme s'y attache et le transmette non comme lettre morte, mais comme lettre de flamme à la génération suivante.

Le bien consiste dans l'accord des idées, des sentiments et des actes. Il est irréalisable par le seul progrès des idées. Le plus grand savant peut n'être qu'un fort

méchamment personnage. La valeur des hommes se mesure non à leurs connaissances, mais au bien dont ils sont capables, et celui-ci ne dépend d'aucune autre science que de celle même du bien.

Les connaissances sont à tel point différentes de la science du bien que l'instruction nous donne les premières tandis que l'éducation seule nous élève dans la seconde. Nous recevons celle-ci au sein de la famille, au milieu de nos amis; l'autre ne se fait que plus tard et par des maîtres qui nous sont la plupart du temps aussi étrangers qu'indifférents. Or aucun progrès n'est durable s'il ne devient habitude et coutume; s'il ne s'identifie à la pensée de la femme, ne se reflète dans sa vie et dans sa constitution organique pour de là se transmettre à celle de l'enfant. S'il existe de grandes races dans le monde, c'est à la femme, au caractère de son organisme et de sa pensée que nous le devons.

Notre histoire nous a montré à quels sombres événements pouvaient conduire les principes les plus admirables alors qu'ils ne sont qu'abstractions et non réalité dans les affections et l'éducation. Liberté, égalité, fraternité ou la mort! La guillotine et les noyades, les guerres civiles et extérieures, la Terreur et les crimes de toute espèce en ont été les tristes fruits : déception navrante de l'illusion où l'on était, que les hommes par

leur seule volonté pouvaient réaliser un progrès moral quelconque.

Il en est de même de nos progrès scientifiques. Quelles transformations profondes les découvertes des sciences n'ont-elles pas opérées dans nos moyens de production et dans nos relations économiques, au point qu'il n'y a pas de mine si bien enfouie dans les entrailles de la terre que nous ne rêvions de l'exploiter, pas de continent si éloigné que nous n'en ambitionnions les richesses ! Les forces mystérieuses de la nature sont devenues nos esclaves ; nous agissons, nous parlons, nous entendons par elles, anéantissant les distances, renversant les obstacles, disposant de notre globe selon nos fantaisies et nos passions.

Toutes ces prestigieuses découvertes sont un bien, mais un bien tellement incomplet en dehors de la pensée de la femme et du développement des affections communes, que de jour en jour, avec ces progrès vertigineux, les liens familiaux se relâchent, les haines des classes, les oppositions nationales augmentent en même temps que le nombre des hystériques, des fous, des criminels et des morts par suicide. C'est que ce ne sont plus là des progrès dont l'initiatrice morale est la femme, mais la seule ambition de l'homme, et dont les effets implacablement logiques amènent la dégradation des familles. Effets petits et nombreux qui, comme les

gouttes de la pluie font déborder les rivières, entraînent tout, classes sociales, relations nationales, gouvernements, peuples et races, dans la décadence.

Un crime a été commis : cherchez la femme, dit-on. Cherchez-la toujours là où un progrès réel a été accompli.

A son tour, nous l'avons entraînée dans le mouvement scientifique moderne. Elle acquiert des brevets, devient professeur de lycée, interne des hôpitaux, docteur en médecine, ès lettres et en droit. La femme est capable de s'instruire dans tout ce que l'homme peut savoir, mais à la condition de perdre toutes les qualités natives de sa pensée. Sa sensibilité s'émousse, ses sentiments se faussent, la maternité lui devient douloureuse, l'éducation des enfants incompréhensible, et la population décroît, la société se désorganise, la race se corrompt.

Si altière que soit la pensée de l'homme, tant que ses progrès restent purement intellectuels, ils sont tout ensemble une illusion absurde et un rêve dangereux. C'est l'astronome contemplant les astres et tombant dans un puits.

Tout progrès scientifique qui n'est pas accompagné d'un progrès moral correspondant est un leurre qui entraîne l'homme et, à sa suite, la femme dans un gouffre sans fond.

La mission de l'homme est plus vaste, plus éclatante,

celle de la femme plus intime et plus profonde. Dès que les efforts du premier ne contribuent plus à fortifier ses affections et à les étendre à la femme qui, à son tour, les communique à l'enfant, tous trois continueront à se développer dans la direction prise, mais ce sont leurs égoïsmes, leurs passions et leurs vices qui grandiront selon une loi aussi fatale que celle de la gravitation.

La femme est la grande victoire des traditions qui maintiennent les nations et les aident à se former. Tous les peuples chez qui la polygamie est de règle ou l'infidélité de l'homme et le divorce d'usage, sont des peuples chez qui les traditions sont impuissantes à se former ou se perdent hâtivement. Le père et la mère méconnaissent au même degré les devoirs qui leur incombent, et sacrifient à leurs plaisirs et à leurs passions l'enfant qui, faute d'une direction suffisante, retombe de lui-même à l'état d'un être sauvage ou déchu.

Plus l'union de l'homme et de la femme est complète, plus le premier s'élève à une moralité supérieure et à une science du bien parfaite. Moins elle l'est, et plus il peut, pendant un certain temps encore, grandir et développer ses connaissances, mais c'est pour faire en lui et autour de lui la dure et cruelle expérience de son ignorance morale.

Le développement de la pensée de la femme est la sanction du développement intellectuel et moral de

L'homme. Il en est l'effet et la récompense. Car si le besoin de vérité, la nécessité de l'accord de ses idées entre elles est naturelle à l'homme, le besoin d'idéal, la nécessité de l'accord de ses sentiments avec ses idées est innée à la femme. Élevant, par sa sensibilité, sa pensée à la hauteur de celle de l'homme, de ses idées plus générales, de ses conceptions plus vastes, elle exige que ces idées, ces conceptions prennent corps dans ses actes et ses œuvres pour qu'elle s'y attache, les admire et les suive. Les croyances individuelles, nationales, religieuses, toujours abstraites ou générales dans la pensée de l'homme, ne se réalisent avec tous leurs effets que dans l'âme de la femme, et par elle se reforment d'une manière plus concrète, plus vivante encore dans l'âme de l'enfant.

Ainsi, mais seulement ainsi, s'expliquent les progrès merveilleux de certains peuples à certaines époques. La femme et l'homme profondément unis dans leurs aspirations morales et intellectuelles s'élèvent mutuellement. Il en est comme de tout chef-d'œuvre, expression parfaite d'un idéal entrevu, aimé, réalisé. Les époques de splendeur des peuples sont les chefs-d'œuvre de leur histoire. Ils sont parvenus à les créer par l'accord intime de générations entières dans leurs croyances, leurs affections et leurs actes.

En revanche, lorsque cette harmonie profonde entre

le père, la mère et les enfants s'arrête, et que l'homme, dans ses aspirations personnelles vers des vérités plus hautes, se jette dans une direction nouvelle sans y entraîner la femme par le caractère moral de ses efforts, l'abîme commence à se creuser entre eux. La femme reste attachée à ses croyances (car l'idéal, il le lui faut, c'est son besoin et son soutien); leur union intellectuelle faiblit d'abord; insensiblement leur communauté morale disparaît, pour laisser subsister la seule union matérielle dans laquelle la femme réagit encore, à moins qu'elle ne tombe à son tour dans une dégradation qui est la fin de tout.

Ce qui achève de porter à l'extrême la commune déchéance, c'est quand l'homme, incapable d'enseigner à la femme un idéal meilleur, s'en prend à ses croyances mêmes et leur voue une haine d'autant plus implacable qu'il est plus impuissant à les remplacer. C'est la destruction systématique, non plus de l'éducation de l'enfant et de l'esprit de famille, mais de l'état social et national tout entier. C'est l'effondrement de toutes les traditions par lesquelles cet état social s'est formé et continue à se maintenir.

De même que les hommes sont parvenus à s'entendre, à vivre en familles et à former des peuples à mesure qu'ils ont appris à coordonner leurs besoins et leurs actes, de même ils continuent à se développer intellectuellement

et moralement par l'échange de leurs aspirations et la concordance des sentiments qu'ils y attachent. Aucune tyrannie, aucune lutte, ne sauraient détruire l'effet de cette loi. C'est par leurs affections mutuelles que tous se communiquent leurs pensées ; c'est par leur pensée que leurs affections grandissent et s'élèvent au-dessus des instincts de la brute.

Lorsque, arrêtée par son égoïsme, la pensée de l'homme ne s'élève plus, celle de la femme la suit, et l'enfant redevient un animal plus ou moins intelligent, mais toujours nuisible. C'est le trait distinctif de toutes les races déchues.

En envisageant à un point de vue aussi général le rôle de la pensée féminine dans le développement de l'humanité, nous ne pouvons tenir compte de ses variétés infinies. Combien de fois l'homme, par une délicatesse, une tendresse toutes féminines, ne remplace-t-il point auprès de ses enfants une mère fantasque et brutale ? Combien de fois la mère, douée d'une intelligence supérieure et d'une volonté ferme, ne supplée-t-elle pas aux faiblesses du père ? Ces exceptions ne font que confirmer la règle, et prouver une fois de plus l'utilité et la nécessité des deux rôles différents.

Disons-nous donc bien que, quelle que soit la vérité intellectuelle que nous possédions, elle n'a de portée morale que pour autant que la femme, par ses affections,

y peut participer. A cette condition seulement, elle constitue une vérité idéale entrant dans le patrimoine de l'humanité, contribuant à son bonheur et à sa prospérité.

L'homme n'est pas créé pour mesurer la distance des astres, étudier les combinaisons des corps et soumettre la nature à ses ambitions égoïstes, pas plus qu'il n'est fait pour imaginer des points sans dimensions et des signes algébriques. Mais il est créé pour vivre et pour parvenir, grâce à ses efforts et à l'entente avec ses semblables, à acquérir la science nécessaire pour leur subsistance à tous dans l'accomplissement de leurs devoirs mutuels. Et si, dans la recherche de cette science et dans ses efforts pour accomplir ces devoirs, l'homme croit devoir mesurer les distances des astres, découvrir les formes élémentaires des corps et concevoir des formules algébriques, ce n'est que pour autant qu'il saura accomplir ses devoirs envers ses semblables et envers lui-même, que cette science pourra lui être utile et bonne.

Toute morale qui, dans ses préceptes, ne tient pas compte de la pensée de la femme, comme l'ont si admirablement fait les dogmes chrétiens, n'est qu'un tissu de sophismes, une série de points sans dimensions prétendant à une existence de points réels ayant longueur, largeur et profondeur. Illusions froides comme la glace

dans laquelle se mire l'homme et qui reflète ses traits grossis sous le nom d'une humanité chimérique, mais dont le mirage s'évanouit comme dans une glace sans tain dès qu'on en ôte les erreurs qu'elles recèlent.

III

LA JEUNE FILLE.

Le rôle de l'organisme et de la pensée de la femme dans l'histoire de l'humanité se manifeste chez la jeune fille dès la plus tendre enfance. Cependant les premiers instincts de la fille et du garçon sont les mêmes. Ils respirent, ils boivent, ils mangent, ils sont heureux du mouvement, ils se fatiguent et ils dorment. Et si dès leur naissance leurs goûts diffèrent, s'ils sont plus fins, plus délicats chez la fille, c'est que ses organes sont plus fins et plus délicats. S'il est des fillettes qui ont plus de force et d'énergie organique que certains garçons, c'est une question de santé, d'hérédité, d'alimentation et d'hygiène première, question qui ne touche que de fort loin à celle de leur constitution générale.

Plus tard seulement la fillette et le garçon commencent réellement à différer. La jeune fille reste délicate et devient plus craintive; le jeune homme, au con-

traire, devient de jour en jour plus rude et plus hardi.

Il suffit d'observer la jeune fille vers le milieu de sa croissance pour voir se révéler la destinée de la femme. Rêveuse, inquiète, elle subit des transformations qui dans son ignorance peuvent la porter au désespoir, ou exciter son besoin d'affection jusqu'à faire d'elle une malade.

Comme les hommes d'autrefois, dans leur rudesse primitive, ont compris, mieux que les théoriciens modernes, ce moment de transformation chez le jeune homme et la jeune fille ! Ils l'ont choisi pour l'époque de leur initiation religieuse et civile. C'est le moment de la formation des caractères et de la vocation humaine.

Heureux les enfants dont les parents, les tuteurs et les maîtres suivent avec sollicitude toutes les aspirations pour les éclairer et les soutenir, et préparer dans la jeune fille la femme aimante et digne, dans le jeune homme le futur citoyen, loyal et dévoué.

Malheur, au contraire, à ceux qui, tristement abandonnés à eux-mêmes ou douloureusement froissés, se trouvent soit déprimés, soit excités dans tous les sens. S'égarant dans leur aspiration vers le bonheur, ils ne font plus que courir après la satisfaction de leurs désirs et de leurs passions égoïstes.

Il n'est pas d'époque plus décisive dans la vie humaine que celle de douze à quinze ans. A cet âge la jeune fille

aimante jusqu'à s'attacher à des riens, gracieuse dans sa gaucherie même, a été comparée par les poètes à un bouton de rose, couvert encore d'une écorce un peu rude, mais dont les feuilles intérieures sont d'une fraîcheur, d'une délicatesse sans pareille. De lui sortira un jour la rose épanouie; mais un peu trop de chaleur, de froidure ou de pluie le fait tomber desséché et flétri. Aussi faut-il que la jeune fille trouve un soutien à ses rêves, un idéal à ses aspirations, une direction à ses besoins ignorés; car son innocence est doublée de sa puissance d'amour, sans que ses aspirations ne soient pour elle un mérite, puisqu'elle n'en sait rien; ni sa puissance d'amour une passion, puisqu'elle n'en soupçonne pas l'existence.

Pleine de mystères pour elle-même et pour les autres, elle a des larmes pour des riens, des caprices qui passent comme des éclairs, des résistances qui surprennent, des entêtements inconcevables, et, subitement, elle n'est plus que grâce et amabilité, soumission et abnégation. Elle comprend les sentiments les plus élevés, les pensées les plus vastes, et s'y attache pour les faire siens. On dirait le printemps même de la nature avec ses retours subits de froid et de chaleur, ses fleurs brillantes et ses mauvaises herbes, sa naissante verdure et ses pluies bienfaisantes.

Telle est la jeune fille. C'est à ses proches de la com-

prendre, car elle est encore ignorée d'elle-même; s'attachant à son père et, à défaut de lui, à ses croyances religieuses pour y trouver la réponse à ses aspirations idéales; se tenant à sa mère et, à défaut d'elle, à des amies pour verser dans leurs cœurs toutes les tendresses qui l'animent.

En lutte avec les nécessités de l'existence, elle se durcit ou succombe, à moins qu'elle ne découvre dans la religion un refuge à son besoin de dévouement et de perfection idéale. Lancée au milieu du monde, ses qualités et ses défauts se dessinent selon les impressions qu'elle y reçoit. Ses qualités natives de grâce et de charme changent, non selon sa volonté, mais selon le milieu grossier et rude, ou frivole et léger, dans lequel elle est jetée, et cela à cause même de sa sensibilité et de son besoin d'affection.

Elle peut devenir cancanière et médisante, ou indulgente et bonne. La faute ou le mérite n'en sera pas à elle, mais aux personnes qui l'entourent. Qu'une grande affection la touche, tous ces défauts disparaîtront; car ils ne lui sont pas innés. Il semble qu'avec la jeune fille l'humanité reprenne comme sa virginité primitive.

L'innocence et la vertu sont tellement naturelles à la jeune fille que les plus grossières allusions passent auprès d'elle sans l'effleurer. Il faut l'avoir comme formée au mal pour qu'elle en comprenne le sens.

Il faut que nous nous disions bien que quiconque, par son affection, n'élève et n'ennoblit pas la jeune fille est un mauvais homme ou un fort sot personnage. Le parricide et l'infanticide sont certes des crimes abominables, mais l'abus de l'innocence d'une jeune fille est de tous le plus infâme. Il y a dans notre société des gamins assez éhontés pour s'en faire un mérite. Quelle civilisation et quelles lois!

Toute jeune fille vraiment innocente est à la merci du premier don Juan venu; il lui suffit d'avoir le tact assez sûr pour prendre le rôle et le caractère de l'idéal auquel elle aspire. Elle se laisse séduire et enlever, croyant aller vers cet idéal, tandis qu'en réalité elle s'abandonne à une brute.

Nos ancêtres punissaient ces crimes de la corde. Ils avaient encore le sentiment de ce que c'est que la femme, et ce fut la source première de toutes leurs grandeurs.

Un désespoir de cœur peut porter une jeune fille au suicide, jamais la perte de sa fortune et de son rang. Mais pour la même cause aussi, aucune parole de raison, aucune considération des circonstances ne peuvent la consoler dans son chagrin d'amour. L'affection seule pourra l'apaiser.

Ainsi cet être en apparence si frêle, si chétif, semble n'être créé que pour le dévouement et le sacrifice. Les

affections sont ses principaux mobiles, son unique consolation. C'est par le cœur et non par la raison qu'elle s'attache à ses dogmes religieux, comme c'est pour et par le cœur qu'elle se développe et qu'elle vit.

IV

LA JEUNE FEMME.

Six mois après son mariage, l'éducation de la femme est terminée. Elle a fait la rude expérience de la vie. Toutes ses illusions sont tombées, et souvent elle ne retrouve que dans l'espoir de devenir mère le moyen de les remplacer, et dans sa foi l'appui et la consolation nécessaires pour l'aider à remplir ses devoirs.

Alors commencent à s'accuser ses défauts et se révèlent ses qualités héréditaires. Ses traditions de famille lui deviennent d'autant plus chères que son mari répond moins aux aspirations de son cœur et lui offre un soutien plus chancelant. Le souvenir d'un passé heureux lui fait paraître la réalité plus cruelle, et elle cherche fatalement un appui dans la tradition et les habitudes de son ancienne famille.

Dès lors l'union cesse et la lutte commence entre la femme et le mari. Si celui-ci est égoïste, brutal,

incapable de comprendre sa femme, celle-ci, à moins d'avoir l'étoffe d'une sainte et d'une martyre, se jettera dans une dévotion exaltée ou dans toutes les distractions qu'elle pourra trouver en dehors du foyer. A l'intérieur, elle opposera son père et surtout sa mère à son mari ; et, comme un lierre attaché à un arbre mort, retombant sur elle-même, elle se cramponnera à tout ce qui l'entoure.

Au siècle dernier, nous avons remplacé par des théories les anciennes et fortes mœurs de famille. Ces théories achevèrent de les corrompre, et bientôt l'on établit le divorce. Ce fut pour l'abolir quelques années après. Vain effort. Les mœurs familiales avaient disparu, et l'on dut revenir au divorce pour rompre ce qu'a de monstrueux l'union d'une femme et d'un homme n'ayant ni traditions, ni habitudes communes, et qui, loin de se compléter dans leurs besoins et leurs aspirations, se heurtent dans chacun de leurs actes, se froissent dans chacune de leurs pensées. Couples mal assortis, chez qui les plaintes sont suivies de reproches, les reproches de scènes, les scènes de violences et d'accès de désespoir, et qui finiraient, sans le divorce, dans le crime.

Après avoir proclamé de grandes théories de morale, on en est arrivé, au bout d'un siècle, à méconnaître les conditions les plus élémentaires de la morale, le caractère et le rôle de la femme, le but et la destinée de

l'homme, l'esprit de la famille, en un mot tout le développement de l'humanité.

La loi du divorce est le plus grave symptôme de notre désorganisation sociale. Nous avons parlé de la fatalité morale, il n'en est guère d'exemple plus frappant.

L'homme divorcé sera-t-il moins égoïste, moins brutal et moins superficiel? la femme moins légère et moins frivole dans son nouveau mariage? A moins d'erreur de personne, le divorce est un contresens à la fois moral et historique, et, loin de remédier, il ne fait qu'étendre le mal en prétendant le combattre. Combien de fois, par la seule crainte de la réprobation publique, un jeune couple n'est-il pas parvenu à triompher de sa mésintelligence, à vaincre les difficultés intimes et à fonder une famille forte et heureuse?

L'éducation de la jeune femme, avons-nous dit, est faite après six mois de mariage. C'est de ce moment que commence pour elle l'apprentissage de la lourde charge qui lui incombe dans la vie. On lui a bien enseigné l'un ou l'autre art d'agrément, on lui a même fait prendre ses brevets; dès les premiers jours de ménage, tout cela s'envole en fumée. Malheur à la femme qui continue à s'y tenir, si elle n'y est poussée par la nécessité ou par son affection pour son mari. Un bas bleu insupportable raisonnant sur tout sans rien comprendre, une artiste

névropathique ne rêvant qu'applaudissements bruyants et succès éphémères, telle est la fin de ces pauvres enfants surmenées, souvent malgré elles, par une instruction hâtive ou déplacée. Les devoirs du mariage sont pour elles un martyre, le mari et l'enfant une entrave. Élevées en serres chaudes, elles auraient dû n'en jamais sortir, et rester ce pour quoi elles ont été formées : des plantes de luxe incapables de supporter le grand air de la vie.

Comme l'éducation de la jeune fille, celle de la jeune femme ne se fait que par le cœur. Si dans son ancienne famille on ne lui a pas enseigné l'esprit d'abnégation et de dévouement, elle l'apprendra difficilement dans la nouvelle. Le caractère de l'homme qu'elle a épousé est nouveau pour elle; ses occupations, les nécessités de sa carrière, ses amis, ses relations, sa famille, elle devra les comprendre et s'y attacher, sous peine de demeurer à jamais étrangère à son rôle et à son bonheur. Mal instruit, son cœur demeure indifférent. Elle se concentre en elle-même, et un ennui sans bornes s'empare d'elle. Des rêves évanouis reparaissent. La passion du plaisir peut seule la distraire de son vide intérieur, ou la lecture de romans excitants. Son esprit, faussé dans son enfance par un savoir artificiel, est devenu incapable d'acquérir la science de la vie.

En entrant dans nos salons, on est frappé de la frivolité

qui y règne. On dirait un monde de jolis animaux, bien dressés et attifés pour recevoir les mouchoirs de cet autre monde de sultans noirs et imbéciles qui les entourent.

On parle des classes ouvrières qui grondent et des nouvelles Terreurs dont elles nous menacent. Les jeunes femmes de l'ancien régime étaient tombées, à la veille de la Révolution, au même point où se trouvent les jeunes femmes d'aujourd'hui. Nous avons fait à notre tour des poupées, et ces poupées sans cœur se vengent du mal que nous leur avons fait.

L'incapacité de la femme moderne de s'initier à la carrière et aux devoirs de son mari est la cause première de la désaffection des classes populaires. La femme seule, avec ses douceurs, ses grâces et les instincts inépuisables de son cœur, peut adoucir les rapports, quelquefois si injustes et toujours si rudes, que les hommes établissent entre eux dans l'accomplissement de leurs diverses fonctions sociales. C'est là le rôle civil de la femme. Il l'est si indubitablement que dans notre dégradation nous avouons qu'on ne parvient que par les femmes. C'est résumer d'un mot notre impuissance intellectuelle et morale : incapables d'instruire nos femmes dans leurs vrais devoirs, nous nous servons de leurs affections comme d'un voile à nos incapacités.

Quand donc l'homme comprendra-t-il que la femme

est plus que sa compagne et que la mère de ses enfants, qu'elle est toute la moitié du genre humain?

Le mari doit aide et protection à sa femme, la femme obéissance et soumission à son mari, dit la loi dans sa forme rigide. Ils sont une même chair, ajoute la religion. Ils sont une même pensée, une même chair et un même acte, dit la nature, et dans ce cas seulement leur union sera intime, complète, bienfaisante, l'expression des caractères et de l'avenir d'une race.

Les moralistes du siècle dernier ont fondé leur morale sur l'indépendance individuelle et sur l'intérêt bien entendu. A peine la doctrine fut-elle proclamée qu'on vit cesser l'entente de l'ouvrier et du patron, du maître et du serviteur, du gouvernement et des sujets, et surgir les révoltes des classes moyennes contre les classes supérieures. La révolte devint révolution, et pas un moment la lutte ne s'arrêta. Les classes inférieures continuèrent à se révolter contre les nouvelles classes dirigeantes, d'autres révolutions surgirent, et, toujours implacable, la lutte continua. L'anarchie seule, en effet, est l'expression dernière et parfaite de l'égoïsme et de l'indépendance individuelle.

Ainsi naquit la question sociale, que l'on ferait mieux d'appeler le glas du rôle de la femme dans la civilisation.

Dans les doctrines du siècle dernier, on n'avait oublié qu'une chose : la moitié du genre humain.

La femme, créée pour l'obéissance et la soumission non seulement par la loi, mais par sa nature à la fois faible et affectueuse, sait aussi seule les comprendre et les rendre aimables. L'homme, par sa force, commande et se fait obéir; la femme, par sa bonté, encourage les volontés, soutient les défaillances, fait aimer les ordres, respecter la supériorité. La part de charité que demandent certains moralistes, jetée à la tête du pauvre, n'est qu'une aumône; donnée par la main de la femme, elle est un bienfait.

Vous croyez que mille ans de civilisation, avec toutes leurs gloires et tous leurs progrès, sont tombés du ciel dans un monde de barbares sans que la femme, d'instant en instant et de chaumière en chaumière, n'ait initié les cœurs à l'affection et au dévouement réciproque, au respect et à la soumission? Tous les peuples où elle n'arrive pas à le faire, restent sauvages; ceux où elle ne le fait plus, le redeviennent.

Nous paraissions loin du rôle de la jeune femme dans son petit ménage. Ses devoirs y sont les mêmes, son rôle n'y change point. Reine ou bourgeoise, noble ou roturière, elle doit pénétrer et s'assimiler la pensée de son mari, prévoir ses besoins, aimer ses volontés et les faire comprendre et aimer des autres. A cette condition seulement la solidarité sociale devient une vérité vivante et cesse d'être une entité d'utopistes. Malheur à l'homme

qui méconnaît la femme! Il en fait une poupée d'autant plus dangereuse qu'elle a moins de cœur. Malheur à la femme qui méconnaît son mari! Elle en fait un être brutal pour elle et pour les autres.

La question sociale est avant tout une question de ménage.

C'est par des troubles de ménage qu'elle commence; c'est par la dissolution des ménages que la société disparaît.

A partir de leur mariage, les destinées de l'homme et de la femme sont intimement liées. En délaissant sa femme, l'homme s'avilit lui-même; en l'abandonnant à ses goûts de futile coquetterie, c'est lui-même qui se corrompt; et il en portera, en dépit des lois et des faveurs dont elles l'accablent, malgré le divorce et ses facilités, toutes les conséquences. L'ancienne noblesse a expié dans le sang la légèreté à laquelle elle s'était adonnée; la bourgeoisie moderne soldera le compte de ses ambitions égoïstes, centimes par centimes de sa bourse, et larme par larme de ses yeux. Tout cela parce que l'on s'imagine trouver le bonheur dans la richesse et la satisfaction dans le plaisir, au lieu de les chercher dans l'entente avec sa compagne d'abord, avec ses semblables ensuite.

Aucune distraction, aucun plaisir du monde ne saurait remplacer les joies du foyer pour quiconque a le cœur

assez vaste, l'intelligence assez haute pour les comprendre et les ressentir.

Il suffit de passer un après-midi dans l'allée des Acacias et une soirée à l'Opéra pour constater combien ceux qu'on appelle les heureux du monde sont profondément ennuyés et malheureux. Avoir sa loge à l'Opéra, n'est-ce pas dire : « Voyez comme mon intérieur est triste ! » Descendez l'échelle, allez à l'estaminet, au cabaret, au bouge, partout vous lisez sur les visages : « Il me faut ces distractions pour échapper au vide de mon cœur et de ma pensée. »

Quand serons-nous assez sérieux pour nous dire en assistant à un mariage que c'est l'histoire de l'humanité qu'il représente, et que les devoirs individuels qui incombent au jeune couple forment les mœurs et sont la source première de tous les événements de la vie des peuples ?

V

LA MÈRE.

La jeune femme a l'espérance de devenir mère. Époque de crainte et d'espoir qui, en quelques mois, fait entrevoir à l'époux toute la grandeur de sa responsa-

bilité, à l'épouse toutes les difficultés; les peines et le sérieux de sa tâche. Heureux ceux qui comprennent leur mission! Aucun plaisir, aucune joie ne sauraient égaler leurs profondes jouissances.

Pour la femme, c'est l'épreuve définitive. Il se fait en elle une nouvelle transformation qui ne dépend plus de son organisme seulement, mais de la gestation et de la formation d'un être nouveau auquel sa constitution physique d'abord, sa pensée et son cœur ensuite, l'initient insensiblement. Sera-ce un fils? Elle lui apprendra à devenir un homme semblable et supérieur à son père. Sera-ce une fille? Elle lui enseignera à échapper aux peines dont elle-même a souffert, ou à mériter les satisfactions et le bonheur dont elle jouit. Tout son besoin d'affection, toute sa soif d'idéal, elle les concentrera sur son enfant.

C'est d'abord un instinct spontané, primitif, qui lui-même toutefois a pu se corrompre, comme toute chose humaine, à travers les générations. En ce cas, il n'y a plus de secours; mais pour peu qu'il en subsiste des traces, pour peu que la jeune femme ait profité de son expérience de la vie, c'est par l'enfant et avec l'enfant qu'elle renaîtra à elle-même, achèvera son éducation intellectuelle et atteindra toute sa grandeur morale.

Inutile de nous arrêter aux nécessités physiologiques qui font à la mère un devoir de nourrir son enfant, si

dégradé que soit son organisme. L'instinct maternel l'y portera de lui-même.

Ce n'est pas sur les bancs d'une faculté de médecine, c'est à son propre sein que la femme apprendra ce qu'est l'être humain. Entourant son enfant de soins de chaque instant, se soumettant pour lui aux actes les plus pénibles, elle grandit, se fortifie et s'élève avec lui. Pénétrant d'intuition chaque besoin, chaque aspiration du petit être, elle les sollicite ou les réprime, lui enseigne les premières paroles, approfondit la cause de ses larmes, et devient pour lui ce qu'il est pour elle, le monde entier.

La mère qui sait remplir son rôle dépasse l'homme de cent coudées, fût-il un homme de génie. Celui-ci pourra faire des chefs-d'œuvre, des découvertes, des inventions utiles ou glorieuses pour l'humanité; la femme seule peut lui donner un être meilleur.

Le rôle de la mère est d'une importance telle que jamais l'homme n'y suppléera, et que c'est déjà presque trop lui demander que de parvenir seulement à le comprendre.

La mère satisfaisant les premiers besoins de l'enfant, c'est à elle que le petit être se révèle d'abord. Dès ce moment elle commence à lui donner de bonnes ou de mauvaises habitudes, suit ou non ses transformations, le dirige ou l'abandonne, le punit ou le caresse, et par

sa fermeté ou sa faiblesse développe ses qualités ou encourage ses défauts. Ces défauts et ces qualités, elle les a vécus, soit qu'elle les ait ressentis en elle-même, soit qu'elle en ait souffert ou joui dans ses rapports avec son mari et ses deux familles. L'enfant est là; en lui renaîtront leurs vices et leurs passions, leurs illusions et leurs erreurs; mais en lui pourront reparaître aussi leurs facultés et leurs vertus. Le cœur seul de la mère en décide. Elle seule, par sa sensibilité et son affection, peut deviner, comprendre, prévoir l'avenir de l'enfant. Pâtissant de ses peines, jouissant de ses plaisirs, elle peut développer ses affections ou les étouffer, lui enseigner la loyauté et la droiture ou le mensonge et la rancune, encourager ses faiblesses ou former sa volonté.

Beauté, fortune, honneur, gloire ont été appelés des bienfaits des dieux : le plus grand bienfait est d'avoir eu une bonne mère. Il suffit de réfléchir un instant au rôle que jouent les habitudes dans l'existence des hommes, pour concevoir l'importance et la grandeur du rôle de la mère. Elle seule est à même de pétrir un homme à nouveau, de l'initier à l'amour du bien, au dévouement et au sacrifice, de lui faire entrevoir les grandeurs morales et intellectuelles dans la moindre de ses aspirations, comme en chacun de ses actes. Quel est l'enfant, fût-il d'un père décrépît, qui résiste à la

sollicitude constante et à l'affection immuable d'une bonne mère?

La femme n'arrive à son complet développement que comme mère; mais c'est comme mère aussi qu'elle résume en elle toutes les grandeurs de l'humanité. Que signifient la science et le progrès dans une famille où la mère ne vit que pour satisfaire ses goûts de luxe et de plaisir? Et que signifient encore tous les progrès de la civilisation, si, d'autre part, la mère abandonne l'enfant afin de pourvoir par le travail à sa nourriture? Dans ces conditions, l'enfant devient un être à la fois égoïste, sauvage et cruel. Il devient « fin de siècle », on dirait mieux « fin de civilisation ».

On parle de fatalité : elle pèse aussi lourdement sur les familles riches que sur les plus pauvres.

L'enfant abandonné croît au hasard de ses instincts, et l'apparente civilisation que des soins mercenaires produisent en lui, ne servira qu'à en faire un sauvage raffiné. Poupée élégante ou bête de somme, la mère, dans l'une ou l'autre condition, n'existe plus, et la famille déchoit, pour finalement se perdre dans le vice et disparaître.

Il n'y a point de milieu. Pas un instant l'histoire d'une famille ne s'arrête : elle se développe ou dégénère, s'élève ou se dégrade, et la personne sur qui l'histoire de la famille repose, est la mère. Brisez cet anneau,

affaiblissez-le, détériorez-le, la chaîne se rompt, et toute possibilité de progrès est anéantie. De civilisé l'enfant redevient barbare, de barbare il redevient sauvage, et quelles que soient les formules abstraites qu'on lui mette dans le cerveau, il finira par s'en faire, comme le sauvage, des fétiches cruels et sanguinaires.

La vertu, l'amour du bien, le sentiment de la dignité, les aspirations vers l'idéale pureté, l'âme seule de la mère peut les enseigner à l'enfant et les transmettre à l'homme, car en elle ces grandes affections, loin de n'être que des formules abstraites, sont vivantes et réelles, entraînent, disciplinent et convainquent.

L'éducation de l'enfant est toute dans le cœur de la mère. Mais aussi l'intelligence et la pensée de la mère grandissent avec l'enfant. Enfant elle-même en se mariant, souvent une année à peine s'est écoulée, et elle est devenue mère, et par son seul amour maternel les impulsions les plus secrètes de l'être humain lui ont été révélées. Sa pensée s'ouvre, son intelligence s'élargit à chaque pas qu'elle fait dans l'accomplissement de sa tâche; ses forces se doublent; sa beauté peut-être se fane, peu importe, l'expression de son visage se transfigure par l'amour et l'intelligence. La mère grandit avec l'enfant qu'elle dirige, et finalement nous apparaît cette femme dont parlent les Écritures et dont sont pleines les légendes des peuples, supérieure à l'homme

LA FEMME.

par la puissance de ses affections, comme par la profondeur de son intelligence du cœur humain. Elle a vécu la vie de ses enfants, elle a vécu la vie de tous ceux qui les approchaient, et elle est devenue pour son mari le guide le plus sûr, le soutien le plus ferme. Jamais un dévouement lassé, jamais un sacrifice démenti, et c'est à elle que tous les siens reviennent pour retrouver la force, la consolation et l'espoir. C'est le rôle de la femme à son apogée. Lorsque nous disions qu'elle était la moitié du genre humain, nous avons oublié d'ajouter qu'elle en était la meilleure.

VI

LA DÉGRADATION DE LA FEMME.

La femme forme à tel point la partie la meilleure de l'humanité que sa dégradation descend rarement au degré que l'homme peut atteindre. Rarement sa puissance intellectuelle ne lui sert qu'à devenir un animal d'autant plus cruel que ses ressources intellectuelles sont plus grandes. Satisfaites chez la femme tombée dans l'abjection la plus profonde son besoin d'amour et d'idéal, et elle se relève comme par enchantement. C'est un sujet continuel de romans et de drames. Romans absurdes,

dramas faux, parce qu'au sein d'une société qui l'a laissée déchoir il n'y a plus les ressources d'affection et d'intelligence nécessaires pour son relèvement.

Une pauvre fille est entraînée, séduite, enlevée. Chez nos ancêtres, on prenait le couple, on le mariait, puis on pendait le ravisseur. Dans une telle société, la femme et la famille étaient protégées. Dans la nôtre, où la recherche de la paternité est interdite, l'homme est défendu, la femme abandonnée à elle-même. Comment la femme peut-elle se relever avec de telles mœurs reflétées par de telles lois? Honnie de tous, rejetée de tous, elle est vouée au vice et y reste.

Le sauvage fait de la femme sa bête de somme. Nous en avons fait une bête de plaisir. S'il y a une différence dans les ressources matérielles, moralement notre état est le même.

Nous déclamons contre les horreurs de la traite des nègres, nous faisons des conférences internationales pour l'abolition de l'esclavage, partout on a la bouche pleine du grand mot de civilisation, et tous les jours les misères de nos classes ouvrières jettent par milliers des esclaves blanches sur le quai. Elles infestent nos rues, corrompent nos jeunes gens, et pour nous en défendre nous interdisons la recherche de la paternité. Mais tous les jours aussi nos classes ouvrières deviennent plus mécontentes et plus malheureuses, et pour échapper

aux revendications, aux grèves et aux crimes auxquels leur misère les porte, nous les menaçons de coups de fusil ou de l'échafaud. Incapables de faire progresser la moralité dans les classes inférieures, nous prétendons l'imposer par le fer et le sang. C'est de l'aberration.

La dégradation sociale et la dégradation de la femme marchent de pair.

Nos femmes pauvres se prostituent par misère, nos femmes riches par ennui. Des deux côtés les caractères se dégradent, les intelligences s'abaissent. Notre défense de la recherche de la paternité en est la meilleure preuve. Le caractère dangereux que prend notre question sociale en est une autre. Au fond, elles n'en font qu'une.

Grandie dans la gêne et dans la misère, la femme succombe d'autant plus facilement aux tentations et aux séductions qui l'entourent, qu'elle est plus jolie et que son instruction a été, le plus souvent, le contraire d'une instruction morale. Élevée dans le vice, elle vit pour le vice, et descend finalement à un tel degré de dépravation qu'elle se livre à quelque gremlin de sa classe en l'entretenant par sa prostitution, heureuse s'il ne fait pas d'elle la complice de ses crimes. Ce sont là, croyons-nous, les *déchues* de la civilisation moderne. Les véritables *déchues*, il faut les chercher plus haut.

Car cette forme de la dégradation de la femme est encore la moins commune. Il en est une autre, la dégra-

dation dorée, à la fois plus profonde et plus criminelle. Chez la femme du peuple, si bas qu'elle soit tombée, il y a toujours des ressources. Placez-la dans des circonstances meilleures, laissez-la devenir mère, les bonnes aspirations pourront se réveiller en elle. Dans la dégradation dorée, c'est la mère d'abord qui succombe.

Élevée dans le luxe et le plaisir, pour les salons et le dehors, les besoins de briller et de plaire sont devenus les nécessités de l'existence de la femme. Elle arrive de la sorte au mariage : les enfants lui paraissent une charge ; spectacles, bals et fêtes, hors de là elle ne comprend plus rien, tout l'ennuie, ses enfants d'abord, son mari ensuite ; la toilette et ses soins absorbent tous les efforts de sa tête délicate, jusqu'à ce que l'habitude en ait émoussé le charme. Au mari a succédé un premier amant ; au premier, un second ; jusqu'à ce qu'elle entretienne quelque malheureux pour la satisfaction de ses plaisirs, absolument comme la gourgandine de la misère. Entre la grande dame dévoyée et la pauvre égarée, si enviée que soit la première, si méprisée que soit la seconde, toute différence morale disparaît, et si la dernière finit parfois dans le crime, la première le plus souvent commence par là.

Il est un crime que l'on appelle en Amérique le crime « sans nom » et que nous nommons tout simplement l'avortement. On en a fait la statistique, dont

les chiffres inexorables montrent combien les femmes des classes riches ou relativement aisées sont, au point de vue moral, tombées au-dessous de celles des classes pauvres. Il est une autre statistique dont les chiffres sont non moins inexorables : c'est celle du nombre des enfants dans les classes riches et dans les classes pauvres. Et l'on s'étonne après cela que les classes pauvres deviennent de plus en plus mécontentes de leur sort et de plus en plus violentes dans leurs revendications!

Il est une justice dans l'histoire fort différente de celle qu'il nous plaît d'appeler ainsi. C'est la responsabilité et la fatalité morales.

Au lieu de prêcher des réformes économiques impossibles et un relèvement moral irréalisable dans la misère, allez répandre la bonne parole dans le West-End de Londres, aux Champs-Élysées de Paris, aux quartiers riches de New-York, de Berlin et de Vienne. Dites-leur que toutes les misères des pauvres n'ont d'autres sources que leur propre immoralité; que tout leur luxe ne provient que des privations d'autrui, que la façon dont ils se conduisent, élèvent leur famille et gèrent leurs biens, a pour contre-coup fatal les vols, les assassinats et tous les vices d'un état social qu'ils dirigent et dominant. Dites-leur enfin que la dégradation dorée de la femme est l'expression la plus complète de la dépravation intellectuelle et morale où puissent tomber les peuples.

Il y a, en effet, plus d'avenir et de moralité dans une troupe d'esclaves conduites enchaînées et les pieds ensanglantés au marché public, que dans ces bandes d'élégantes linottes qui prennent à quatre heures leur envolée vers le Bois.

La femme tombée jusqu'à n'être plus qu'une machine à plaisir, qu'elle le vende ou qu'elle l'achète, n'est elle-même que la dernière victime d'un état social plus dépravé qu'elle. Son enfant, si elle en a, n'aura point de mère, son mari point de compagne, et elle-même, poussée par un besoin de distractions sans bornes, n'aura de trêve que lorsqu'elle aura corrompu tout ce qui l'approche et la touche, jusqu'à l'air qui l'entoure, vicié par les ardeurs qui en émanent.

Notre vieille Europe a encore des missionnaires pour aller prêcher les nègres et les Indiens, elle n'en a plus d'assez forts et d'assez puissants pour entreprendre la conversion de nos dégradés du grand monde. Les meilleurs succomberaient à la tâche. Les dangers qu'ils courent dans les déserts et les forêts vierges sont plus aisés à conjurer.

Et cependant, au sein de l'abjection la plus grande, la femme est toujours femme. Son besoin d'affection et d'idéal éclate jusque dans les excès de ses plaisirs et les raffinements qu'elle y met. C'est l'état social, non elle, qui a détruit toute affection sérieuse à laquelle,

enfant, elle aurait pu s'attacher, et anéanti l'idéal vrai qui aurait pu la soutenir et la guider. Ces deux choses détruites, il ne reste plus qu'un animal, quelquefois encore gracieux et intelligent, mais souvent immonde.

Il est si commode de se persuader que les dégradés de tous genres ne le sont que par leur faute! Les liens intimes qui unissent la vie de la femme, sous sa forme la meilleure comme la plus déplorable, à l'état social dans lequel elle vit, à la famille dont elle est issue, à l'instruction qu'on lui a donnée, au bien et au mal qu'on lui a faits, sont tels que celui-là seul qui se sentirait sans faute, selon la parole du Christ, pourrait se permettre de la condamner.

Les hommes sont les vrais coupables. De gaieté de cœur nous avons brisé nos traditions morales, pour les remplacer par des rêves et des doctrines sans consistance. Nous voulons régler et ordonner la conduite des classes ouvrières. Nous nous imaginons devoir porter la civilisation jusque dans le continent noir. Nous prétendons, au moyen d'arbitrages internationaux, réaliser la paix du monde, et graduellement nous avons fait tomber la femme du rôle élevé qu'elle remplissait autrefois, au rôle inférieur que nous lui faisons jouer. Misérables illusions! on n'enseigne pas à d'autres une paix et une civilisation que l'on est en train de désap-

prendre. Contradiction incessante, dont la dégradation de la femme est la dernière conséquence, car avec elle nous tarissons les sources mêmes de toute paix et de toute civilisation.

LIVRE IV

L'ENFANT

I

LA RACE.

Soulever la question de la race a toujours été le moyen préféré de tous ceux qui voulaient combattre les principes de morale, à commencer de la liberté jusqu'aux notions du bien et du mal. Les caractères spécifiques des races, la prédestination héréditaire, l'atavisme, les traits familiaux, les diverses et souvent étranges coutumes des peuples, tout semblait justifier leur opinion.

On amasse un grand nombre de petits faits qui confirment une thèse donnée, on en accable le lecteur ignorant et l'on triomphe avec tout l'éclat de la vérité.

Un autre rassemble alors les faits contraires pour soutenir avec tout autant de raison et d'éclat la thèse opposée. Le résultat en est que le lecteur finit par ne plus rien croire, et par s'abstenir de tout jugement et même

de toute pensée sur des sujets aussi controversés.

Mais telle fut de tous temps la méthode adoptée par les esprits incapables de s'élever à des vues d'ensemble.

Les hommes *aux petits faits* deviennent de la sorte, pendant des générations entières, un obstacle insurmontable au progrès de la science. Leur cerveau bourré de faits se coordonnant en une idée unique, les rend non seulement incapables de comprendre les faits contraires, mais encore absolument réfractaires à une conception supérieure qui concilierait les uns et les autres. Or par cette seule voie la vérité peut être atteinte.

Elle est la même pour toutes les sciences, naturelles ou humaines, physiques ou morales. Tous les petits faits, si contradictoires qu'ils paraissent, ont pour fondement des faits permanents, par lesquels seuls ils subsistent et deviennent intelligibles. Sans les faits permanents il n'existerait ni nations, ni États, ni enchaînement dans l'histoire, pas plus qu'il n'existerait de traditions familiales ni de races.

En morale, on n'aime pas agiter et scruter la question de la race. Elle semble porter atteinte à la dignité et à la responsabilité humaines. On préfère s'en tenir aux petits faits pour démontrer, les uns la fatalité, les autres la liberté de l'homme, quelle que soit sa race.

Les premiers citent des exemples surprenants d'hérédité et d'atavisme, et montrent par la minutie des détails

que non seulement les qualités et les défauts physiques, mais encore les qualités et les défauts moraux se transmettent avec une régularité fatidique à travers les générations. Les seconds font alors appel à d'autres petits faits sans nombre, qui prouvent que de parents vicieux naissent des enfants vertueux, de parents bien portants des enfants malades, et poursuivant à leur tour la minutie des détails, ils montrent comment à tout instant on a conscience de pouvoir lever ou ne pas lever la main, et que personne au monde ne le nie, ce qui prouve, d'après eux, que tout le monde a la conscience et de sa propre liberté et de la liberté d'autrui. Malheureusement, dans l'énumération de tous ces petits faits, les uns oublient l'action de la volonté des hommes sur leur race, qui s'améliore ou se dégrade selon leur conduite; tandis que les autres n'observent point que si l'on a la conscience de pouvoir lever ou ne pas lever la main, on n'a point celle de pouvoir le faire autrement que les organes le commandent, et que notre sensibilité, notre énergie ou notre mollesse nous l'imposent.

L'on peut tout prouver par des faits, le pour et le contre : c'est la méthode des enfants, des femmes et des sophistes; car de la même façon que l'on démontre le libre arbitre par des faits sans importance, on démontre, par d'autres faits, notre manque de liberté. Le nègre n'est pas libre d'être blanc, et celui qui prétend

être libre de lever le bras n'est pas libre de ne pas le faire selon le mobile qui le détermine, la force de ses muscles, les formes de ses membres : petits faits qui conduisent à contester absolument tout libre arbitre. Ainsi les uns ne voient dans les actes humains qu'une aveugle nécessité et font de l'homme un être soumis à des lois toujours prévues; tandis que les autres, ne s'occupant ni des lois ni des nécessités, revendiquent le libre arbitre pour des actes qui ne paraissent indifférents que parce que leur véritable mobile nous échappe.

Le sujet est trop grave pour être traité aussi légèrement. La liberté et l'intelligence sont une et même chose : la première se manifeste dans tout acte de la seconde. Si inconnus que puissent être nos mobiles et si déterminée que soit l'action de nos organes, c'est par notre intelligence que nous parvenons à modifier nos mobiles, et c'est par elle encore que nous exerçons nos organes et que nous les transformons, au point de leur faire accomplir les actes les plus contraires à leur nature. Tout est immuable dans les lois de la nature, tout est mobile dans les lois qui régissent les actes des hommes, et si ces lois prennent un caractère immuable, ce n'est encore qu'une conséquence de notre intelligence et de notre libre arbitre. Nos actes subsistent, entraînent leurs effets, et le fait général qui les domine tous est ceci : *Le bien et la science du bien forment pour l'homme une*

seule et même chose avec son intelligence et son libre arbitre. Notre responsabilité en dérive, mais aussi une solidarité telle, que le jugement ou libre arbitre et la race dont nous sommes issus, c'est-à-dire notre corps tel qu'il est constitué, forment les deux principaux éléments de l'existence morale de l'humanité.

Un enfant qui ressemble à un grand-oncle ou à une grand'tante et dans lequel reparaissent, comme par un caprice de la nature, des signes particuliers ou des traits déterminés, est un fait qui, exploité par les partisans du déterminisme, dramatisé dans les romans et porté sur le théâtre, a produit des effets considérables. On en a obtenu de non moins grands par le procédé opposé. Un enfant né de parents indignes se distingue par la noblesse de son cœur, la générosité de ses actes, et, par l'opposition même de son caractère avec celui de son entourage, soulève tous les enthousiasmes. L'un ne démontre pas plus que l'autre, et si l'on veut aller au fond de ces procédés dramatiques, on y trouve le même atavisme que dans les doctrines; ils remontent à des siècles, ont été de tous les temps; mais ignorant leur raison profonde, on s'imagine naïvement que doctrines et procédés sont le produit de notre initiative personnelle.

Combien de nos plus célèbres auteurs qui ont écrit pour ou contre le libre arbitre, n'ont fait que répéter, sous une forme nouvelle, les pensées de leurs prédéces-

seurs qu'on ne lit plus, et que ceux-ci, dans leur enfance, ont puisées de même chez leurs devanciers!

Ainsi que les doctrines avec leurs vérités et leurs erreurs, les organes et les instincts, les qualités et les défauts sont transmis de génération en génération, et ce n'est pas par des théories échafaudées sur de petits faits qu'on acquerra les moyens d'en déterminer les causes et d'en combattre les effets; mais c'est par la science qui nous enseigne à mieux coordonner nos idées pour atteindre une vérité plus haute, à fortifier nos organes, à diriger nos instincts, à améliorer notre race, de même qu'elle nous apprend à diriger les forces de la nature et à nous en servir. Et c'est dans les effets qui résultent en nous-même et en autrui de tous nos jugements, qu'éclatent notre mérite et notre démerite, et que se manifestent notre intelligence et notre liberté.

Dans l'enfant nouveau-né et dans l'état intellectuel et moral aussi bien de ses parents que de tous ceux qui d'une façon quelconque exercent une action sur lui, se révèle l'immensité du rôle de l'intelligence et, par suite, de la responsabilité et de la solidarité humaines.

Prenez l'enfant issu de la race la plus sauvage du centre de l'Afrique, élevez-le avec soin et affection au sein d'une société raffinée, vous en ferez un homme à peu près aussi civilisé que tous ceux qui l'entourent. La race a beau être le résultat d'habitudes séculaires, trans-

portez-la d'une société dans une autre, ses éléments les plus primitifs continueront à subsister, mais chacune de leurs manifestations se transformera selon le milieu nouveau.

L'atavisme organique et l'atavisme moral ne sont que des formes naturelles et des conséquences nécessaires de la constitution humaine. Mais l'un et l'autre prennent les caractères que l'homme leur donne, et l'un et l'autre s'aggravent ou disparaissent selon l'intelligence et les soins qu'il y met. C'est en cela que consiste la liberté, et non dans des théories plus ou moins atavistes elles-mêmes et répétées aveuglément de génération en génération.

On trouvera peut-être cette manière de voir excessive, et la solidarité et la responsabilité qui en dérivent écrasantes pour la personnalité humaine. Elles ne paraissent ainsi qu'à nos ambitions mesquines et à nos petites idées. Agrandissons nos vues, élevons notre pensée, et toutes ces mesquineries disparaîtront, pour faire place à la conception grandiose de l'humanité créant sa destinée par sa volonté et son intelligence.

Retenues dans les mêmes milieux, les races humaines ne se modifient pas plus que les races animales; c'est une conséquence de leur constitution organique; et si les races comme les espèces changent, ce n'est qu'avec la diversité des milieux et l'influence exercée par eux.

Or, tandis que les milieux naturels restent les mêmes, les milieux dans lesquels vit l'homme se modifient sans interruption; il exploite les forces de la nature, rend le sol plus fertile, endigue les eaux, défriche les forêts, se garantit du froid et de la chaleur, et, par suite, transforme son milieu et sa race.

L'homme, dans le climat qu'il habite et sur le sol qui le nourrit, se crée un milieu tout moral, qui est son œuvre, et dont il porte toute la responsabilité.

Nous avons formé une race qui depuis des siècles conserve intacts ses traits et ses caractères. Modifiez les habitudes morales qui font que les Juifs se marient toujours entre eux, et leur race disparaîtra après une ou deux générations. Si la race dépend à son origine des milieux naturels, elle dépend, dans son développement, des habitudes intellectuelles et morales que les hommes se donnent et se transmettent.

La race d'un peuple est l'histoire de ce peuple; la race d'une famille, l'histoire de cette famille. Esclaves du milieu, ni les plantes ni les bêtes n'ont d'histoire; l'homme, dominant son milieu, crée son histoire, forme ou déforme sa race, tout comme il change le mouvement en chaleur et la chaleur en lumière pour accroître son bien-être ou développer ses moyens d'action.

L'homme est un être perfectible par l'entente avec ses semblables. Plus cette entente augmente, plus sa race

se perfectionne; plus elle diminue, plus les lois qui régissent l'existence de tous les êtres vivants reprennent leur action sur lui, et son existence retombe au seul maintien de l'espèce.

Des hommes et des femmes de races diverses s'unissent entre eux, des blancs et des noires, des jaunes et des blanches; leurs traits se modifient, leurs instincts changent. Les progrès de la nouvelle race ne dépendent ni des uns ni des autres, mais des habitudes intellectuelles par lesquelles ils transformeront leurs qualités intellectuelles en qualités morales, leurs défauts natifs en vertus acquises. Pour chaque génération la même loi reparaitra : plus leur union deviendra intime et leur entente profonde, et plus la race grandira en intelligence, en force et en vertu.

Dans la *Politique*, nous avons montré que le gouvernement des peuples dépend d'une part de leur morale sociale, et d'autre part de leur morale individuelle. Toutes les institutions, toutes les lois, tous les événements de leur histoire en dérivent; car la morale sociale que pratiquent les peuples est l'expression la plus parfaite des qualités de leur race, et la morale individuelle qu'ils observent, la condition de son développement.

Le respect de la vie de son semblable, des produits de son travail, de sa femme et de tout ce qui lui appar-

tient, ce devoir le plus élémentaire de la morale devant usage et coutume, chacun y est élevé, et chacun le pratique aussi naturellement qu'il marche ou court, mange ou boit. Il est devenu de race, a rendu la vie sociale possible, et donné naissance à des institutions publiques rudimentaires. Au-dessus de ce premier devoir il y en a d'autres plus élevés, qui restent individuels, et que chacun observe selon sa volonté : respect de la parole donnée, échange de services, soutien mutuel en cas de besoin. Ils deviennent à leur tour usage et coutume, et, pratiqués par tous de la même manière, ils forment le caractère national et donnent lieu à la création de lois et d'institutions cimentant l'union et garantissant la prospérité de tous.

Ainsi les hommes se développent, grandissent et comme peuple et comme race. Mais au-dessus de tous les progrès accomplis, subsistent encore les devoirs les plus élevés de la morale individuelle : l'abnégation, le dévouement, le sacrifice de ses biens, de sa vie à son semblable, devoirs qu'aucune institution ne saurait imposer, qu'aucune loi ne saurait prescrire. Ils n'en peuvent pas moins entrer dans les mœurs, devenir coutumes et se transmettre comme les autres.

Les vertus les plus sublimes de la morale individuelle se répandent et se fortifient en devenant habituelles, et dès ce moment les individus, devenus peuples, forment

les grandes et nobles races du sein desquelles sont issues de tous temps les époques brillantes de civilisation et de progrès.

Ce que le caractère est à l'individu, la race l'est au peuple. Il est un bien individuel dont chacun est capable ; il est un bien général qui est le propre de la race. De même que les individus s'élèvent dans le bien selon les habitudes qu'ils se donnent, les peuples grandissent dans leur race selon les coutumes qu'ils adoptent. La race, au lieu d'être un élément contraire au développement moral de l'humanité, en est un des facteurs principaux. Aussi, de même que les nobles caractères et les races généreuses se forment, ils peuvent se dégrader et s'avilir.

Quand une race s'est développée par la force de son intelligence et par la sévérité de ses mœurs, elle étend, sinon sa domination, du moins son ascendant sur les races voisines. Domination et ascendant qui élèveront peu à peu la race sujette à la hauteur de la race dominante, ou entraîneront cette dernière dans toutes les faiblesses et dégradations de l'autre.

Une race qui pendant des siècles n'a cessé de se développer, de grandir et de prospérer, peut aussi pendant des siècles déchoir et dépérir ; l'un et l'autre cas seront un effet de la morale individuelle telle que chacun de ses membres la pratique.

II

LA PREMIÈRE ENFANCE.

Quelles que soient la race de l'enfant, ses dispositions héréditaires et ses aptitudes naturelles, le nouveau-né est de tous les êtres de la nature le plus sensible aux impressions extérieures; chaque négligence, comme chaque exagération de soins, est un mal pour lui. Ses organes sont d'une impressionnabilité et d'une souplesse telles que tout acte qu'on leur fait accomplir contribue à les former ou à les déformer. Toute image que reçoit son cerveau y laisse des traces si vivantes qu'il ne fait encore aucune différence entre le rêve et la réalité. Un visage assombri le fait pleurer, une figure rieuse le fait sourire. Il n'imité pas encore les sons, ne prononce pas les paroles, et chaque parole, chaque geste laisse une empreinte tellement forte dans cet être, que lorsqu'il fera ses premiers mouvements et prononcera ses premières paroles, ce sont ceux de son entourage qu'il reproduira.

Confier un enfant à une nourrice, c'est déclasser à la fois l'enfant et la mère. Le premier ne reçoit pas les soins qui conviennent à sa constitution, la seconde ne donne point ceux qui appartiennent à son rôle. Il se peut

toutefois que ce soit pour le mieux de l'enfant, lorsque la mère manque de santé ou de cœur; mais dans ce cas la nourrice, si bonne Bourguignonne ou Normande qu'elle soit, ne saurait régénérer ni la race ni le caractère maternel, et l'enfant en supportera les conséquences.

Il n'est point de souffrance ou de joie qui soient indifférentes pour l'enfant. La moitié des enfants meurent dans leur première année, assassinés par l'incurie et la bêtise des parents. On parle de la guenon qui par excès d'amour étouffe son petit dans ses bras. Que dire des guenons humaines qui tuent les leurs par manque d'intelligence et de sollicitude? Encore la faute en est-elle moins aux femmes qu'à notre état social tout entier.

Une femme qui ne nourrit pas ou qui nourrit mal son enfant est exposée plus que toute autre à voir ses organes se déformer et à pâtir pendant sa vie entière de souffrances qui ne devraient jamais être que la suite de couches malheureuses. On dirait que la nature l'ait ainsi voulu, et que les couches véritables ne soient terminées que lorsque l'enfant quitte le sein de la mère.

Si vous voulez des femmes bien portantes, faites-les nourrir leurs enfants de façon que ceux-ci le soient également. Une mère qui ne nourrit pas est une femme à moitié stérile. Quand elle le devient tout à fait, c'est la fin d'une race.

Il est des hommes assez légers pour épouser des

femmes dont ils savent qu'elles sont stériles. Il est des femmes qui se refusent à devenir mères. C'est aux époques de civilisation extrême que l'on rencontre l'une et l'autre maladie mentale, expression d'une dégénérescence monstrueuse.

L'enfant a quitté les bras de la nourrice ; il commence à se mouvoir et à vivre de la vie du monde qui l'entoure. L'élevage est terminé, l'éducation commence. Ce qui caractérise le plus cette seconde période de son enfance, ce sont ses colères et ses caprices, effets de sa sensibilité. N'étouffez pas les premières, ne froissez pas les seconds, mais laissez-le vivre tel quel. Apprenez-lui à se diriger sans jamais peser sur lui. Ses colères se transformeront en énergie et volonté, ses caprices en imagination, et son imagination en intelligence.

Il y a des enfants qui, dans leurs colères, griffent et mordent comme de petites bêtes ; ce n'est pas en les frappant que vous les rendrez meilleurs. Il y en a chez qui l'imagination déborde jusqu'à leur donner de véritables visions, leurs rêves se confondant encore avec la réalité comme durant la pénombre de leurs premières impressions ; ne les en détournez pas, croyant devoir leur enseigner la réalité des choses.

Apprenez la régularité, l'ordre, la bonne conduite à l'enfant ; mais que ce soit par l'excellence de la vôtre plutôt que par punitions et conseils. Tout est imitation

dans la plus tendre enfance; les conseils, comme la punition, supposant un degré de réflexion qui lui manque, engendrent le surmenage et la crainte, et font de nos enfants des êtres artificiels ou hypocrites avant qu'ils commencent à juger par eux-mêmes.

On a fait du mariage un sacrement, on a oublié de faire de l'éducation un sacerdoce. Il n'est pas un de nos actes qui n'ait des effets sur l'enfant; pas une de nos paroles qui n'ait, pour lui, des conséquences. J'ignore dans quelle langue j'ai entendu un proverbe disant que la génération qui gâte ses enfants en élève une qui battra les siens, laquelle gâtera à son tour la suivante. Une telle aberration, passée en proverbe, résume en elle tous les aveuglements dont nous nous rendons coupables. Les excès d'une génération ne sont compensés que par les excès contraires de la génération suivante.

Lorsque nous voyons un enfant pleurer et se désespérer, nous disons que c'est un enfantillage, et nous le traitons en conséquence, sans soupçonner que c'est à ces larmes et à ce désespoir, et non à notre jugement, qu'il faut estimer les choses. Par contre, les parents qui n'ont d'autre soin que de satisfaire toutes les fantaisies de leurs enfants, les gâtent et déforment leurs caractères aussi sûrement que d'autres par leur sévérité excessive.

Il semble que dans l'éducation des enfants nous marchions toujours entre deux abîmes, chacun d'eux

donnant le vertige, et entraînant, d'une part la chute des enfants, et de l'autre celle des parents.

Mais surtout ne les instruisez pas. L'enfant qui à quatre ans sait déjà lire, tapoter du piano ou réciter ses départements, sera vraisemblablement un sot à l'âge de seize ans, à moins que quelque méningite n'en ait fait un idiot ou un cadavre longtemps avant. Ce n'est pas que ces quelques lettres, vers ou notes entravent son développement, mais c'est tout le système d'éducation dont ils sont l'expression. Car, en outre des lettres, des notes et des mots, il y a la façon de manger et de boire, de porter ses vêtements, de donner la main, de parler en grande personne, tout un ensemble qui, s'il produit des enfants prodiges, en fait aussi de fort tristes petits pantins, chez qui toute personnalité disparaît et toute initiative morale et intellectuelle s'éteint.

C'est par ses jouets et ses jeux, et non par l'instruction, que l'enfant se développe intellectuellement. Grâce au don d'assimilation qu'il possède, l'enfant imite et reproduit non seulement l'accent et les gestes, mais encore toute l'existence de la société qui l'entoure. Jouant avec sa poupée, il devient lui-même bébé aux bras de sa nourrice, jeune homme, jeune fille au banc de communion, marié ou mariée, grand seigneur ou grande dame, domestique ou servante, esclave, sultan, mousse, amiral, pioupiou ou général. Quelle qu'en soit la forme

artistique ou rudimentaire, l'enfant l'entoure de tout ce qui lui paraît nécessaire pour représenter la vie telle qu'il la voit autour de lui : layettes ou trousseaux, objets de toilette, ustensiles de ménage, cuisine, écurie, palais ou chaumières, armes, armées et forteresses; et en imagination, cultive la ferme ou le jardin, fait la dînette, reçoit au salon, passe la revue, s'élance sur le champ de bataille, éteint les incendies.

S'il s'agit d'éveiller l'intelligence d'un enfant, les jeux et les jouets le feront mieux qu'aucun maître et qu'aucune science ne sauraient le faire. Les abstractions, à commencer par les lettres de l'alphabet, arrêteront plutôt que de développer son intelligence de la réalité des choses. Nous faisons exception pour la seule prière, parce qu'elle seule, tout comme le jouet, répond à son imagination, élève son sentiment et favorise son développement moral.

Être indulgent et sévère, bon et clairvoyant, et toujours les deux à la fois, jamais l'un après l'autre, est le secret de l'éducation de l'enfant. On y arrive en s'observant soi-même autant qu'en étudiant l'enfant, et c'est une entreprise qui exige plus d'affection et de savoir que n'importe quelle œuvre humaine.

III

L'ÉDUCATION.

Autre chose est l'éducation, autre chose l'instruction. A une époque comme la nôtre où tout se perd et tout se brouille, on les confond, et on prétend faire de l'école un lieu d'éducation, de la maison un lieu d'instruction. Quand les idées s'obscurcissent, les caractères se gâtent; quand les caractères se dégradent, les idées se troublent. Il en est comme des arbres : quand les racines se dessèchent, les branches meurent; quand les branches se fanent, les racines pourrissent. On a beau arroser les unes, donner du soleil et de l'air aux autres, souches et troncs ne sont bons qu'à être jetés au feu. De la sorte depuis deux siècles, malgré ou plutôt à cause de nos théories, les caractères s'affaissent et les idées se corrompent.

Il est une raison de la décadence physique, intellectuelle et morale des peuples : elle est tout entière dans l'instruction et l'éducation de l'enfant. De génération en génération on diminue l'éducation de la famille, et d'année en année on augmente l'instruction de l'école. Depuis longtemps on crie au surmenage, on signale la

dégénérescence de la race, et c'est par l'école encore, par l'école toujours, qu'on s'imagine refaire la race et retremper les caractères. Après avoir eu l'ambition de faire d'un peuple une nation de savants, on finira par en faire une nation de saltimbanques. Les Grecs dans leur décadence en étaient arrivés là. Deviendrons-nous les Byzantins de l'avenir?

Au physique, l'homme est un organisme; au moral, il est un caractère. Quelques sentiments, quelques idées en constituent le fond. Il s'appuie sur eux en accomplissant ses actes aussi naturellement qu'il suit une ligne droite en allant d'un point à un autre; c'est là ce qui constitue son caractère. Or c'est au sein de sa famille et dès son âge le plus tendre que le caractère de l'enfant commence à se dessiner, et c'est dans l'intimité de la famille seulement qu'il peut se développer en s'affermissant. Le père et la mère ont chacun leur caractère propre. L'enfant tient dans ses aptitudes naturelles de l'un ou de l'autre, et quelquefois des deux. Quoi qu'il en soit, ses parents en sont les meilleurs juges et, par la constance de l'action qu'ils exercent sur lui, lui inculquent leurs idées, éveillent ses sentiments, forment et développent son caractère. Sans cesse l'exemple du père, les sollicitudes de la mère, l'ordre et la tenue de l'intérieur continuent à agir sur lui. Il n'est pas d'acte, pas de parole, si passagers et insignifiants qu'ils sem-

blent, qui soient indifférents. L'enfant est entré dans la famille comme dans un temple : tout y est immense et important pour lui ; l'intimité du foyer est pour sa petite âme le monde entier. La moindre rudesse le fait fondre en larmes ; chaque opposition le met au désespoir ; il a des colères violentes et des tendresses passionnées. Pauvre petit ! abandonné à lui-même ou à des mains grossières, c'est déjà un caractère déformé.

Au premier âge, où l'enfant, ne comprenant rien encore et ne sachant se faire comprendre, est à la merci de toutes les brutalités, la mère par sa sensibilité peut seule le pénétrer et le guider, lui qui n'est encore que sensibilité. Il a grandi : il marche, court, grimpe sur les tables, renverse les chaises, se précipite sur les objets qu'il veut, les dispute à ses frères et sœurs pour les casser ou les déchirer un instant après. C'est l'époque des punitions et de ce qu'on nomme à proprement parler l'éducation. Le père, plus impatient ou plus rude, dépasse la mesure ; la mère atténuée l'effet de ses sévérités, console ou excuse le coupable, ou même cache ses méfaits. De l'une et de l'autre façon l'enfant apprend la duplicité. Après ses violences, on punit ses mensonges, et l'éducation devient de plus en plus complexe et difficile.

A l'éducation physique et morale vient s'ajouter l'éducation intellectuelle. On a écrit de fort beaux livres sur

la pédagogie, comme l'on en a écrit sur les maladies de l'enfant. Ce n'est ni dans les uns ni dans les autres que l'on apprendra jamais à lui donner la santé, physique ou morale.

Jamais aucun livre ne remplacera un père sain de corps, juste d'esprit et bon de cœur, ni une mère constituée de même et, de plus, tendre et dévouée. Ce sont là les traits des caractères simples et primitifs. Transportés, par l'exemple et l'éducation, d'enfant à enfant et de génération à génération, ils se sont développés et diversifiés selon les circonstances et les événements, pour donner naissance aux grandes races. Il n'existait alors ni livres écrits, ni théories multiples sur l'éducation et le développement de l'enfant. Mais par cela seul qu'il y avait des croyances communes guidant des aspirations identiques, l'accord s'établissait aussi naturellement entre les parents et leurs enfants qu'entre les divers membres de la société; et la société réagissant sur les enfants, leur éducation terminée, ceux-ci élevaient les leurs dans les mêmes tendances et les mêmes traditions. De cette manière les familles et les nations grandissent, parce que de cette manière seulement les caractères se trempent et se forment.

Certes, il y a eu de tout temps des abus et des défaillances; mais tant que les traditions familiales et, par elles, la force des caractères se maintinrent, elles

trionphèrent des erreurs et des fautes. Les familles mal élevées s'éteignent pour faire place à d'autres, tout comme les nations formées de telles familles disparaissent et sont remplacées par des nations nouvelles sachant mieux mériter leur place au soleil de l'histoire.

Les caractères sont le résultat des habitudes physiques, morales et intellectuelles. Le caractère de la mère commence l'éducation de l'enfant, le caractère du père l'achève. Hors de là, il n'y a ni règle ni principe d'éducation.

C'est certainement un spectacle d'une immoralité révoltante que de voir les gredins et les filles élever leurs enfants, si tant est qu'ils les élèvent; et c'est un spectacle non moins attristant que d'assister à l'abandon dans lequel les classes ouvrières laissent croître les leurs, obligés qu'elles sont de veiller à leur subsistance. Il faut donc des institutions de prévoyance où des maîtres et des maîtresses sont appelés à remplacer le père et la mère absents, occupés par le labeur journalier. Ceci pour les pauvres. Pour les riches, les institutions de prévoyance se transforment en lycées et pensionnats de toute espèce, établis avec le plus grand soin, quelquefois avec luxe, où des professeurs et des maîtresses diplômées accueillent les enfants des fortunés que les obligations des affaires et du monde tiennent éloignés de leurs foyers. Tout cela témoigne de la solidarité sociale dont on conserve encore

le sentiment, mais ne change en rien l'issue finale. L'esprit de famille disparaît, l'éducation faiblit, et les caractères s'éteignent.

Pour les gredins et les filles, point n'est besoin de preuves; leurs enfants se dépravent, comme les pierres tombent, avec une vitesse accélérée. Pour les enfants des classes ouvrières, la preuve semble plus difficile. Pourtant, comment se fait-il que depuis des siècles les exigences de ces classes deviennent de plus en plus grandes, leurs revendications de plus en plus violentes? Il n'y a pas assez d'institutions de prévoyance, s'écrie-t-on, pas assez de crèches, pas assez d'écoles! Et l'on fonde des sociétés publiques et privées, l'on provoque des congrès et des conférences internationales, les gouvernements et les États s'en mêlent. Le tout en vain. Tant que l'ouvrier et sa femme ne consacreront pas leurs soins à faire de leurs enfants de bons ouvriers et de bonnes ouvrières, on n'en produira point; la graine en est perdue. Vivant comme les sauvages, pour se procurer la nourriture, nos classes ouvrières deviennent aussi de jour en jour plus sauvages.

La loi est la même pour les riches, en dépit des professeurs et des maîtresses diplômées. L'enfant riche élevé en dehors de la famille, si consciencieux que puissent être les soins qu'on lui prodigue, ignorera les joies et les affections de l'intérieur, et ses passions

égoïstes prévaudront sur les autres. La jeune fille sortira de pension, n'ayant d'autre souci que de plaire et de s'amuser. Le jeune homme quittera le lycée, n'ayant d'autre inquiétude que celle de satisfaire son ambition ou ses instincts les plus brutaux. A l'un et à l'autre le mariage paraîtra une charge. Le jeune homme, pour contenter ses goûts, épousera une dot; la jeune fille, pour satisfaire les siens, une position. Pour tous deux les enfants à venir seront plutôt une terreur qu'une joie; n'ayant pas été élevés eux-mêmes, comment sauraient-ils les élever? Sans communauté de liens moraux, ils sont à l'égard de leurs enfants comme un couple de sauvages dont homme et femme parlent une langue différente.

L'éducation est toujours personnelle. Il n'existe point d'éducation générale. Considérée dans son ensemble, au sein d'une classe sociale ou d'une nation, l'éducation prend, comme les mœurs, des traits généraux uniformes. Mais elle se résume toujours dans l'influence exercée par la génération présente sur la génération future, c'est-à-dire dans l'action personnelle exercée sur chaque enfant par chacun de ceux qui l'entourent.

Le véritable rôle de l'éducation nous échappe d'ordinaire par inintelligence plus encore que par légèreté. On vit au jour le jour, selon ses besoins et ses caprices, et selon ces mêmes besoins et caprices on élève l'enfant,

s'imaginant avoir rempli son devoir parce que l'on n'y a pas manqué sciemment. On a sincèrement aimé son enfant, et on ne l'a abandonné à des mains étrangères qu'après avoir acquis la certitude que c'était pour son bien. Cependant les dispositions naturelles de l'enfant se dégraderont dans la proportion où les soins de ses parents lui feront défaut, et en raison des difficultés qu'auront les étrangers à les comprendre.

Il peut arriver qu'un enfant soit mieux élevé, confié à des mains étrangères. Le spectacle d'un ménage désuni, d'un père extravagant, d'une mère évaltonnée, ne pouvait contribuer à son bien. Mais jusqu'à quel point remédiera-t-on aux dispositions qu'il a héritées de père et de mère? C'est plus qu'un caractère à refaire, c'est une famille à reconstituer.

Ce qu'il y a de plus insensé dans l'éducation moderne, c'est que les riches, tout en ayant la terreur des revendications socialistes, pratiquent le socialisme le plus abusif en abandonnant leurs enfants à des étrangers, et que les pauvres, tout en se livrant à leurs revendications, ne songent pas un instant à atteindre les moyens de faire de leurs enfants de bons ouvriers. Toute leur ambition consiste à les faire élever à leur tour comme les enfants des riches. Dans un tel état de choses, la nation ne subsiste plus grâce à l'intensité des liens de famille et à l'énergie des caractères, effets de toute bonne éduca-

tion ; elle ne se maintient que par le dressage intellectuel et l'instruction publique.

De même que les nations suppléent à leur défaut de bonnes mœurs par des lois, les familles croient suppléer par l'instruction à l'éducation qu'elles sont incapables de donner. Ne confondons point les formes avec le fond des caractères. Un enfant bien élevé est un enfant qui se conduit en tous points selon les règles de bon ton de l'oncle Émile, qui se couche quand on le lui ordonne, se lève de même et se met au travail aux heures fixées. Le gamin sera-t-il un honnête homme, capable de remplir sa mission ? La fillette, une femme dévouée, heureuse d'accomplir la sienne ? Tout est là, et le reste n'est rien.

IV

L'INSTRUCTION.

Le reste n'est rien, ou du moins si peu que nous avons à peu près abandonné tout le soin que nos ancêtres donnaient aux bonnes façons pour consacrer le nôtre à l'instruction de nos enfants ; instruction gratuite, obligatoire, universelle, moyenne et supérieure, spéciale et générale, scientifique et classique ; comme la nation se

divise en riches et en pauvres, elle est encore divisée en instruits et en ignorants.

La race gracieuse, bienveillante, aimable de nature, s'était donné des façons gracieuses, bienveillantes, aimables. Mais on finit par attacher une telle importance aux manières qu'on se figura qu'il suffisait de les avoir excellentes pour être de noble et grande race. Le ridicule d'abord, la guillotine ensuite, eurent raison d'une génération qui avait sacrifié tout fond à la forme.

Ne nous y trompons pas. L'instruction, elle aussi, n'est qu'une forme.

Un homme simple et rude dans ses manières est semblable à un homme ne sachant ni lire ni écrire. Il est aussi incapable de s'entendre avec ses semblables en société, que l'autre l'est de communiquer avec eux autrement que de vive voix. Enseignez à ce dernier ses lettres, au premier les bonnes manières, vous leur donnerez un lien de plus avec les autres hommes ; mais ils pourront demeurer tous les deux des fripons. Pas plus qu'un habit à la mode, les lettres de l'alphabet ne changent le caractère.

La distinction entre l'instruction et l'éducation est en morale de la plus haute importance. Si l'instruction était la même chose que l'éducation, l'homme qui parlerait le plus de langues serait le plus grand orateur ; celui qui posséderait le plus de sciences, l'auteur des

plus grandes découvertes; l'amateur de tableaux, un peintre illustre; le critique littéraire, un poète de talent. Or, d'ordinaire, c'est le contraire qui a lieu. L'instruction ne développe pas plus l'intelligence que la politesse ne détermine le caractère.

Nos plus grands poètes, artistes et orateurs, succédèrent immédiatement aux primitifs, et plus personne ne les a atteints, quoique tout le monde les connaisse par cœur. Nos plus grands penseurs sont issus des écoles de scolastique, et ils nous apparaissent des colosses par la puissance de leur génie. Tous appartiennent à la même époque. Si vraiment c'était l'instruction qui formait la pensée, il nous faudrait jeter toute la nôtre aux orties et revenir aux scolastiques et aux primitifs, afin de retrouver, avec la même instruction, un éclat égal.

L'intelligence est bien plus qu'on ne pense une affaire de caractère. Si elle nous guide et nous dirige dans nos actes, elle est à son tour soutenue par la force de nos affections, l'énergie de nos volontés, l'intensité de nos instincts, la justesse de nos impulsions. Donnez à quiconque possède ces qualités qui sont un produit de l'éducation, au moyen de l'instruction, les formes nécessaires à leur expression, et vous produirez le génie. Soldats, poètes, hommes d'État, artistes, savants, philosophes surgissent de toutes parts et au même moment dans l'histoire d'un peuple, quand, par l'éducation

transmise de génération en génération, les peuples arrivent à maintenir la droiture et l'intensité de leurs affections, et à conquérir les formes indispensables à leur expression. Avant ou après, le génie ne surgit qu'à l'état sporadique dans l'une ou l'autre famille, selon qu'elle est parvenue à ce même degré de développement intellectuel et moral. On élève les hommes de génie, on ne les instruit pas. Ici, il en surgira un qui fera des découvertes immortelles en médecine sans être médecin; là, un simple ouvrier se distinguera par des inventions scientifiques, et prendra des savants à son service pour les appliquer; plus loin, un fils de paysan deviendra de lui-même un poète, un artiste éminent. Mais partout c'est à la mère, ou à des soins que, d'ordinaire, la mère seule peut donner, que remonte l'origine de ces hommes extraordinaires. Tantôt ce sera le préféré au milieu de nombreux enfants, tantôt, au contraire, le moins gâté de tous; d'autres fois, un enfant unique.

Il faut donc rayer de nos programmes d'études que c'est par l'instruction que se développe l'intelligence des enfants. L'instruction n'enseigne que des formes. Elle commence avec le langage par lequel nous apprenons que tel son est attaché à tel objet, que le soleil s'appelle le soleil, *die sonne, the sun, el sol*. Ce sera toujours la même idée. Il n'y a que la forme qui change.

Mais, dira-t-on, les idées générales auxquelles aucun

objet particulier ne répond, sont enseignées par les mots, et ce sont les mots qui éveillent ces idées.

Toujours la même confusion! Prononcez les mots d'amour de la patrie devant quelqu'un qui n'en connaît pas le sentiment, vous prononcerez pour lui un mot vide de sens.

C'est par l'éducation que nos sentiments généraux, comme nos impressions particulières, se forment et se développent, et nous donnons des noms aux uns et aux autres; mais c'est prendre les effets pour les causes de s'imaginer que parce qu'on apprend des sons, on éprouve nécessairement les affections auxquelles nous les attachons.

Prenons des exemples dans nos idées les plus abstraites. Vous apprenez à un enfant ce que c'est qu'un point et une ligne. Enseignez-lui les subdivisions infinies auxquelles ces points et ces lignes peuvent donner lieu; s'il n'y prend aucun intérêt, s'il n'éprouve aucune satisfaction à vous suivre, vous le torturerez en vain pour en faire un mathématicien. S'il a un caractère souple et impressionnable, il vous suivra peut-être par crainte des punitions et pour faire plaisir à ses parents; il n'en sera pas davantage mathématicien. Il apprendra les formules et les combinaisons comme il se mettrait dans un carcan, et, sa carrière faite, s'empressera d'abandonner ce vain travail. Que l'enfant, au contraire,

s'intéresse à vos points et à vos lignes, et qu'il en suive avec plaisir les constructions, il se pourra que même il vous dépasse; il sera, quoi que l'on fasse, comme Pascal un mathématicien.

Aucun exemple ne saurait mieux faire comprendre la différence qui existe entre l'éducation et l'instruction. L'un de ces enfants est élevé et, au besoin, s'élève lui-même pour devenir mathématicien; les autres ont plus ou moins bien appris les mathématiques, mais c'est comme les chevaux auxquels on apprend la haute école au manège : ramenés à l'écurie, ils sont les mêmes bêtes que par devant.

C'est de l'Allemagne, dit-on, que nous arrivent aujourd'hui les chevaux les mieux dressés et les hommes les plus savants. Les deux choses se tiennent. L'une est aussi artificielle que l'autre. Elles sont le produit d'une même idée : que la civilisation consiste dans le dressage.

La civilisation consiste dans l'éducation d'une génération par une autre, et, sous ce rapport, l'instruction est un masque comme la politesse ou la mode.

Il s'agit de rendre un enfant plus intelligent qu'il ne l'est. Là-dessus nous croyons qu'il faut l'instruire et qu'à chaque chose nouvelle que nous lui mettrons dans la tête, il sera plus intelligent. Les Allemands ont été plus loin : ils ont ajouté que c'était *inductivement* qu'il fallait instruire.

On avait vu des hommes extraordinaires créer des chefs-d'œuvre, faire des découvertes merveilleuses, et pour distinguer leur façon de penser de celle des mortels ordinaires, on l'a désignée d'un mot : l'induction. Le mot créé, on a cru en posséder la science, et qu'il suffirait de l'appliquer pour faire de nos enfants des Racine et des Corneille, des Descartes et des Pascal. Mis à l'épreuve, les plus capables n'y comprenaient rien.

Des formes ! des mots ! Faites une question à un de nos jeunes savants. Il répondra par telle page de tel livre qu'il a étudié dans le temps. Faites-en une autre, il répondra par un autre livre et par une autre page. Allez à un cours, assistez à une séance d'académie, toujours des pages et des livres ! On s'est paré des idées des autres, et l'on se figure être devenu comme eux ; et pour combler la mesure on ajoute : On ne fait plus de systèmes, on ne crée plus d'idées !

Telle phrase soulève les applaudissements d'une assemblée électorale ou autre, et l'on crie à l'homme d'État, au penseur éminent. Ouvrez les livres : non seulement la phrase, mais la doctrine entière se trouve dans quelque auteur d'il y a deux siècles. C'est toujours, et avec tous ses caractères, le manège. Sur une indication des genoux et des brides, le cheval fait la volte, change de main, se cabre ou danse, et le public

d'applaudir, ignorant aussi bien que le cheval et souvent le cavalier lui-même d'où provient le mirage.

L'instruction entendue de cette façon, loin de développer, dégrade l'intelligence. Un tel, s'il n'était pas saturé de mathématiques, serait peut-être un physicien excellent; tel autre, un homme d'État sérieux s'il connaissait mieux les faits, et un peu moins Royer-Collard et Benjamin Constant; un troisième écrirait sans doute des livres pleins d'observation et de vie, s'il n'était abruti par toutes les œuvres anciennes dont il s'est pénétré.

A force de ne plus s'attacher qu'aux mots, toute notre instruction s'est résumée dans le groupement des mots. Une phrase à forme nouvelle frappe davantage qu'une idée juste et neuve; on n'a qu'à se laisser aller au charme des mots pour apprécier l'une, il faut un effort intellectuel pour comprendre l'autre. C'est une corruption d'autant plus systématique qu'elle est involontaire, le produit d'une instruction mal faite étouffant l'instruction véritable.

Il en est, nous l'avons dit, comme de la politesse. La mère qui enseigne à l'enfant à être bon, aimable et, par suite, poli envers tout le monde, l'élève et le rend meilleur; le père qui l'instruit en lui montrant à éviter les sottises et à faire preuve d'intelligence dans ses actes, l'élève encore et développe son intelligence. Mais

lorsque l'éducation se borne à lui enseigner les formes extérieures de la politesse sans améliorer le sentiment, et l'instruction, à lui apprendre de mémoire les sciences et les lettres, l'une et l'autre ne sont plus que des formes, et, loin d'avancer, font reculer l'enfant. Les Chinois en sont arrivés à faire de la politesse le fond même de leur existence sociale, tout en étant perfides et menteurs ; l'Europe a fait de l'instruction la base de son existence intellectuelle et morale, et elle n'est plus dirigée que par des rhéteurs et des sophistes.

V

L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE.

Peut-on, en dehors de l'instruction qui n'est qu'une forme, donner une éducation intellectuelle à l'enfant, c'est-à-dire lui faire concevoir des idées plus justes et lui apprendre à mieux penser ?

Il y a des hommes qui, en dépit de l'exactitude de la science qu'ils ont apprise, se font les idées les plus fausses sur tout ce qu'ils conçoivent par eux-mêmes. D'autres, au contraire, un simple paysan, un ouvrier sans instruction, étonnent parfois par la justesse de leurs observations. Les premiers, dit-on, sont des esprits faux ;

les seconds, des hommes de bon sens. Ce sont là encore des formes et des mots. Pourquoi un tel, grand savant du reste, est-il un esprit faux? Pourquoi tel autre, malgré son ignorance, a-t-il du bon sens? En dehors des idées qu'on possède et des jugements que l'on émet, il n'existe ni esprit faux ni bon sens; ils sont les produits, non de l'instruction, mais du caractère et de l'éducation. Il y a donc une éducation intellectuelle. Elle consiste tout entière à apprendre à l'enfant à concevoir des idées et à faire des jugements justes.

Certes, les enfants naissent mieux doués les uns que les autres, les uns ayant une impressionnabilité plus vive, les autres une meilleure mémoire. Mais il suffirait, semble-t-il, de leur enseigner des idées générales justes sur toutes choses, pour faire de tous des esprits justes.

L'excellence et la fausseté de l'esprit ne sont pas une qualité et un défaut innés, comme la cécité et la surdité chez les aveugles et les sourds de naissance, car dans ce cas il n'y aurait pas d'esprits faux dans une matière et justes dans une autre. Elles ne sont pas non plus le produit de connaissances plus ou moins exactes, puisqu'il y a des peuples entiers, et ce sont précisément intellectuellement les plus avancés, comme les Grecs à l'époque de Platon et d'Aristote, qui s'égarent et se perdent dans toutes les erreurs.

Aux époques de sophistique, à quelques rares excep-

tions près, tout le monde pense faux, si considérable que soit la science acquise; aux époques organiques, au contraire, si grande que soit l'ignorance du moment, sauf les fous et les idiots, tous pensent juste, jusqu'aux enfants.

C'est qu'il est une éducation intellectuelle historique, comme il en est une qui est individuelle. La première est toujours la conséquence de la seconde. En dehors des individus et de leur action sur les enfants, il n'y a ni développement dans les sciences, ni progrès dans l'histoire. Posée en ces termes, la question de l'éducation intellectuelle acquiert toute son ampleur. Il y a une éducation intellectuelle et morale des affections vraies et des sentiments justes transmis de génération en génération; et il y a une éducation purement intellectuelle qui consiste à enseigner des connaissances de toute espèce en laissant les esprits abandonnés à leurs passions égoïstes, à leurs caprices les plus personnels, et c'est de la sorte que surgissent les époques des rhéteurs et des sophistes, eussent-ils des Platon et des Aristote pour maîtres.

La solidarité de l'éducation morale et de l'éducation intellectuelle est absolue. L'une ne peut aller sans l'autre. Il ne suffit pas de fixer l'attention et d'exercer la mémoire des enfants : du moment que leur développement moral ne va pas de front avec le développement

intellectuel, on ne fera d'eux que des esprits surfaits ou des esprits faux, semblables à ces fruits qui se déforment et pourrissent avant d'avoir atteint la maturité.

Fixer l'attention, exercer la mémoire, apprendre l'orthographe et le style, et, de plus, une série de sciences par cœur, lorsqu'on est parvenu à ce résultat, on se figure avoir élevé un homme, et ce qu'il y a de pire, on en est certain. Ni le maître ni l'élève ne se doutent qu'à force d'avoir excité la sensibilité dans une direction on a fini par l'émousser, qu'à force d'avoir sollicité l'attention on l'a lassée, et qu'à force de surcharger la mémoire on l'a rendue réfractaire à toute notion nouvelle. Au lieu d'accroître les ressources intellectuelles et d'étendre les facultés mentales, on n'a fait qu'égarer ces facultés, que détruire ces ressources et qu'anéantir toute spontanéité intellectuelle ; d'un enfant de génie on a fait un crétin savant, incapable d'appliquer judicieusement même les idées justes qu'il a apprises.

Les règles de l'éducation de l'esprit sont identiques à celles de l'éducation du cœur. Des parents et des proches qui éprouvent des affections profondes et des sentiments vrais, les feront renaître dans l'enfant ; des maîtres ayant la pensée équilibrée apprendront à penser juste à leurs élèves, quelle que soit la science qu'ils leur enseignent.

*Tous les hommes sont mortels ;
Or Pierre est un homme,
Donc Pierre est mortel,*

est la forme que l'on donne comme type d'un raisonnement juste.

Or tous les hommes qui sont morts ne sont plus mortels, il n'y a que les êtres vivants qui soient mortels ; pour être mortel il faut être vivant, les cadavres ne sont pas plus mortels qu'un cristal ou un rocher. Si donc Pierre est mortel, c'est qu'il est un être vivant. Donnez donc la forme juste à ce raisonnement :

*Tous les êtres vivants sont mortels ;
Or Pierre est un être vivant,
Donc Pierre est mortel,*

et, loin de donner à l'enfant une apparence de science, vous opposerez dans son esprit les idées contraires de vivant et de mortel, et il se demandera aussitôt : Pourquoi tous les êtres vivants sont-ils mortels ? Au lieu d'une certitude illusoire, vous lui aurez donné le sentiment de son ignorance et vous aurez éveillé sa curiosité intellectuelle.

Nous avons pris cet exemple au hasard : nous pourrions en trouver dans toutes les sciences, car il n'en est pas une qui ne fourmille de principes et de définitions absurdes, sans en excepter les mathématiques. La ligne droite, disons-nous, est le plus court chemin d'un point

à un autre, définition contraire aux règles les plus évidentes de toute bonne définition. L'idée de *chemin* n'est pas le genre, puisque ce n'est pas une idée plus générale que celle de ligne, et le fait d'aller d'un point à un autre n'en est pas la différence, puisque nous concevons des lignes que nous qualifions d'infinies. Cette définition n'en est pas une, et l'enfant ne la suit que parce que, de lui-même, il pense la ligne de la façon la plus juste.

Les règles de l'éducation intellectuelle sont d'une simplicité surprenante. En quoi consiste notre intelligence? Elle consiste à percevoir les rapports des choses, autrement dit, à concevoir des idées générales. Apprenez à l'enfant à concevoir des idées générales *complètes*. L'habitude de se contenter d'idées générales incomplètes dégrade la pensée, comme l'habitude de ne point mouvoir les membres de notre corps le déforme. Apprenez à un enfant à concevoir des idées générales justes, vous en ferez un Pascal ou un Newton ; les raisonnements qu'il émettra, au sujet d'idées générales répondant à leurs données, seront des déductions et des inductions admirables, des découvertes et des inventions selon toutes les règles, sans qu'il ait besoin d'en connaître aucune. Il en sera comme de la définition de la ligne.

Nous disons qu'il faut enseigner aux enfants à conce-

voir des idées générales complètes, nous ne disons pas qu'il faut leur apprendre ces idées, car sous cette forme on ne leur enseigne que des mots, auxquels ils attachent au hasard les idées incomplètes et fausses qu'ils conçoivent spontanément.

Encore ne serait-ce que le moindre des maux. Un perroquet qui parle est parfois un animal fort amusant quand, par hasard, il parle à propos. Mais à force de charger la mémoire de l'enfant de connaissances sur lesquelles, par suite de leur multiplicité et de leur étendue, il est incapable de concevoir des idées générales complètes, loin de développer, on détruit son intelligence. Un tel devient un ingénieur médiocre qui eût été un cordonnier excellent, parce qu'on lui a bourré la mémoire d'une science énorme qu'il ne domine pas. Un autre, au contraire, est un mauvais ouvrier parce qu'il dispose d'un monde d'idées générales incomplètes, qui le dégoûtent de son métier. Supposez une nation entière arrivée à ce degré d'incohérence dans son éducation intellectuelle, il y naîtra des générations d'esprits faux et de sophistes aussi naturellement que les mauvaises herbes poussent dans une terre abandonnée à elle-même.

Donc, autre chose est instruire, autre chose faire l'éducation des esprits. Nous les avons confondues à tel point qu'à force de mettre notre ambition dans

l'instruction, il semble que nous ayons perdu tout moyen d'élever des esprits justes et des hommes de bon sens.

Quelle que soit l'étendue de nos connaissances, notre instruction est d'autant plus fautive qu'elle consiste davantage en un simple apprentissage, et moins dans une éducation de l'esprit.

Lorsque nous disons que le bien et la science du bien sont une et même chose, nous l'entendons aussi, la science étant un bien, de la science en général, et de celle que l'humanité a acquise comme de celle qui lui reste à acquérir.

Il est une science illusoire qui, malgré toutes les vérités qu'elle contient, est une erreur par la façon seule dont ces vérités sont enseignées et conçues dans leurs rapports entre elles.

L'explication de la décadence intellectuelle des peuples parvenus à l'apogée de leur développement scientifique, est la même que celle de l'esprit faussé des individus. Comme l'intelligence des enfants, le génie des peuples succombe sous le poids des connaissances acquises. Et ce qui porte la confusion et le désordre à l'extrême, c'est qu'arrivé à ce point, on s'imagine que c'est en encourageant une instruction viciée dans ses sources qu'on finira par triompher de toutes les causes de faiblesse et d'erreur qu'elle renferme : les

enfants deviennent de plus en plus incapables, les peuples de plus en plus impuissants, et les chefs des uns, les maîtres des autres de plus en plus ineptes, en dépit du savoir amassé.

VI

LE JEUNE HOMME.

Ce qu'il faut de soins et de peines pour redresser la pensée d'un jeune homme lorsqu'elle a été faussée par l'instruction, est inconcevable. Il faut l'avoir essayé pour comprendre que les anciens aient fait du travail de Sisyphe un labeur infernal. C'est toute une intelligence à refaire. Il faut, pour chaque fait, apprendre à ce malheureux un adjectif autre que celui que ses maîtres lui ont enseigné; et comme chaque fait peut être envisagé au point de vue de l'histoire, de la morale, de l'économie politique, de la philosophie et de toutes les sciences exactes et positives, c'est à recommencer pour chaque ordre d'idées.

Il a des opinions sur toutes choses, sur la femme, le mariage, sa carrière et celle de ses camarades, la politique du jour et de la veille, l'état économique et social, l'histoire nationale, les États étrangers, les sciences, les arts, les lettres. Il lui semble n'être un homme

instruit qu'à cette condition. Et ce n'est pas tant que ses opinions soient fausses, elles sont toutes également incomplètes, manquant de proportion et de mesure. Parmi tant d'exemples que nous pourrions choisir, prenons-en un qui peut servir de pierre de touche. Selon l'instruction qu'un jeune homme aura reçue, il sera d'avis que l'histoire de la France moderne ne commence qu'avec la Révolution, ou que c'est à la Révolution qu'elle s'arrête. Il vous expliquera, dans le premier cas, que les défauts de l'ancien régime ont engendré la Révolution; dans le second, qu'elle n'a éclaté que pour avoir méconnu les mérites de l'ancien régime. Dites-lui que tout cela est absurde, que l'on ne peut pas plus expliquer les vices d'un fils par les vertus du père que les vertus du fils par les vices du père; que si la Révolution a eu des mérites, c'est dans l'ancien régime qu'il faut en chercher la cause, de même que si elle a eu des excès, c'est encore dans les excès de l'ancien régime qu'il faut en chercher la raison, il ne comprendra ni l'un ni l'autre, et une vérité aussi évidente que deux et deux font quatre lui sera devenue inintelligible. Ses maîtres l'ont à tel point saturé de leur façon d'envisager et la vérité et l'histoire, que son cerveau est devenu réfractaire à toute notion autre, si lumineuse soit-elle. Ainsi de tout le reste.

Ce qu'il y a de plus navrant, c'est que ce n'est pas

à quelque infériorité intellectuelle que remonte cette passion des jugements faux chez nos jeunes gens, mais à leurs plus belles, leurs plus nobles qualités. N'ayant appris à raisonner que d'après l'exemple et les règles des grands sophistes à la mode, leur intelligence ne leur offre d'autre ressource que de s'attacher aux vérités générales incomplètes qui répondent le mieux à leurs aspirations personnelles ou à leurs traditions de famille. Combattez leurs opinions par des inductions plus justes, ils n'y comprendront rien et retomberont toujours dans leurs prémisses : l'ancien régime a été mauvais, donc la Révolution a été excellente; l'ancien régime a été excellent, donc la Révolution a été détestable.

On a dit du jeune homme qu'il traversait, de dix-sept à vingt-deux ans, une époque métaphysique où il recherchait les doctrines, étudiait les systèmes, et se formait des opinions qui décidaient le plus souvent de son avenir. C'était là confondre un effet secondaire avec une cause générale. Comme la jeune fille, le jeune homme, un peu plus tard, traverse une phase où tout, en lui, devient affection et amour, depuis son attachement à ses camarades jusqu'à son admiration pour les choses qu'on lui enseigne. Ses goûts se transforment, son caractère se dessine, et, selon l'éducation qu'il a reçue et les maîtres qui l'instruisent, ses sentiments s'élèvent et sa pensée grandit, en même temps que toutes ses autres forces ou

bien ses sentiments se corrompent et sa pensée s'avilit, entraînés par son développement physique. Il en est qui deviennent de simples animaux, d'autres qui sont portés à tous les enthousiasmes; l'art, la poésie, la science, la gloire entraînent ceux-ci; les plaisirs et les jouissances égoïstes, ceux-là. Rien encore n'est déterminé, n'est fixe en eux, et quelque circonstance imprévue décide de leur existence : un amour, un succès, une doctrine. Leur amour se transforme en désillusion, leur succès ne se confirme pas, leur doctrine se heurte à d'autres doctrines, mais leurs sentiments s'affermissent, leurs aspirations prennent corps, leurs idées se tassent, ils deviennent homme et, dans leur conduite, suivront désormais une direction définitive qui ne se modifiera plus.

Ce n'est pas que leur caractère se soit développé : ils peuvent l'avoir complètement perdu et être devenus de vulgaires faiseurs ne cherchant jamais que leur intérêt du moment; ni que leur intelligence ait grandi : elle peut avoir été complètement faussée par leurs études; ni que leurs sentiments se soient ennoblis : le dégoût ou la fatigue peuvent avoir détruit en eux leurs impulsions les meilleures.

Un jeune homme destiné dès son enfance, par ses parents, à une carrière ne répondant ni à ses goûts ni à ses aptitudes, dévie dans tous ses efforts, perd toutes

sés aspirations, et finit par ne plus voir de réel dans la vie que la satisfaction de ses instincts les plus brutaux, dans l'observation raffinée de la forme qui, seule, le distingue encore de la bête. On appelle ces jeunes gens *fin de siècle*; on pourrait les appeler aussi *fin de race*. Ils succombent à des préjugés et à des erreurs d'éducation et d'instruction dont tout le monde est responsable.

D'autres, au contraire, dans leur période d'enthousiasme, veulent devenir artistes, poètes, savants, ingénieurs, administrateurs, juges, médecins. Leurs parents et leurs maîtres les guident prudemment dans le choix d'un avenir, et s'ils gardent avec cela le respect de la femme inspiré par la mère, ils deviennent des hommes par lesquels les générations fortes se fondent et sur qui les peuples peuvent compter.

D'autres, enfin, ne sont pas des dératés comme les premiers, ni des sujets de grande espérance comme les seconds; mais toujours les mêmes éléments décident de leur valeur: le respect ou l'abus de la femme, l'enthousiasme des beaux sentiments, des fortes pensées, ou leur dégoût, une carrière répondant ou ne répondant pas à leurs aptitudes. Ils peuvent devenir des hommes loyaux et honnêtes, tout en restant des esprits médiocres; et former par leur masse la puissance d'une nation, ou bien arriver, par des intrigues et des tripotages de toute espèce, à jouer un rôle funeste dans les affaires,

les sciences ou les lettres. Lorsque le nombre de ceux-ci domine, c'est la fin d'une nation, parce que c'est la désorganisation de tous ses liens moraux et intellectuels.

Ce n'est pas l'homme, c'est le jeune homme qui décide de l'avenir de la race, des familles et des peuples, quelque grandes que soient les influences qui agissent sur lui.

LIVRE V

LA FAMILLE

I

LE MARIAGE.

Il est des théories qui ne voient dans le mariage que l'union de deux égoïsmes en vue de la satisfaction d'une passion commune. « L'homme se figure aimer la femme et se croit capable de lui faire tous les sacrifices; la femme s'imagine aimer l'homme et ne se consacrer qu'à lui par son immolation. En réalité tous deux obéissent à leurs instincts de mâle et de femelle, et chacun est non seulement emporté, mais aveuglé par sa passion personnelle. »

Il est une passion plus égoïste encore que celle de l'amour, c'est celle de la faim; et cependant, peut-on prétendre que celui qui, tout en l'apaisant, le fait de la manière la plus modérée afin de pouvoir également apaiser la faim d'un autre, est un égoïste? La théorie répond « que c'est encore et toujours de l'égoïsme,

et que l'homme capable de se priver pour un autre ne le fait que parce qu'il éprouve plus de plaisir à soulager la faim d'autrui qu'à satisfaire complètement la sienne ».

Tout ceci n'est qu'un jeu avec le sens des mots. *Ego*, c'est moi. Toute chose que je fais, fût-ce de me jeter dans la rivière pour sauver un autre, se rapporte à moi. Tout est donc de l'égoïsme. Le plaisir que l'on fait à autrui est avant tout un plaisir que l'on se fait à soi-même.

La lumière et la chaleur sont-elles la même chose parce qu'elles proviennent du même soleil ? Il n'y a certainement pas de lumière sans quelque nuance de chaleur ; il n'y a pas de chaleur sans quelque possibilité de lumière ; les deux forces se transforment l'une dans l'autre. Elles n'en sont pas moins tellement distinctes que nous voyons l'une, que nous sentons l'autre, sans pouvoir jamais les confondre entre elles. Pourquoi la confusion nous est-elle, au contraire, si aisée quand nous parlons des affections humaines ?

Pas plus que la lumière n'est de la chaleur et la chaleur de la lumière, l'égoïsme n'est du dévouement et le dévouement de l'égoïsme. Nous avons des sens différents pour distinguer la lumière et la chaleur, nous ne possédons que notre seule et même intelligence pour distinguer nos affections les unes des autres. De là la confusion. Et si nous attribuons deux affections aussi

distinctes que l'amour-propre et l'amour d'autrui à un même principe, le *moi*, les physiciens ramènent la lumière et la chaleur à une force supérieure commune. Mais jamais aucun d'eux ne s'avisera de prétendre que l'une est l'autre.

Elles ne sont pas des forces contraires comme les forces centripète et centrifuge; mais, à des degrés divers, elles peuvent subsister et se manifester ensemble, la lumière donner de la chaleur, la chaleur donner de la lumière. Il en est de même de l'amour-propre et de l'amour d'autrui, de l'égoïsme et du dévouement. En contentant ma faim, j'accomplis un acte égoïste; en le faisant de manière à satisfaire, grâce à quelque privation, la faim d'un autre, j'accomplis un acte d'abnégation. L'un subsiste à côté de l'autre; ils se manifestent en même temps.

Il n'est que trop facile de se donner des allures scientifiques en se livrant à tous les aveuglements de la sophistique. Il suffit de prendre une idée générale quelconque, de la distinguer des autres et de démontrer que toutes en dépendent ou en proviennent, à l'aide d'un certain nombre de petits faits triés sur le volet, puis de dire pompeusement : Voilà comme on procède dans les sciences!

Sophistes ou faux esprits, leur procédé à tous est le même. Aucun ne soupçonne en quoi consiste un raison-

nement scientifique. Est-ce que $\frac{2}{3}$ et $\frac{3}{4}$ font $\frac{5}{7}$? Il en est de même des forces naturelles et des affections humaines. Elles ne s'additionnent pas plus que les fractions à dénominateurs différents. Réduisez-les à un dénominateur commun, trouvez la force générale cause des forces multiples, découvrez le principe supérieur source des affections humaines, et vous pourrez ajouter les fractions, définir les forces, expliquer les affections. En attendant, raisonnez juste, c'est l'unique moyen d'y parvenir. Toute autre voie conduit, en dépit de l'accumulation des petits faits et des grands mots, à des erreurs dont on ne revient que pour se précipiter dans d'autres.

Si nous insistons particulièrement sur les faux raisonnements en morale, c'est qu'ils ont une influence énorme sur tous les actes de notre vie, et par conséquent sur cet acte le plus important de tous : le mariage. Le bonheur de deux êtres, l'avenir de leurs enfants, l'existence des nations, la prospérité des États, l'avenir de l'humanité en dépendent.

Observez le jeune homme. Il éprouve des mélancolies profondes qui désespèrent les siens, et des accès de gaieté exubérante qui les surprennent. Le travail le fatigue, les études l'accablent, ou bien il s'abandonne passionnément à ses aspirations dans les arts, à ses ambitions dans les lettres. Tout est pour lui, tour à tour,

sujet à intérêt et objet de dédain. Tantôt le monde paraît trop étroit pour son imagination, tantôt l'espace trop restreint pour ses muscles ; il chasse, pêche, rame, court, comme pour échapper, au physique et au moral, aux poussées qui l'emportent à son insu. Voyez la jeune fille. Elle aussi a des gaietés inexplicables et des tristesses incompréhensibles. Elle passe ses journées à des exercices de piano ou de chant, ses soirées à la lecture de romans, et ses nuits à la danse. Elle s'entête dans ses goûts ou s'abandonne à tous les caprices. Elle s'use et se consume sur elle-même, devient nerveuse et anémique. Un rien la trouble. Ses rires, comme ses larmes, se transforment en crises qui terrifient ses parents. Que les deux se rencontrent et se plaisent, aussitôt la passion, loin de les accabler, les anime et double leurs énergies ; mais aussi il semble qu'ils aient perdu tout moyen de dominer leurs actes, et que la folie soit devenue la règle de leur conduite. Mariez-les, tout se calme. L'un et l'autre ont trouvé la satisfaction de leurs instincts, et toutes leurs facultés reprennent, comme par enchantement, l'équilibre, à condition toutefois que, leur passion apaisée, ils prennent l'habitude des abnégations et des dévouements nécessaires à la vie maritale, que l'un s'identifie aux sentiments de l'autre, s'initie à ses idées et à ses goûts, enfin qu'ils grandissent dans leur connaissance et affection réciproques, transformant leur passion

aveugle en un amour réel. Le grand mobile qui les a poussés dans les bras l'un de l'autre a perdu son action, mais les affections attachées à chacune de leurs pensées, à chacun de leurs actes, leur sont devenues communes; elles ont transformé une union passagère en un lien d'amour et de dévouement indissoluble. Que des deux parts, au lieu d'une abnégation constante, les deux égoïsmes se maintiennent implacables, et chaque échange de paroles devient une dispute, chaque dispute une source de désillusions. A celles-ci succèdent les rancunes, aux rancunes la haine; leur vie commune devient un enfer; le mari fuit la maison, la femme se console dans les bras d'un autre, et d'erreur en erreur tous deux tombent dans l'abjection.

Telles sont les fatalités du mariage : consécration d'un double dévouement, il entraîne les satisfactions les plus profondes, le bonheur le plus complet que l'homme et la femme puissent atteindre; manifestation implacable de deux égoïsmes, il n'est point de souffrance et de dégradation qui n'en soient le résultat. De là toutes ses difficultés. Elles croissent à mesure que la civilisation se développe. Pour qu'un mariage se fasse dans d'heureuses conditions, il faut que les deux jeunes gens le désirent, que les parents l'approuvent, que la communauté des croyances et des habitudes le cimente, que la loi le protège et que la société l'accepte. Or, plus les

mœurs sont simples, les coutumes fortes, les hiérarchies sociales respectées, plus ces conditions sont aisément réalisables. Mais dès que la hiérarchie disparaît, que les coutumes se perdent et que les mœurs deviennent plus complexes à la suite des richesses et du bien-être général, les difficultés du mariage se font sentir. Le consentement des parents semble une entrave tyrannique, la communauté des croyances un préjugé, la protection des lois une formalité, et la société se montre également indulgente pour les mariages les plus disproportionnés et pour tous les excès passionnels qui en dérivent. Mais, dès ce moment aussi, le mariage n'est plus l'entente de deux dévouements; l'amusement et le plaisir en sont l'unique objet, et si la vie de famille n'est pas encore une souffrance, elle est déjà un ennui. Pour porter le mal à son comble, on institue le divorce. C'est à la fois la désorganisation du mariage et la dissolution de l'état social.

Aucune doctrine, aucune théorie n'y remédiera. Il en surgira qui s'efforceront de faire de cette dégradation même des droits et des principes. Elles auront leurs effets, comme le reste, en précipitant la démoralisation de tous ceux qui s'en imprégneront.

Quand le sauvage, en dépit de son plumage et de son tatouage, se voit refuser la jeune fille qu'il recherche, il l'achète ou la vole. Dans les deux cas il conserve une

supériorité incontestable sur l'homme civilisé agissant de même; sa passion est forte et simple comme sa pensée et ses instincts, et l'union se maintiendra en raison de cette force et de cette simplicité.

Chez l'homme civilisé, c'est le contraire qui a lieu. Lorsque, sans être un crime, une union se contracte par achat ou par enlèvement, c'est toujours du consentement des deux partis, et ce consentement est à lui seul déjà un signe d'affaissement moral et intellectuel.

Le fils d'une ancienne famille déchue recherche en mariage une riche héritière, afin de redorer son blason. En sera-t-il moins d'une famille déchue? En portera-t-il moins une tare physique et morale? De son côté, l'héritière qui apporte les richesses accumulées par l'usure et les spéculations véreuses, pour épouser un noble, n'en sera pas moins issue de parents malhonnêtes, et elle en portera les traces. Une famille de gredins titrés ou de décrépits naîtra d'une telle union. Je leur préfère une bande de petits sauvages bien portants, résolus et énergiques.

Un homme riche épouse une fille pauvre tout en sachant qu'il lui déplaît, celle-ci l'accepte, malgré ses répulsions, pour les plaisirs et le luxe qu'il lui promet; l'une est égoïste et frivole, l'autre est un sot; leurs enfants tiendront de l'un et de l'autre. Aucune considération personnelle, aucune loi publique ne peut excuser

ou légitimer un mariage; quel qu'il soit, il entraîne des conséquences bonnes et mauvaises, selon le mérite et le démérite des hommes; et selon la nature et la force des choses.

Pour les animaux, le mariage est un instinct aveugle; pour l'homme, il est une question d'intelligence et de cœur.

Il y a plus. Un jeune homme riche, beau, bien élevé, épouse une jeune fille non moins riche, non moins belle, non moins bien élevée. Les parents sont dans la joie. La société se met en fête. L'Église s'entoure de tout son éclat pour bénir cette union. L'État fournit ses meilleurs légistes pour en rédiger le contrat, et tout ce que la science offre de ressources est à la disposition du jeune couple pour faciliter sa vie, ainsi que l'éducation et l'instruction de ses enfants. Comment se fait-il que, depuis que l'histoire existe, ce sont précisément, sauf de très rares exceptions, ceux qui se sont mariés dans les conditions les plus heureuses qui ont les enfants qui s'étiolent le plus hâtivement et forment les familles qui s'éteignent le plus vite? C'est que les joies, les espérances, les garanties, les richesses et les fêtes n'ont rien à voir avec la fondation d'un mariage vraiment solide et d'une famille réellement forte. Loin de là; tous ces avantages de fortune et de considération sont comme une école d'égoïsme; les caractères les meilleurs

s'y gâtent, les races les plus fortes s'y corrompent.

Un brave ouvrier, une brave ouvrière s'unissent. Pas n'est besoin de dehors brillants; les parents, la société, l'Église, l'État s'en occupent à peine. Ils gagnent péniblement leur vie au jour le jour, et leurs enfants sont élevés à travers des privations; mais, grâce à leur affection mutuelle, leur misère même est pour eux une occasion de dévouement réciproque, d'entente de plus en plus profonde; leurs caractères se trempent, leur race se fortifie, et tant que les enfants en maintiendront la tradition, la famille grandira et s'étendra indéfiniment. Les premiers sont comme des fleurs qui germent, éclosent, brillent et se fanent; les seconds sont le tronc qui croît et pousse ses rameaux de génération en génération, formant les grandes et puissantes nations. Et que l'on ne s'imagine pas que les privilégiés ont été les plus heureux, jouissant de tous les biens de la terre, et que l'existence des autres n'a été qu'une suite de privations et de misères. *Dans quelque condition qu'ils se trouvent, les hommes ne sont heureux que dans la mesure où ils participent au bonheur d'autrui.* L'homme égoïste et riche ne saurait connaître d'autres jouissances que celles d'une bête à l'engraissement. L'homme dévoué, si pauvre qu'il soit, a toutes les satisfactions dont l'être humain, dans la plus noble partie de son être, est capable.

Certes, un sauvage qui se marie dans la forêt vierge,

un ouvrier dont on enregistre l'union dans le coin d'une mairie, sont peu de chose. Ce peu de chose est tout. L'humanité entière n'a pas d'autre origine, ni d'autre soutien. Mais ce n'est là encore qu'un côté, le plus élémentaire, de la question. Suivant que les mariages se contractent, les mœurs se forment, les coutumes s'établissent; celles-ci deviennent lois, institutions publiques, forment les nations. Au moment de leur union, un jeune homme et une jeune fille représentent non seulement leurs illusions et leurs espérances propres, mais encore le passé tout entier des générations qui les ont précédés, et, en se figurant que tout le présent est à eux, déjà ils disposent de l'avenir de leurs descendants. Ainsi les hommes, ne croyant vivre que pour leur bonheur propre, portent en eux tout le poids du passé et toutes les charges de l'avenir du bonheur des autres.

Nous nous marions dans l'ignorance à peu près absolue de ces immenses solidarités, et notre ignorance de ce qui se passe hors de nous se double de toutes les illusions que nous nous faisons sur nous-mêmes. Nos déceptions croissent en proportion de notre aveuglement.

En y réfléchissant, au contraire, épouvantés de l'immensurable responsabilité, nous mettons nos efforts et notre bonheur dans tous les contentements que nous pouvons recueillir hors du mariage; nous nous adon-

nons, selon nos goûts, nos préférences, à la gloire des sciences, des arts, des lettres, ou bien nous nous immolons dans un dévouement sans bornes au soulagement des misères et des infirmités d'autrui. C'est en vain. A mesure que vous diminuez votre rôle dans l'humanité, vous diminuez aussi les satisfactions que vous pouvez en attendre. Vos croyances religieuses vous consolent, vos espérances ambitieuses vous contentent : ce sont des illusions nouvelles. Pas plus que l'amour-propre n'est de l'amour d'autrui, aucune satisfaction personnelle, si idéale qu'elle puisse être, ne remplacera celles attachées à nos affections.

Les doctrines prêchant l'abstention du mariage et celles qui en font un acte égoïste méconnaissent au même titre la grandeur humaine; peu importe que les unes le fassent au nom de l'amour animal, les autres au nom d'un amour idéal. Mais les deux doctrines ont leur raison d'être et surgissent, d'ordinaire, simultanément dans l'histoire. Quand les hommes sont devenus incapables d'accomplir les devoirs du mariage, ils n'en voient plus que les abus ou les excès.

II

LA FAMILLE PATRONALE.

La vérité n'acquiert toute sa portée que lorsqu'elle est devenue coutumière à la pensée d'un peuple, comme la pluie ne devient féconde qu'absorbée par le sol.

Le mariage représente le passé, le présent et l'avenir physique et moral du couple qui va l'accomplir. Il va fonder une famille et se créer des relations propres; il faudra travailler pour vivre, et que femme et enfants soient nourris. Que l'on commande le travail aux autres ou que l'on se trouve à leur service, que l'on dépense les produits du labeur accompli par eux ou que, par son labeur propre, on réalise sur eux des bénéfices, de toute façon il faut pouvoir le faire en paix et en sécurité, soit que nous protégeons les autres, soit que les autres nous protègent; de toute façon il faut que pour chacun de nos besoins dont la satisfaction dépend d'autrui, comme pour chacun des leurs dont le contentement dépend de nous, une entente s'établisse. La famille qui dans son développement est parvenue à réaliser, grâce au concours de tous ses membres et de tous ses proches, ces conditions de son existence, forme une famille patronale. En

dehors d'elle tout est étranger, l'entente éphémère, la solidarité à peine comprise. En revanche, quiconque y entre, à quelque titre que ce soit, en fait partie, et prend sa part dans les affections et les sollicitudes communes. Plus ces affections se maintiennent, plus cette sollicitude s'étend, plus la famille grandit en richesse, nombre et puissance. Un membre de la famille patronale ne peut cultiver son champ, un autre le fait pour lui ; celui-ci se trouve dans la gêne, il est assuré du soutien du premier. Tous les actes sont fondés sur des affections réciproques, et naturellement, spontanément s'établit la hiérarchie des devoirs et des droits qui sont l'expression de la commune solidarité : nul ne gagne que tous n'en profitent, nul ne perd que tous n'en souffrent.

Ces caractères de la famille patronale ont donné à l'histoire la phratrie grecque, la clientèle romaine, la seigneurie féodale, la zodroya slave. Ils ont fait et feront toujours la puissance des peuples, de même que la perte de ces traditions en entraînera toujours la déchéance et la disparition.

Des utopistes, ayant vaguement entrevu cette nécessité, ont voulu faire de l'affection mutuelle tout un système de régénération de l'humanité : sympathisme, altruisme, solidarisme, communisme même, tous les noms ont été inventés, tous les principes évoqués pour expliquer et justifier la doctrine.

Tant que l'enfant, dès son âge le plus tendre, n'est pas élevé à éprouver les grandes affections du cœur humain, tant que chaque membre de sa famille ne lui en donne pas l'exemple, que chaque parole qu'il entend, chaque acte qu'il voit accomplir n'en est pas une expression, comment en trouverait-il le secret?

C'est une chimère dangereuse que de s'imaginer que par des institutions de bienfaisance et de protection, de quelque espèce qu'elles soient, ou par des doctrines et des croyances, fussent-elles les plus sublimes, on remplace les affections et le contentement qu'elles donnent. On enseigne les doctrines, on répand les croyances, on fonde les institutions; si les hommes qui en prennent l'initiative ne se font pas aimer par eux-mêmes, si ceux qui les acceptent ne le font pas, portés par un véritable amour d'autrui, ce ne seront toujours, d'une part, que des aspirations individuelles isolées, et, de l'autre, un encouragement à tous les égoïsmes collectifs. Supposons que la lune se transforme en une pluie d'or tombant sur la terre, nous n'en serons pas d'un sentiment ni d'une affection plus riches.

Nous nous sommes servi de l'exemple si connu dans l'histoire, de la famille patronale, pour expliquer notre pensée. Il en est de même de toute famille. Les affections ne s'étendent et ne grandissent qu'avec elle et par elle. Que l'on songe, au milieu de tous nos égoïsmes

déchainés, aux expressions d'*ami d'enfance* ou d'*ami de la famille*, et l'on comprendra le rôle immense que joue celle-ci dans le développement des affections humaines.

Les enfants abandonnés à eux-mêmes, élevés à l'école ou dans la rue, contractent des liaisons aussi éphémères que leurs goûts d'enfants. Ils ne s'entendent que dans leurs jeux, se quittent et se retrouvent avec indifférence; heureux si un jour, isolés, sans soutien, ils se retrouvent comme *pays*, sans souvenir autre que leur clocher commun.

Comment des générations entières élevées de la sorte peuvent-elles posséder n'importe quelle conscience de leur solidarité, n'importe quelle affection généreuse, n'importe quel sentiment de leurs devoirs mutuels? Prêchez-leur la charité et le dévouement, promettez-leur le bonheur de l'humanité ou les félicités éternelles, vos paroles tomberont sur un sable aride où rien n'est préparé pour en recevoir et faire germer la semence. Elles ne les comprendront que selon leurs illusions personnelles, et ne leur obéiront que selon leurs passions égoïstes.

Ni l'ouvrier ni sa femme ne connaissent d'amis d'enfance ou d'amis de la famille. Le premier ne fréquente que des amis de cabaret qui l'éloignent de son intérieur; la seconde, que les commères du voisinage qui l'amuse par leurs cancans, heureux si le besoin

de distraction et de plaisir ne les emporte pas plus loin. Le riche et son épouse, au sein du bien-être et du luxe, forment les tristes et dignes pendants des précédents. Le cadre seul diffère. Le cabaret s'appelle cercle, les commérages de trottoir *five o'clock tea*. Et, de même que l'ouvrier abandonne son patron, en prend un autre et le quitte pour revenir au premier, toujours mécontent et du maître et de lui-même parce qu'il ne recherche que des satisfactions égoïstes, le riche prend et renvoie ses serviteurs et ses employés, sans affection aucune, sans lien d'aucune sorte, sans autre règle que le même égoïsme ; et pendant ce temps des enfants en soie et en satin disputent et se détestent au salon, absolument comme leurs petits frères en haillons et en loques dans la rue. Mieux vaut prêcher la lumière aux aveugles que la charité, l'abnégation et le dévouement à un pareil monde.

Certaines familles se maintiennent durant des siècles : elles ont conservé les traditions patronales. Nous rencontrons dans nos classes ouvrières des affections, des dévouements inattendus. Ils participent des mêmes origines.

Nos affections ne surgissent pas plus en nous sans que nous y contribuions par nos efforts, que la science ne s'acquiert sans que nous nous donnions la peine de l'apprendre. On nous enseigne une science en éveillant en nous les impressions et les idées qui en sont l'expres-

sion; de même on nous élève dans nos affections par l'exemple qu'on nous donne et les satisfactions qu'on nous fait éprouver.

Nous n'avons pas à montrer ici, c'est l'objet de la morale sociale, comment les instincts primitifs, rudes et aveugles chez l'homme comme chez la bête, se transforment et s'élèvent sous l'action de son intelligence, et se développent au point de faire surgir les progrès et la civilisation. Il nous importe seulement de montrer comment cette transformation et ces progrès s'opèrent au sein de la famille.

C'est dans la famille, parmi ses membres et ses proches, et par tous ceux dont ils dépendent et qui dépendent d'eux, que les effets des actes et des affections de tous se produisent et s'étendent de génération en génération. Dès que les affections mutuelles cessent de se développer et de grandir, la vie de famille, son action et son autorité s'éteignent : l'entente disparaît, et la société revient aux impulsions brutales et aveugles des premiers instincts, bien que ces instincts aient perdu leur force primitive, et que la société se maintienne encore quelque temps sur les débris de ses traditions. Celles-ci ont perdu leurs racines dans les cœurs.

Vous voulez le bonheur et croyez le trouver dans une union heureuse? Sachez le mériter par celui de tous ceux qui vous approchent et dont vous vous approchez.

III

LA LIBERTÉ DANS LA FAMILLE.

Aussi n'y a-t-il rien de plus intéressant à étudier que la façon dont se fait, au sein de la famille, l'éducation publique.

Que signifie la *liberté* dans la famille ?

D'ordinaire nous entendons le mot de *liberté* dans des sens fort différents. La liberté intellectuelle nous paraît la faculté de penser ce que bon nous semble ; la liberté morale, d'aimer ce qui nous plaît, et la liberté d'action, de faire ce qui nous convient. Sous cette forme, la liberté ne représente que des prétentions égoïstes, la négation du devoir, le contraire du bien.

L'enfant veut penser et agir d'une façon, les parents veulent qu'il le fasse d'une autre. L'ouvrier prétend travailler, recevoir un salaire et satisfaire ses besoins de telle manière, le patron entend que ce soit autrement. Les minorités demandent des institutions qui leur conviennent, les majorités leur imposent celles qui leur plaisent. Ainsi du reste. Chacun a ses idées, ses affections, ses volontés propres, et ces idées, ces affections, ces volontés ne constituent des libertés qu'autant qu'on

peut les imposer à autrui. Sous cette forme, la liberté a de tout temps pris le nom de tyrannie, et l'aberration par laquelle on en arrive à nommer liberté ce qui est tyrannie et tyrannie ce qui est liberté, n'est possible qu'à la condition d'être aveuglé par l'égoïsme au point de ne pas plus savoir ce que l'on pense que ce que l'on fait.

En dehors de l'éducation, il n'existe aucune liberté, quelles que soient les définitions que nous en donnions et quels que soient nos efforts pour l'atteindre, nos violences pour la conserver.

Quand l'enfant naît, il a des prédispositions héréditaires et des aptitudes naturelles. Mais ces prédispositions ne sont encore qu'un organisme vivant à peine, et ces aptitudes sont tellement indéterminées qu'il ne sait encore se servir ni de ses yeux pour voir, ni de ses mains pour toucher, ni de sa langue pour parler.

Selon l'accord qui s'établit insensiblement entre le petit être et ceux qui l'entourent, celui-ci grandit, se fortifie, guidé selon leur affection et l'intelligence qu'ils ont de ses besoins. Les mots qu'il prononce sont ceux dont se servent ses parents; les objets qu'il connaît, ceux dont ils s'entourent; les actes qu'il accomplit, ceux vers lesquels ils le dirigent. Ainsi, proportionnellement à l'accord qui s'établit entre l'enfant et ses parents, il naît à la liberté. Son intelligence se

développe, ses affections se forment, et, à mesure qu'il en éprouve les effets, il les juge, recherche l'accord de ses idées, de ses sentiments, de ses actes; en un mot, fait usage de sa liberté.

Il manifeste ses volontés; elles sont contraires à celles de ses parents; c'est la tyrannie, non la liberté qui commence. Les parents, dans leur faiblesse, se soumettent à ses caprices; ce sera un enfant volontaire, égoïste. Ils les étouffent avec dureté; ce sera un être opprimé, dressé à tous les esclavages. La liberté n'existe, ne grandit et ne se développe qu'à une condition : que les parents, en s'abandonnant à leurs sentiments les meilleurs, à leurs idées les plus sages, élèvent l'enfant de manière que, de son plein gré, il conforme sa conduite à leurs intentions et désirs.

Certaines législations, surtout celles issues des coutumes primitives des peuples, accordent au père une autorité absolue sur son enfant. Elles obéissent à la nature des choses, car ce n'est que par l'autorité du père que l'enfant apprend l'usage de la liberté, comme il apprend par celle de la mère l'emploi de ses affections. Par toute autre voie, et quand l'enfant est abandonné à des mains étrangères, on n'élève qu'un égoïste, on ne forme qu'un esclave ou un tyranneau.

Dans la famille patronale, dont les serviteurs font partie de père en fils, le mal est encore peu grave.

Dans la famille moderne, où l'enfant est élevé par des domestiques et des servantes à qui les affections et les caractères de la famille sont absolument étrangers, les oppositions entre parents et enfants deviennent constantes. L'éloignement croît entre eux de jour en jour, les punitions ou les gâteries sont continues, tandis que la crainte du renvoi ou l'espoir d'un gain dresse autour du petit être tout un monde d'hypocrisie et de mensonge.

Plus tard, il s'agit de l'instruire. Il n'a acquis ni la droiture et la loyauté, ni l'abnégation et l'esprit de dévouement nécessaires pour l'usage de la liberté. On l'enferme dans un vaste établissement, collège ou lycée, où il est surveillé dans ses promenades, surveillé dans ses jeux, surveillé dans ses études, surveillé jusque dans son sommeil. Enfin cessent les longues études pendant lesquelles le pauvre enfant a perdu jusqu'à la faculté de comprendre le sens du mot de liberté. Livré à ses impressions, il s'abandonne aveuglément à tous les excès aussi bien physiques que moraux et intellectuels : quiconque pense comme lui est dans le vrai, tout autre dans le faux; les actes qui satisfont ses passions sont bons, les autres mauvais. En toutes ses affections apparaît la tyrannie égoïste, personnelle dont, en réalité, il n'est jamais sorti. Pour échapper à la tutelle de ses parents et conquérir sa liberté définitive, il

faut qu'il ait une position. Pour le coup, il jouira de toutes ses libertés! Ce ne sera que pour voir reparaître plus fort en lui et autour de lui toutes les tyrannies. Ses supérieurs lui sont désagréables, ses inférieurs ne lui obéissent point, et tous tendent à l'exploiter comme il les exploite tous. La lutte est sans trêve, sans merci. Opprimé ou oppresseur, il ne lui reste pas d'autre choix. Mais il tient à sa liberté. A force d'intrigues et de duplicité, il se débarrassera de la tyrannie qu'il supporte, et maintiendra celle qu'il exerce, à moins qu'il ne succombe et ne se mette du côté des mécontents, ne fasse avec eux des émeutes et des révoltes, toujours exploitant et toujours exploité.

S'il est de nature moins ambitieuse, et préfère aux satisfactions de son orgueil celles de ses goûts et de ses plaisirs, il se jettera dans les affaires : commerce, industrie, bourse, et y portera, sous d'autres formes et sous le même nom de liberté, les mêmes vices. Entrepreneur, chef, patron, jamais il ne gagnera assez sur ses produits, jamais il ne fera assez d'affaires ; ses concurrents l'écrasent, l'étouffent, il cherchera à les écraser à son tour, et, s'il y parvient, écrasera, étouffera tout le monde ; toute exploitation du travail d'autrui lui est permise, toute usure commerciale licite, toute fraude un moyen de fortune, et les lois qui les défendent ou les empêchent sont des entraves à sa liberté. Subalterne,

employé, ouvrier, il pensera en tous points le contraire : le patron ne vit que de son travail à lui, sa fortune est un vol ; il faut que les lois le garantissent de cette exploitation, qu'elles le protègent contre cette usure, assure la répartition équitable des biens et, avec elle, la liberté.

Tous se livrent ainsi, faute d'avoir appris dans leur enfance et au sein de la famille en quoi consiste la liberté, à l'exploitation les uns des autres, à des revendications incessantes, à une tyrannie sans trêve au nom d'une fausse liberté qui n'est que l'expression de tous les égoïsmes déchaînés.

Encore si le mal s'arrêtait là ! mais, développé au sein de la famille, il réagit sur elle, et, de génération en génération, s'aggrave. Dans cette lutte de tous contre tous, l'homme par sa position, la femme par les ressources de son travail ou par sa fortune, offrent des soutiens nouveaux aux forces qui commencent à manquer, aux plaisirs qui deviennent trop coûteux. On se décide au mariage. Contracté dans ces conditions, loin d'être l'expression de deux affections doublées de tous les dévouements, il est la consécration de deux égoïsmes. La jeune fille, devenue dame, jouira d'une liberté plus grande, et le jeune homme, chef de maison, d'une autorité plus considérable. Dans le conflit de leurs deux égoïsmes, l'un sera toujours la victime de l'autre. Dès les premières

luttons, chacun reprendra sa liberté; c'est la dissolution du mariage. Les enfants deviendront ce qu'ils pourront; c'est la dissolution de la famille. Ainsi que l'homme tue l'homme par haine et vengeance, l'égoïsme tue l'égoïsme, et la liberté mal entendue la liberté.

C'est dans et par la famille que naît et s'apprend la liberté, parce qu'elle seule fonde et cimente l'accord des affections, des idées et des actes, et, portant ses vertus au dehors, les transforme en liberté publique par l'accord des affections, des idées et des actes de tous. Hors de là il n'existe point de liberté, si grandes que soient nos illusions et les abus que nous faisons de ce mot. Aveuglés par nos passions égoïstes, nous les laissons nous dominer et nous contraindre à la domination des autres, que ce soit par corruption et intrigue ou par violence et crime, et nous poussons nos aberrations jusqu'à appeler notre sujétion à nous-même et notre tyrannie sur les autres : la liberté.

La liberté véritable est à tel point différente de ce que nous imaginons sous ce nom, qu'elle consiste non seulement dans l'accord de nos idées, de nos sentiments et de nos actes avec ceux des autres, mais dans leur accord avec toutes choses, avec la matière inconsciente et les forces aveugles de la nature. Nous n'atteignons notre liberté à leur égard qu'en mettant nos idées, nos affections et nos actes en accord avec elles. Un fleuve

débordé dévaste les champs, démolit les maisons. Nous en creusons le lit, nous en endiguons les rives, nous construisons des réservoirs, et, comme par le passé, les eaux s'écoulent tranquillement : nous continuons à cultiver nos champs, à habiter nos maisons, à vivre en sécurité, nous avons conquis sur la nature notre liberté.

S'il en est ainsi de nos rapports avec les éléments, combien plus en est-il de même de nos rapports avec nos semblables ! A défaut de l'intelligence des ressources que lui offrent les forces naturelles, l'existence de l'homme n'est que privation et misère ou lutte constante pour la conquête de la nourriture quotidienne. Avec l'expérience de ses forces et leur connaissance, la prospérité matérielle de l'homme s'accroît, et, en proportion, sa liberté de vie et d'action augmente. De même l'homme apprend, dès ses premiers bégayements, à conformer sa conduite à celle des autres, et, à mesure, se développe au moral et au physique ; *et plus son entente avec les autres grandit, plus s'accroît sa liberté de vie et d'action au sein de la vie sociale comme au sein de la nature.*

Il n'est pas de découverte dans les sciences, pas d'invention dans les arts, qui ne soit un progrès pour l'humanité ; mais il n'y a pas d'acte de dévouement et d'abnégation qui n'en soit un également. Si nous construisons nos maisons en nous conformant aux lois de la

pesanteur, si nous cultivons la terre en nous soumettant aux saisons, pourquoi, dans notre vie commune, ne nous conformerions-nous pas les uns aux autres? Les semences confiées au sol dans la mauvaise saison restent stériles, et la maison construite sans fondement solide s'écroule; de même les actes émanant de notre seul égoïsme ne sont que désordre et anarchie, violence et tyrannie brutale, et quand le mensonge et l'hypocrisie viennent se mêler à nos prétentions malsaines sous le nom de liberté, c'est la déchéance morale doublée de la dégradation intellectuelle.

IV

L'ÉGALITÉ DANS LA FAMILLE.

Tous les Français sont égaux devant la loi : cela signifie que la loi ne reconnaît de privilège à aucun. Mais cela pourrait vouloir dire aussi que, devant la loi, tous les Français sont égaux comme des triangles, par exemple, ayant mêmes angles et mêmes côtés.

La loi distingue le mineur du majeur, le père de la mère, les parents des enfants, l'ivrogne de l'homme plein de sens, l'interdit de celui qui jouit de tous ses droits, le soldat du civil, le commerçant du rentier,

l'électeur de l'élu, le contribuable de l'exempt de contributions, le testataire de l'héritier ; ses distinctions sont infinies. Il n'en est qu'une qu'elle ait omise, c'est celle de l'ouvrier et du patron, lacune qui est peut-être l'unique raison de l'ambiguïté du terme dont elle s'est servie en déclarant que tous les Français sont égaux devant elle.

La législation des peuples est leur morale coutumière. Le vague de certains termes tient à la difficulté d'en définir les principes. Tous les hommes sont égaux en un sens, inégaux dans un autre. Au point de vue de leur définition, ils sont tous les mêmes : animaux bimanés, animaux raisonnables, animaux politiques ou animaux perfectibles par leur entente. Encore ces définitions, par leur diversité même, prouvent-elles combien les hommes sont inégaux jusque dans les jugements qu'ils portent sur eux-mêmes. Si tous sont égaux au point de vue général pour autant qu'à tous s'applique le nom d'homme, il n'y en a pas deux dont l'un soit l'égal de l'autre comme des triangles ayant mêmes angles et mêmes côtés. En quoi donc pourrait bien consister l'égalité véritable des hommes ?

A quelque point de vue que l'on se place, c'est certainement parmi les enfants d'une même famille que l'on trouve l'exemple le plus proche de l'égalité. Ils sont issus de mêmes père et mère et élevés dans les

mêmes conditions ; ils contractent les mêmes habitudes, les mêmes goûts, partagent les mêmes idées. Cependant il y a entre eux des différences considérables, ne serait-ce que la différence d'âge. Quand l'aîné est issu de parents dans la force de l'âge, il acquiert par cela seul une prédominance sur son frère plus jeune ; il a déjà une expérience plus grande, un développement intellectuel et moral plus considérable, et a subi davantage l'action des parents, tandis que le cadet est soumis à l'ascendant de son aîné. Le contraire aussi peut avoir lieu : l'aîné, issu de parents trop jeunes et sans expérience, peut rester faible et délicat, et le second le dépasser en force physique et morale. Quoi qu'il en soit, la différence d'âge suffit à les rendre dissemblables.

Il semble néanmoins que les enfants d'une même famille, quel que soit leur âge ou leur sexe, peuvent être considérés comme égaux par des parents qui, ne faisant aucune différence entre eux, les aiment de la même tendresse et les traitent de la même manière. Ce serait l'esprit d'égalité transformé en iniquités et injustices constantes. Il faut que de bons parents donnent plus de leurs soins au faible qu'au fort, s'occupent avec plus de sollicitude du développement intellectuel du moins capable, et laissent une initiative plus grande au mieux doué ; de plus, l'éducation et l'instruction doivent différer selon qu'elles s'appliquent à une fille ou à un

garçon. Traiter chaque enfant selon ses besoins, ses forces et ses aptitudes, voilà ce qui constitue au sein de la famille l'égalité véritable.

La loi l'entend absolument de même. Elle distingue le mineur du majeur, le père de la mère, etc., et fait ses prescriptions, prononce ses arrêts selon qu'elle le juge dans l'intérêt de tous. A ce titre, comme dans une famille bien ordonnée, tous les Français sont égaux devant la loi.

En morale, l'égalité géométrique est le rêve des chercheurs de la quadrature du cercle.

Plus les hommes diffèrent par leur âge, leurs forces, leurs aptitudes, plus l'uniformité du traitement que les uns feraient subir aux autres devient une injustice et une absurdité. De même que dans la famille l'égalité des enfants est la juste distribution de ce qui est nécessaire au développement de chacun d'eux, dans la patrie l'égalité des hommes n'est autre chose que le règne parmi eux de la justice et de l'équité. Elle ne change pas de nature selon qu'elle est appliquée à la famille, à la nation ou à l'État. L'État n'est rien en dehors de la somme des individus qui le composent, et l'histoire d'une nation n'existe pas en dehors des générations qui ont créé cette histoire, et tous, histoire, nation, État, sont nés de la famille.

Les enfants devenus grands fondent des familles et

constituent l'État social et politique, qui continue de subsister. Tant que les diverses familles, grâce à l'intelligence qu'elles ont les unes des autres, se soutiennent mutuellement par leurs affections réciproques, se traitent de façon que leurs aptitudes trouvent leur emploi et que leurs besoins soient satisfaits, l'égalité véritable, c'est-à-dire l'esprit de justice et d'équité, règne parmi elles. Que la protection de la sécurité de tous soit confiée aux plus forts, la direction des institutions communes aux plus intelligents, les labours grossiers aux plus rudes, et l'égalité régnera parmi eux, parce que chacun remplira les fonctions qui lui conviennent. Que les plus forts compromettent la sécurité, que les plus intelligents abandonnent la direction publique, que les plus rudes aspirent aux honneurs, l'iniquité et l'injustice seront devenues la règle de conduite de tous, et jamais plus l'égalité ne renaîtra parmi eux.

Quelles réclamations n'entend-on pas journellement contre les inégalités sociales? Soyons justes envers nous-mêmes et envers les autres, et elles disparaîtront tout naturellement.

Il y a un esprit d'égalité qui n'est qu'ambition et envie, comme il y a un esprit de liberté qui n'est que tyrannie.

Nous avons perdu le sentiment du respect en acquérant l'esprit d'égalité? Erreur! nous avons perdu l'esprit d'égalité et, à la suite, le sentiment du respect.

Il y en a qui se disent généreux; d'autres se prétendent magnanimes. Soyez justes! nous n'avons que faire de votre générosité et de votre magnanimité; elles disparurent avec la prétention au droit divin.

D'autres se proclament soumis et humbles. Soyez justes encore! nous n'avons pas besoin de votre soumission et de votre humilité; elles perdirent leur raison d'être avec le même droit.

Apprenez la langue des classes simples avant de les juger et de croire que vous leur êtes supérieur. Leur langue est infiniment plus riche que la nôtre. La grammaire et l'orthographe, pas plus qu'un palais de marbre et des salons dorés, ne constituent une supériorité intellectuelle et morale.

Les castes aristocratiques étaient, jusqu'à un certain point, excusables de leurs dédains; c'était un effet d'une éducation et de préjugés plus forts que leur raison. Mais la classe riche de nos jours, en méprisant la classe pauvre, insulte au malheur et se vante de sa sottise.

L'éducation persuade toujours, l'éloquence rarement, les passions jamais. De là l'excuse des excès des anciennes classes aristocratiques, et le caractère criminel aussi bien des prétentions de nos classes riches que des revendications des classes pauvres. Toutes deux ne suivent que leurs passions, aucune ne juge de ce qui lui revient selon ses mérites. Les inégalités en deviennent

plus choquantes, les iniquités plus révoltantes. Et dire que tout cela s'appelle « liberté et égalité » ! Nous avons inscrit ces mots sur tous nos monuments. Remplaçons-les par « Ploutocratie et Pharisaisme » ; ce sera un pas de fait vers la vérité, et peut-être vers l'équité et la justice.

V

LA FRATERNITÉ DANS LA FAMILLE.

S'il suffisait de tailler dans la pierre et de couler dans le bronze les mots de *liberté*, d'*égalité* et de *fraternité* pour que les pensées devinssent plus intelligentes, les affections plus fortes, les actes plus vertueux, on n'aurait besoin ni de tant de soins et de tendresse pour élever un enfant, ni de tant de dévouement et de sacrifices pour maintenir une famille.

Comme la lumière et la chaleur sont des propriétés du soleil, l'amour-propre et l'amour d'autrui sont des affections du cœur humain. Or, de même que l'amour d'autrui triomphe de l'égoïsme en se transformant en amour conjugal par le dévouement réciproque, l'amour d'autrui triomphe de l'égoïsme par l'amour *fraternel*, l'affection mutuelle et l'abnégation entre frères et sœurs.

L'amour fraternel est plus qu'un instinct, plus qu'une affection, qualités spontanées; il est, en outre de l'affection et de l'entente qu'elle suppose chez des enfants élevés dans une même famille, un sacrifice de chaque instant des goûts de l'un aux désirs de l'autre, une concession continuelle dans les plaisirs et les amusements, un soutien réciproque constant dans les chagrins et les peines comme dans l'accomplissement de tous les devoirs.

Comment et à quelles conditions cette même vertu peut-elle naître et se développer entre des hommes qui sont étrangers les uns aux autres, appartiennent à des familles, à des classes différentes, et dont l'éducation comme les occupations et les besoins sont si contraires que souvent des oppositions incessantes, des froissements, des rancunes et des haines en résultent?

Le Christ a dit : Aimez-vous les uns les autres. Nous ajouterons : Connaissez-vous les uns les autres, et vous vous aimerez.

« Sois assez généreux pour supporter avec courage ta part des souffrances communes. Le mal doit être expié : celui que tu souffres, tu en délivres tess emblables. »

« Sers le genre humain en toi et dans les autres. Sers-le en toute chose, dans tes jugements et dans tes actes. Fais tout pour lui avant de le faire pour toi. »

Ces préceptes sont magnanimes, mais ce n'est encore

que de la charité; ce n'est pas de la fraternité. La première console et soutient, la seconde encourage et fortifie. Celle-ci suppose une connaissance intime, une profonde communauté de sentiments; celle-là, seulement un certain degré d'indulgence, moins encore, de la sensibilité. Les dévouements et l'abnégation qu'elle exige n'en sont peut-être que plus considérables, tandis que la fraternité trouve dans la communauté des affections et l'intimité de la connaissance le levier de toute sa force. Lorsque nous exigeons des hommes d'être charitables à l'égard de leur prochain, nous leur demandons d'être des sages ou des saints; mais lorsque nous leur imposons d'être frères, nous leur commandons d'être autres qu'ils ne sont, de se connaître quand ils s'ignorent, de ressentir les mêmes affections alors que nous ne leur prêchons la fraternité que précisément parce qu'ils ne les ressentent pas. Dès que les hommes perdent l'intelligence et le sentiment les uns des autres, ils deviennent des enfants rivaux, des frères ennemis. Il n'existe pas plus de fraternité par droit de nature entre les hommes, qu'il n'existe entre eux d'inimitié par droit de naissance. Mais selon les circonstances, les traditions et l'éducation, ils deviennent frères ou ennemis. Ils pourront même se jurer des fraternités d'alliance comme certaines peuplades slaves, ou se dire ennemis héréditaires comme deux familles corses; celles-ci n'en res-

teront pas plus ennemies aussitôt qu'une connaissance meilleure et des relations intimes se seront établies entre elles, que ceux-là, sans elles, ne resteront frères.

Tel est l'homme; ce n'est pas la nature, c'est lui-même qui développe ses affections, selon le degré d'abnégation ou d'égoïsme, de clairvoyance ou d'aveuglement qu'il y met.

Certains rêveurs ont imaginé que pour concevoir l'homme selon ses facultés primitives il fallait faire abstraction de toutes les institutions sociales et politiques, comme si ces institutions ne provenaient pas de nos facultés primitives elles-mêmes. Le Français est Français, l'Allemand est Allemand; les facultés de notre nature se développent selon les données historiques et sociales. Ce qui nous rend injustes et méchants les uns à l'égard des autres, c'est que d'autres idées, une autre conduite, d'autres sentiments opposés aux nôtres, le sont en quelque sorte à notre nature même. Tous, nous ne sommes injustes et méchants que parce que nous sommes tous également imparfaits et ignorants les uns des autres.

Que nous considérions l'enfant au sein de la famille, l'homme au sein de la société, le citoyen dans des nations différentes, partout la fraternité conserve les mêmes caractères, l'amour de nos semblables, conséquence d'une connaissance plus intime.

Le *moi* est haïssable, disait Pascal, ne songeant qu'à la charité. S'il avait pensé à la fraternité, il aurait compris que le *moi* est aimable et bon, et que les haines qu'il soulève et qu'il mérite ne proviennent que de son incapacité à comprendre le *moi* d'autrui.

Nos relations se sont étendues dans toutes les directions, nos rapports sont devenus instantanés, nos moyens de communication se sont multipliés à l'infini. Mais, à mesure, les haines nationales et sociales grandissent, et la famille perd tous ses liens. C'est que dans les mêmes proportions où les relations s'étendent, loin de devenir plus intimes, elles deviennent plus éphémères et plus superficielles, et, en raison directe de leur diversité, l'entente disparaît pour faire place à toutes les exigences de l'amour-propre et de l'égoïsme.

Une société se forme pour une affaire financière. Il ne s'agit que de faire concorder la gestion de l'affaire avec les intérêts de la somme versée. Que la gestion ne donne pas ses intérêts, que l'accord entre le capital et ses revenus se rompe, l'affaire se transforme en ruine et la société se dissout. Ce n'est qu'une question de chiffres. Transportée dans la famille, dans la société, dans l'État, elle ne change pas de caractère : dès que l'accord entre les affections et les actes, le capital et les intérêts, si vous voulez, disparaît, la famille, la société, l'État entrent en liquidation, et leur association, quelle

qu'en soit la forme, se dissout. En vain on prêchera la liberté, l'égalité, la fraternité; en vain on les inscrira sur tous les monuments; on n'en retardera pas d'un instant la faillite et la ruine. Le capital humain ne rapporte plus ses intérêts. L'accord a disparu entre les affections et les actes, faute d'une connaissance suffisante les uns des autres, nous pourrions dire également faute d'une connaissance suffisante de l'affaire.

Les lois morales sont implacables, comme les lois des forces naturelles et comme celles des ressources industrielles et commerciales que nous retirons de ces forces.

VI

LA FAMILLE ET LA PATRIE.

Il est un égoïsme personnel, comme il est un égoïsme familial et un égoïsme national. On leur a opposé un principe qui dit qu'il faut se sacrifier à la famille, la famille à la patrie et celle-ci à l'humanité. A quoi on a encore opposé le principe de sacrifier le tout à Dieu.

Il est une étroitesse de sentiments qui conduit en toute chose à l'égoïsme, comme il est une étroitesse de pensée qui mène de toute façon à l'erreur. Ces principes sont de la sottise, comme l'égoïsme, sous quelque forme

qu'il se présente, est un vice. Il est un égoïsme religieux dont tous les sectaires offrent l'exemple; un égoïsme humanitaire dont la Terreur a laissé le lugubre souvenir; un égoïsme national dont toutes les guerres extérieures sont le résultat; un égoïsme de famille qui est la cause de toutes les désorganisations sociales, et un égoïsme personnel qui entraîne la dégradation des individus. Il porte partout les mêmes caractères. Prescrire à l'homme des règles de conduite alors qu'il est incapable de les comprendre, en est une dernière forme, et qui se confond avec la sottise. On n'enseigne pas plus les règles de l'harmonie à des sourds, que les préceptes de dévouement à des égoïstes.

Encore l'homme dont le tympan est brisé peut-il y suppléer par des signes, tandis que celui chez qui l'affection d'autrui est éteinte ne se fait plus comprendre et ne comprend plus que par la force. S'il en était autrement, l'histoire de l'humanité serait moins remplie d'horreurs.

Laissons donc là les grands mots et les phrases creuses, manifestations de nos illusions. L'amour-propre est aussi légitime que l'amour d'autrui, et si le premier prend la forme de goûts, de préférences selon la sensibilité et la finesse de nos organes, l'amour d'autrui devient l'amour filial et paternel, l'amour de la patrie, celui de Dieu et de l'humanité, sans que jamais l'un soit

contraire à l'autre, pas plus que nos sens et notre intelligence.

Je vois un nègre couché sur le sol se tordre de douleur : je le soigne, je le soulage. C'est, dit-on, de l'amour de l'humanité. Je vois le même nègre debout, plein de force, riant d'un rire cruel, et je sens que si j'étais en son pouvoir, il me mangerait cru. Est-ce encore de l'amour de l'humanité? Ne confondons pas nos sensibleries avec les puissantes affections qui font les saints et les héros.

Les tendresses maternelles, les sollicitudes paternelles font naître l'amour filial. De l'entente entre frères et sœurs, entre camarades et membres d'une même société, naissent les affections fraternelles, sentiments qui forment le fondement de l'amour de la patrie, duquel seul peut surgir l'amour véritable de l'humanité.

Que n'a-t-on pas écrit sur la beauté de l'esprit d'humanité! « *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.* Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Ces paroles témoignent d'une grande sensibilité aux souffrances d'autrui et sont l'expression d'une charité parfaite, mais elles ne sont pas la science de faire disparaître ces souffrances.

Nous paraissions loin de la famille et de la patrie. Elles sont pourtant dans notre pensée. Pour soulager les souffrances, il faut en connaître le remède; pour con-

soler les chagrins, il faut en pénétrer les causes. De tout cela nous faisons nos premières expériences dans la famille, pendant le temps de notre éducation. A mesure que nous grandissons, nos affections se multiplient, nos besoins augmentent, et avec eux nos afflictions et nos déboires. Il n'y a plus de mère pour nous soigner et nous consoler, plus de père pour nous soutenir et nous encourager. Il y a la patrie.

Une patrie ignorante, rude, barbare ne le fera pas de la même manière qu'une patrie instruite, civilisée, prévoyante. Celle-ci aura des médecins pour nous guérir, des savants pour nous instruire, des institutions pour nous protéger, des croyances pour nous soutenir, nous guider et nous consoler. Pas plus qu'à un père et à une mère rien ne semble lui échapper. Ses ressources sont infinies. Comment les a-t-elle acquises? Depuis la première génération qui habita le sol, jusqu'à celle qui le cultive en ce moment, elles se sont formées et développées de famille en famille et de père en fils, et tous les progrès futurs de l'humanité se réaliseront de la même manière.

Aussi est-ce une dérision et la preuve d'une ignorance absolue des conditions d'existence de l'humanité, de se figurer que parce qu'il existe un égoïsme national qui soulève les peuples les uns contre les autres, la paix universelle régnerait parmi les hommes si l'on abolis-

sait la patrie et ses frontières. L'humanité ne s'en trouverait pas avancée d'un pas ; la science n'en ferait pas une découverte de plus ; les arts et les lettres n'en auraient pas plus d'éclat ; les croyances n'en seraient pas plus certaines, ni les institutions meilleures. Pour avoir confondu les égoïsmes nationaux avec les affections séculaires qui créèrent la patrie, on s'est figuré qu'on pourrait détruire cette dernière sans débrider aussitôt tous les égoïsmes et sans déchaîner les plus malsaines ambitions individuelles.

Selon l'état organique, intellectuel et moral du père et de la mère, la famille se fonde. Selon l'éducation donnée au corps et à l'esprit des enfants, elle grandit. Selon l'extension des familles et leurs relations entre elles, la patrie s'organise, et selon les progrès de la patrie, l'humanité progresse. Hors de là, les individus ne sont que de la poussière à la merci de chaque tourbillon, sans lien ni consistance, sans cohésion et sans force.

Déjà le caractère particulier du sol natal nous attache si fortement à lui que nous souffrons d'en être éloignés. Combien plus fortes sont les empreintes qui constituent notre être intellectuel et moral, et qui sont le résultat de la communauté du langage, des affections, des idées, des mœurs et des coutumes, des traditions et des souvenirs ! Or la communauté du sol, du langage, des affec-

tions et des idées, des mœurs et des coutumes, des traditions et des souvenirs est la patrie. Plus notre pensée sera grande, mieux nous comprendrons notre patrie; plus notre âme sera forte, plus nous l'aimerons.

L'égoïste n'a point de patrie; rapportant tout à lui-même, toute communauté d'idée et d'affection lui échappe. Et cependant il existe un égoïsme patriotique. Il est le propre des intelligences secondaires et des caractères étroits : l'étranger leur est incompréhensible; tout ce qui est contraire à leurs affections, à leurs idées, les blesse; les désastres de l'histoire nationale leur sont personnels, comme ses gloires et ses triomphes. Ainsi surgissent les rancunes et les haines, les préjugés et les orgueils nationaux. Ils ont bien pour origine l'amour de la patrie, mais sous une forme étroite et par cela même fausse et inique. C'est à elle que l'on a opposé l'amour de l'humanité, croyant corriger un excès en tombant dans un autre.

Quand nous parlons de l'amour de notre patrie, nous entendons aussi bien son territoire que les habitants qui l'occupent et les institutions qui les régissent. Comment se fait-il donc qu'en parlant de l'amour de l'humanité, nous ne comprenions pas plus l'amour des institutions des autres États que l'amour du globe terrestre? C'est que ce soi-disant amour n'est qu'une abstraction, une entité, comme si un membre de la société protectrice

des animaux nous parlait de l'amour de l'animalité.

L'amour réel, vivant, de tous les hommes, à quelque race ou patrie qu'ils appartiennent, suppose une autre envergure intellectuelle et morale que le prétendu amour vague et diffus de l'humanité.

Il y a des peuples jeunes, nouveaux, qui, perdus dans les luttes de familles ou de tribus, ne connaissent pas plus que les enfants en bas âge l'idée ou le sentiment de la patrie. Il y en a d'autres chez qui la communauté des affections s'est développée au point que l'amour de la patrie est vivant en eux avant même qu'ils en aient conçu l'idée. Enfin il en est chez qui l'idée comme le sentiment subsiste, mais seulement à l'état de tradition. La communauté des affections s'est éteinte; toute entente disparaît, et bientôt ils seront de fait sans patrie comme sans frontières. Ils parleront encore d'humanitarisme, et ce sera là leur dernière illusion.

L'amour de l'humanité ou, pour parler plus juste, l'affection universelle des hommes ne se forme et ne se développe, comme les autres affections humaines, que par la connaissance, l'entente et le dévouement réciproque. Il doit surgir du progrès des peuples; non de l'abolition des frontières et de l'oubli des sentiments patriotiques, mais de l'amélioration croissante des relations internationales, comme l'amour de la patrie lui-même s'est formé et développé par l'extension des affec-

tions familiales et des rapports sociaux, et non par l'abolition de la famille. A défaut de ces progrès, l'amour de l'humanité restera toujours le privilège de quelques esprits et cœurs d'élite, qui le pratiqueront sans jamais y voir une entrave à l'amour de la patrie, et sans jamais en faire non plus une utopie ou un rêve.

LIVRE VI

LES CERTITUDES HUMAINES

I

LA LOI DE L'AFFECTION MUTUELLE.

Vers le milieu du siècle dernier, Bentham, dans un traité devenu célèbre, fondait la législation commerciale et pénale des peuples sur le principe de *l'utilité*. Il publia également, fidèle à son principe, une défense en faveur de l'usure. Si, depuis lors, les gouvernements ont plus ou moins suivi, dans leur législation commerciale et pénale, les principes de Bentham, ils ont néanmoins conservé leurs lois contre l'usure. D'instinct, les législateurs sentaient que si l'usure pouvait être considérée comme chose utile et permise, il n'y aurait sorte de crime qui ne pourrait être commis au nom du même principe. Pourquoi ne volerait-on pas le riche qui fait un mauvais emploi de sa fortune? Pourquoi n'assassinerait-on pas l'avare qui est un obstacle à la fortune d'autrui? Pourquoi ne tuerait-on pas l'enfant mal venu

qui n'est qu'une charge pour ses parents? Impossible, sans jouer sur le sens du mot « bien », de faire de l'utile un principe de législation et de morale.

Bentham n'avait fait que mettre en doctrine la transformation qui s'était opérée dans les mœurs. La civilisation, par les progrès mêmes qu'elle avait réalisés, était devenue de plus en plus étendue et complexe; à mesure, les traditions du passé avaient été oubliées, et les conditions de l'existence avaient subi une transformation profonde. D'autre part, l'antique esprit de famille s'était affaibli, et l'on voyait les lettres de cachet, qui en avaient été comme le rempart, soulever des protestations de plus en plus nombreuses, de plus en plus violentes. Le commerce et l'industrie avaient grandi; on supprima les jurandes et les maîtrises qui en conservaient les formes vieilles. Les faibles n'éprouvaient plus le besoin de la protection des forts, les forts ne sentaient plus l'obligation de soutenir les faibles; on détruisit les privilèges des grands et des puissants. De la sorte, la morale se restreignit à n'être plus que la science de la charité et de l'amour du prochain, la pratique des actes de dévouement et d'abnégation, tandis que l'intérêt individuel se manifesta en chaque besoin, en chaque effort, en chaque échange; l'indépendance personnelle devint le principe dominant de l'état social nouveau. Le même mouvement emporta tous les États de la civilisation moderne.

Les résultats ne devaient pas se faire attendre. La moitié du dix-neuvième siècle était à peine écoulée qu'on vit surgir une école qui combattit les effets des doctrines nouvelles, école à laquelle Karl Marx donna, à son tour, des formules systématiques. Dans son livre *le Capital* il démontra que l'intérêt des patrons, leur cupidité, leur rapacité exploitant le travail de la classe ouvrière, rendaient celle-ci d'autant plus misérable que leurs richesses allaient en grandissant. Les arguments de Marx étaient d'une simplicité extrême. De la vente des produits fabriqués par l'ouvrier le patron fait deux parts : l'une revient à l'ouvrier sous la forme de salaire, salaire qu'on réduit peu à peu au minimum nécessaire à son existence; l'autre est conservée par le patron qui l'appelle son profit et l'intérêt de son capital. La première part correspond, selon Karl Marx, au « travail nécessaire » à l'existence de l'ouvrier; la seconde part, à ce qu'il appelle le « surtravail », qui est nécessaire à l'existence du capital. Répartition des produits dont dérive nécessairement que plus la somme de « travail nécessaire » diminue — par sa simplification et sa division, par l'invention des machines, par le travail à la tâche, etc. — plus les profits qui en proviennent, c'est-à-dire le « surtravail » et les intérêts du capital, augmentent.

Personne ne comprit que l'erreur de Marx était sem-

blable à celle de Bentham et de ses successeurs qui avaient envisagé exclusivement l'intérêt de la classe dirigeante du travail. De part et d'autre on séparait entièrement ce qui constitue le bien moral, c'est-à-dire le bien-être général, de l'intérêt individuel, et cela parce que cette distinction était entrée dans les mœurs.

Que répondront les disciples de Bentham aux conclusions de Karl Marx? Sa conséquence logique est le bouleversement complet de notre état économique et social, révolution dont la formule sera aussi simple que la distinction première, base de la doctrine. Les profits, rentes, bénéfices, intérêts, privilèges de toutes sortes provenant des produits du travail de la classe ouvrière, alors que son salaire se trouve réduit au minimum nécessaire à son existence, seront répartis de manière que la classe ouvrière jouisse de tous les produits de son travail, et que la part prélevée par les autres classes soit, au contraire, réduite au minimum nécessaire à leur existence. Telle est la solution et tel est le fond de toutes les revendications ouvrières. Le socialisme, le communisme et les autres chimères au nom desquelles on les présente, ne sont que sophismes et hypocrisie, aussi bien que les arguments et les doctrines par lesquels on s'efforce de les combattre.

L'intérêt individuel de la classe ouvrière est aujourd'hui

d'hui systématiquement opposé à l'intérêt individuel de toutes les autres classes.

C'est un des tristes résultats de notre situation intellectuelle et morale.

Si bien que si nous prétendions que le précepte du Christ : « Aimez-vous les uns les autres », et la loi de l'offre et de la demande : « Le prix des marchandises augmente avec les demandes et diminue avec les offres », sont si étroitement unis qu'ils se confondent, nous paraîtrions émettre un paradoxe. Il en est cependant ainsi.

La loi de l'offre et de la demande, telle que nos économistes l'entendent et dont ils font l'expression de la circulation des valeurs, n'est qu'une tautologie. Elle ne se rapporte qu'aux prix des objets : les prix haussent avec le nombre des demandes, ils baissent lorsque c'est celui des offres qui prédomine; ce qui signifie — si l'on remplace le mot prix par l'expression synonyme de valeur — que plus on attribue de valeur aux choses, plus on les demande, et moins on leur attribue de valeur, plus on les offre; raisonnement semblable à celui-ci : Il fait plus clair quand il y a plus de lumière, et plus sombre quand il y en a moins. Ce n'est pas là une loi scientifique, mais une répétition de mots.

D'ailleurs, nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les oppositions qui, dans la science

moderne, séparent les idées économiques des idées morales. Voici tout d'abord la définition de l'économie politique comme science de l'utile, distincte de la science du bien; il paraît ensuite évident que chacun, en vertu de son libre arbitre, a la faculté d'obéir ou de ne pas obéir au précepte moral, tandis que tout le monde est obligé de se soumettre à la loi de l'offre et de la demande. Un abîme paraît séparer le mérite et le démérite des hommes dans leurs affections et leurs dévouements, de l'échange de leurs marchandises où chacun recherche, au même titre, son intérêt personnel. Enfin il paraît démontré que le travail de la nature étant gratuit, les objets n'acquièrent de valeur que par le travail que l'homme y a mis; aphorisme aussi répandu que le raisonnement qui l'accompagne, car si le produit obtenu par le travail n'en entraîne pas la rémunération, la matière fournie par la nature reste abandonnée et sans valeur, etc.

Aucun de ces raisonnements ne résiste à la constatation du seul fait que le travail de l'homme est, par lui-même, aussi gratuit que celui de la nature, et ne contribue jamais à la valeur que les hommes attribuent aux choses. Celui-ci, par un travail minime, peut créer une valeur énorme, tel un artiste qui produit un chef-d'œuvre; celui-là, par un travail long et pénible, produira une valeur minime, tel un ouvrier qui extrait une

tonne de charbon; un troisième pourra consacrer sa vie entière à la construction d'une machine à mouvement perpétuel sans valeur aucune; un autre, enfin, peut trouver sans travail un trésor qui fera de lui un opulent.

Au point de vue économique, ce sont les besoins des hommes, et non leur travail, qui déterminent la valeur des choses, et au point de vue de la science de la morale, ce sont leurs affections qui déterminent la nature et l'intensité de leurs besoins. Si nulle affection ne nous attachait aux dons gratuits de la nature, nous ne songerions pas à leur consacrer notre travail, et si nulle affection ne nous attachait aux produits du travail, ils resteraient dénués de valeur, sans qu'on songeât à les échanger, ni à leur fixer un prix. Toute chose, en effet, à laquelle s'attache une affection humaine, acquiert, par le fait, une valeur, même s'il n'est pas possible de l'échanger ou de la taxer, depuis l'enfant que nous élevons à force de sacrifices et de dépenses, jusqu'aux pics et aux glaciers des montagnes qui font la fortune des habitants du pays. Quant à la loi de l'offre et de la demande, elle signifie simplement que proportionnellement aux affections que les hommes attachent aux choses susceptibles d'être échangées, ils les demandent ou les offrent; dans le premier cas les prix haussent, dans le second ils diminuent. Aussi bien la valeur, le prix, l'échange, le produit, le travail lui-même ne sont-

ils, et au même titre, que l'expression des affections humaines attachées aux objets.

Loin d'être contradictoires, l'économie politique et la morale doivent donc se soutenir et se compléter réciproquement.

Nous ne saurions penser à faire une analyse de toutes les affections qui nous font attribuer une valeur aux choses. Les formes en sont infinies, depuis l'air et l'eau qui, en temps ordinaire, ne semblent avoir aucune valeur et qui en acquièrent une inappréciable lorsqu'ils viennent à manquer, jusqu'aux valeurs qui ne dépendent que de fantaisies passagères et qui, recherchées un moment, sont aussitôt délaissées. Il n'y a plaisir ni peine, qualité ni défaut, il n'y a vertu ni vice, qui ne soit représenté par la valeur attribuée aux objets dans les échanges et dans la circulation qui en résulte. Or tout échange, quel qu'il soit, étant l'expression des affections attachées aux objets aussi bien de la part de celui qui offre que de la part de celui qui demande, il en dérive nécessairement que *plus les hommes, dans leurs échanges, tiennent compte, les uns des affections des autres, plus leur entente devient parfaite et plus l'on voit croître leurs ressources et leurs progrès; moins, au contraire, ils le font, moins leur entente conserve de force et plus l'on voit leur état intellectuel et moral s'affaïsser.*

Telle est la loi de la circulation des valeurs. Pour mieux faire comprendre notre pensée, prenons l'exemple le plus simple qui se présente à nous. Voici une ville au milieu de campagnes florissantes. Les paysans y apportent les aliments que produisent leurs champs et leurs fermes; les citadins leur vendent les habits, les chaussures, les instruments de travail qu'ils ont fabriqués. Tant que les campagnards tireront du produit de leurs terres une rémunération suffisant à satisfaire leurs besoins et leurs affections, et que les citadins recevront pour leurs produits manufacturés de quoi satisfaire aux besoins de leur existence, le contentement sera général, et il durera aussi longtemps que les uns et les autres, dans leur solidarité, tiendront compte de la sorte de leurs affections et de leurs besoins. Mais du jour où les citadins seraient venir leurs aliments de contrées lointaines qui les fourniraient à meilleur marché, ils ruineraient proportionnellement les campagnes; du jour où les campagnards, profitant de ce qu'ils sont les plus nombreux, obtiendraient des pouvoirs publics des impôts protecteurs pour leur agriculture, ils seraient proportionnellement renchérir les denrées et pèseraient sur les conditions d'existence des habitants des villes qu'ils soulèveraient contre eux. Alors ceux-ci recourront, à leur tour, à des mesures défensives, et ce sera la protection des uns contre les autres, parce qu'ils ne se protégeront

plus eux-mêmes par la communauté de leurs affections. Les uns ne tenant plus compte, dans l'échange des objets, de la satisfaction des affections des autres, chacun vendra le plus cher possible, en tenant compte exclusivement de la satisfaction de ses affections à lui. Quelles que soient les lois qu'on fasse, elles ne remédieront pas à la situation générale : les uns se plaindront de n'être pas assez protégés, en reprochant aux autres de l'être trop. Les mêmes oppositions surgiront dans la ville de classe à classe, de métier à métier, de maison à maison ; on modifiera les lois, et de législature en législature, les oppositions, les haines, les rancunes ne feront que croître, quels que soient ceux qu'on protège et ceux qu'on ne protège pas. Il n'y a plus de digues quand les intérêts individuels sont déchainés.

Ainsi la loi de la circulation des valeurs est une loi morale et, comme telle, préside à la vie et au progrès des nations aussi bien qu'à leur décadence et à leur mort. Seule, en effet, elle nous explique comment une pauvre peuplade, — du moment que les hommes qui la composent tiennent compte non seulement dans leurs relations, mais encore dans leurs échanges, les uns des affections des autres, — parvient à triompher de toutes les difficultés et des plus cruelles misères, devient un peuple, et ne cesse de grandir, moralement et matériellement, aussi longtemps que l'entente se maintient

et que les échanges conservent le même caractère.

Tant qu'au sein d'un peuple l'immense majorité des citoyens tient compte dans ses échanges des affections d'autrui, les besoins de tous sont satisfaits, et chaque échange se transforme en une source de progrès nouveaux qui croissent de génération en génération.

Mais la même loi nous explique aussi comment, parvenues à l'apogée de la puissance, les nations déchoient insensiblement dès que les citoyens, par suite de l'extension de leurs richesses et de leur prospérité même, cessent de tenir compte, dans leurs échanges, les uns des affections des autres.

Nul ne peut, et c'est là le côté fatal de la loi, lorsqu'il échange une valeur contre une autre, concevoir la gigantesque circulation des valeurs qui s'accomplit dans l'instant même au sein de la nation; et la concevant, conseillerait-il d'en adopter une meilleure, que déjà la circulation serait devenue différente, et différentes aussi les affections qui y sont attachées.

Nul encore ne peut, lorsqu'il opère ses échanges avec des inconnus, des étrangers, tenir compte des affections dont ceux-ci recherchent la satisfaction par cet échange. Phénomène qui est lié à la partie morale de la loi, et qui marque le point où nous voyons cette partie morale s'arrêter pour faire place, dans les échanges, à l'intérêt individuel.

Il en résulte qu'à mesure que les relations s'étendent, que la production se multiplie, que les richesses croissent, il arrive forcément — les affections s'étant diversifiées à l'infini — que, parmi les nationaux eux-mêmes, les uns deviennent des inconnus, des étrangers pour les autres. De ce moment la circulation des valeurs change de nature et l'intérêt personnel, l'égoïsme devient l'unique échelle de l'estimation des valeurs. En même temps, par l'accroissement de la production et l'extension des échanges, de grands courants s'établissent; d'innombrables producteurs contribuent aux satisfactions d'un seul homme dont ils ignorent parfois jusqu'à l'existence. Les incertitudes sur la portée des échanges augmentent, les froissements dans les intérêts et les affections s'accroissent, au mécontentement succèdent les discussions, aux discussions les révoltes. Enfin, dans l'ignorance où l'on est des causes profondes du malaise et dans l'impuissance où l'on se trouve d'y remédier, on invente des explications de toute espèce, on découvre des doctrines de tout genre, le désordre moral se double de l'anarchie intellectuelle.

La portée économique de la loi de l'affection mutuelle est telle, qu'elle domine la destinée des peuples de même qu'elle règle la vie des individus. Aucune race, pour noble et généreuse qu'elle ait été, ne lui a

résisté jusqu'à ce jour, et aucune, dans l'avenir, ne lui résistera.

Le Christ, en disant aux hommes : « Vous vous aimerez les uns les autres », aurait pu ajouter : « et vous estimerez la valeur des choses, vous ferez vos échanges avec vos semblables, en tenant compte les uns les autres de vos affections, car, par la circulation des valeurs qui en résultera, vous fonderez votre prospérité et votre puissance, ou préparerez votre déchéance et votre ruine. »

L'histoire de tous les grands peuples confirme la fatalité de cette loi économique et morale. Nous choisirons pour exemple deux des plus illustres d'entre eux et des plus différents par le caractère : les Athéniens et les Juifs. Ceux-ci émigrent de la terre des Pharaons et conquièrent le pays de Chanaan ; ceux-là, au contraire, se développent sous une forme autochtone et repoussent l'invasion éolienne. Les premiers résistent aux conquérants asiatiques, les seconds sont dominés par eux misérablement. Les Athéniens brillent par l'éclat des lettres et des arts, et ils abandonnent leurs croyances aux fantaisies de leurs poètes ; les Juifs font de leurs croyances le fondement de toutes leurs institutions, ils leur donnent une force et une grandeur incomparables, mais ils négligent les arts et les lettres. Ils sont tenaces et cruels dans leurs vengeances, les autres

sont humains et magnanimes jusque dans leurs colères, et, tandis que la cité de Minerve se donne des institutions démocratiques au point que le peuple en vient à juger directement et en souverain des affaires publiques, les Hébreux restent soumis à une caste de prêtres du commencement à la fin de leur histoire. L'opposition semble complète; et cependant, pour grandes que soient les différences entre le peuple juif et le peuple athénien, leur histoire renferme, au point de vue de la loi de l'affection mutuelle, des analogies si profondes que ces différences paraissent effacées.

Après l'Exode, les Juifs errent pendant des années dans le désert; ils sont exposés à des misères telles que Dieu, d'après les traditions, aurait fait tomber la manne du ciel pour les nourrir, et que Moïse aurait fait jaillir les sources des rochers pour les désaltérer. Et, malgré sa détresse, ce peuple envahit la terre de Chanaan, en chasse les habitants, et se trouve aussitôt posséder un corps d'institutions parfaitement développées et une législation admirable, condamnant l'intérêt, rendant la liberté aux esclaves, et abolissant les dettes tous les sept ans.

Pressés par l'invasion persane, les Athéniens se réfugièrent sur leurs navires, où ils sont en proie à des difficultés terribles; leur ville tout entière est incendiée. Deux années après, ils reviennent, écrasent les Perses,

reconstruisent une Athènes plus grande et plus belle, dominant la Grèce entière, et s'élèvent à toutes les gloires.

Ces événements n'auraient pas été possibles si les relations, au sein de l'un comme de l'autre des deux peuples, n'avaient été l'expression des affections réciproques dont les citoyens étaient animés; si chaque échange n'avait été un soutien mutuel, manifestation d'une entente harmonieuse et profonde. D'où résulteraient pour les deux peuples une discipline sociale admirable, un dévouement réciproque absolu pendant la période d'épreuve, et aussitôt après, une cohésion nationale et une force d'action grâce auxquelles ils inaugurerent, l'un et l'autre, la période d'éclat de leur histoire.

Quelle nation, depuis lors, a réalisé dans les arts et les lettres la perfection que les Athéniens avaient atteinte? Quelle nation a dépassé la grandeur où les Juifs s'étaient élevés dans leurs croyances religieuses? Mais aussi, comment Juifs et Athéniens ont-ils pu perdre cet éclat et cette grandeur?

A Athènes nous voyons bientôt une ploutocratie impitoyable dominer les intérêts de la cité et les sophistes s'emparer de la direction politique; tandis qu'à Jérusalem les publicains exploitent le peuple et les pharisiens le dirigent. Socrate est condamné par les Athéniens à

boire la ciguë, le Christ est crucifié par les Juifs. Mais leur enseignement, à l'un et à l'autre, se répand à travers le monde, celui du Christ et de ses apôtres par la conquête du cœur humain, celui de Socrate et de ses disciples par la conquête des intelligences. Finalement, tandis qu'une civilisation nouvelle surgit, autant des prédictions des apôtres que de l'étude des grands disciples de Socrate, le nom de « Grec » devient, au sein de cette même civilisation, synonyme de perfidie et de mensonge, et le nom de « Juif » synonyme de mauvaise foi et d'usure.

En vain consulterions-nous les historiens, en vain nous adresserions-nous aux économistes, à quelque école qu'ils appartiennent, pour leur demander l'explication de ces étranges renversements dans l'histoire des deux peuples. Les premiers, en remontant aux sources de la civilisation moderne, rencontrent bien les préceptes du Christ, dont le mépris, d'après eux, a été la cause de la ruine de la Judée, de même que les seconds, en approfondissant l'histoire de la décadence de la Grèce, y découvrent la lutte des riches et des pauvres. Leur science s'arrête là. Il est cependant une loi qui, coordonnant tous ces faits, les explique, aussi bien les progrès de la Judée et de la Grèce que leur décadence : c'est la loi de l'affection mutuelle qui régit l'existence sociale et politique de tous les États

en déterminant les rapports de leurs sujets entre eux.

Nous retrouvons dans notre propre histoire des manifestations de cette loi identiques à celles que nous avons observées dans l'histoire de la Grèce et de la Judée.

A l'époque des croisades, n'avons-nous pas donné l'exemple de vertus semblables à celles des Juifs lors de leur Exode, à celles des Athéniens lorsqu'ils partirent sur leurs vaisseaux? Nos ancêtres s'élançèrent, sans administration commune, sans organisation militaire, sans moyens de transport convenables, dans une entreprise colossale et chimérique, et qui cependant réussit. Toutes les raisons que l'on a données pour expliquer la manière dont s'accomplit la première croisade sont insuffisantes. L'ardeur de la foi, la force du dévouement nous font bien comprendre comment les hommes du douzième siècle ont pu partir pour cette expédition lointaine, abandonner leurs foyers, errer comme les Athéniens sur la mer, et traverser le désert comme les Juifs; elles nous font comprendre comment ils ont pu supporter avec patience les privations, les peines les plus cruelles; encore a-t-il fallu que ces hommes aient vécu et subsisté jour par jour. Or si, dans les échanges nécessités par la vie quotidienne, tous ces vassaux groupés autour des seigneurs, tous ces seigneurs unis autour de chefs communs, et les marchands et fournisseurs qui les suivaient, ne s'étaient pas soutenus en considérant

leurs affections et leurs besoins réciproques, les croisés ne seraient pas sortis de France; et si les populations dont les croisés traversaient le territoire avaient cherché dans leurs relations avec eux, conformément au principe d'Adam Smith, leur seul intérêt individuel, exigeant le prix le plus élevé possible pour les aliments nécessaires aux hommes et les fourrages nécessaires aux chevaux, les croisés, incapables de satisfaire leurs exigences, pressés par le besoin, n'auraient pas tardé à recourir aux armes, et les croisades se seraient transformées en guerre civile. Que l'on songe aux obstacles innombrables que l'on rencontre de nos jours pour faire subsister une armée, malgré notre administration savante qui règle jusqu'aux moindres détails, et l'on concevra aussitôt que les croisés n'ont pu mener à bonne fin leur entreprise qu'à la seule condition que dans leurs relations et leurs échanges journaliers, tous, vassaux, seigneurs, bourgeois, aient tenu compte d'une manière admirable de leurs besoins réciproques.

Passons à la Renaissance et à notre époque de splendeur. Les troubles sont nombreux, les guerres civiles incessantes; et cependant la même époque voit naître des chefs-d'œuvre incomparables dont beaucoup sont des œuvres de longue haleine, exigeant parfois des dépenses énormes et le concours de nombreux artisans : c'est encore grâce à l'entente réciproque qui régnait

dans les échanges au sein de chaque cité. Peu importaient les guerres contre les cités voisines, les révoltes contre le suzerain, les chefs-d'œuvre éclataient de toutes parts. Sans la communauté des affections qui permettait à l'ouvrier et à l'artiste de créer des œuvres répondant aux aspirations des riches et des puissants, sans les efforts de ceux-ci pour satisfaire les besoins des travailleurs de façon qu'ils parvinssent à réaliser leurs œuvres, il n'y aurait pas eu de Renaissance.

Revenons aux Juifs et aux Grecs. Que sont-ils devenus pendant les siècles où se forma et grandit la civilisation moderne? Tandis que les Grecs, après avoir été soumis par les Romains, ont à supporter l'invasion des barbares qui adoptent leur langue et absorbent leur race, les Juifs, au contraire, sont dispersés par les mêmes Romains et, continuant à se marier entre eux, maintiennent leur race intacte, conservent leurs croyances et leurs traditions; mais parce qu'ils avaient perdu les vertus premières qui avaient fait d'eux le peuple élu, ils sont restés après la prise de Jérusalem, malgré la désorganisation de l'empire romain, ses bouleversements et les désordres produits par l'avènement de peuples nouveaux, aussi impuissants à reconstituer une nation qu'ils le sont encore de nos jours.

Nous prétendons aujourd'hui que c'est à la Révolution et à ses grands principes qu'ils doivent leur

émancipation. Dans les États européens qui n'ont cessé, jusqu'à ce jour, de combattre la Révolution, ils ont acquis les mêmes droits. La cause du mouvement a été une force plus grande que celle de toutes les révolutions.

A partir du moment où, selon les doctrines de Bentham, et après la disparition de nos vieilles traditions familiales et patronales, l'utilité et l'intérêt devinrent la règle des échanges, les Juifs se trouvèrent émancipés de fait.

Par la fatalité de leur histoire ils avaient été maintenus comme des étrangers au milieu des peuples de la civilisation moderne; dès que, au sein de ces peuples, les citoyens se traitèrent réciproquement en étrangers, les Juifs devinrent, de plein droit, des citoyens comme eux. Ils devinrent même supérieurs à leurs nouveaux concitoyens; car ayant acquis, à travers toutes les persécutions qu'ils avaient eu à subir, l'art et la science du maniement de l'argent, les plus capables d'entre eux ne tardèrent pas à dominer la nouvelle circulation des valeurs issue de la liberté commerciale et industrielle; et c'est ainsi qu'ils sont devenus nos maîtres. C'était justice.

Selon la nature de la circulation que les hommes impriment aux valeurs, ils sont leurs propres justiciers, dans la mesure des affections qu'ils éprouvent.

C'est la loi de vie et de mort des nations, quelles que soient les crises qu'elles traversent, les haines qu'elles soulèvent ou les illusions auxquelles elles s'abandonnent.

D'une manière plus complète que les arts et les lettres, que les croyances et les institutions, que les mots mêmes de la langue, la circulation des valeurs — telle qu'elle naît de l'action de chacun à chaque instant de la vie — est l'expression de l'état intellectuel et moral des peuples. Que le pauvre se plaigne du riche, l'ouvrier du patron, l'employé du chef; que la petite agriculture se plaigne d'être écrasée par l'agriculture industrielle, le petit commerce par les grands magasins, la petite industrie par les puissantes fabriques; ou que ce soit l'inverse, — aussi bien l'un correspond-il toujours à l'autre, — que les patrons, les chefs, les riches, les grands déplorent l'esprit d'indiscipline et les revendications des petits, des faibles, des pauvres, c'est toujours un effet de la loi.

Quelles théories n'a-t-on pas inventées depuis Bentham et Smith pour expliquer l'existence morale et légale ou la prospérité des nations? Et pour réaliser cette prospérité, à quelles institutions et à quels moyens n'a-t-on pas recouru? Associations des travailleurs, communauté des biens, nationalisation des terres, partage des revenus, participation aux bénéfices, assurances

contre la vieillesse, contre les accidents, syndicats et sociétés de tous genres, lois et révolutions, despotisme et liberté, rien n'a servi. Est-il une des formes de notre organisation sociale qui n'ait été remise en question, depuis les institutions de charité jusqu'à la constitution nationale? Question ouvrière et question sociale, question des grands magasins et des grandes fabriques, question catholique et question juive, question foncière, agiotage de la Bourse, dépopulation et émigration, dans tous les États de la civilisation moderne des problèmes semblables sont agités, les mêmes inquiétudes surgissent, les mêmes troubles se manifestent, en dépit de toutes les richesses, en dépit des progrès réalisés par les sciences, l'industrie et le commerce. Un phénomène aussi général ne peut avoir qu'une cause également générale : le caractère de la circulation des valeurs, dont dérivent tous ces effets.

L'économie politique actuelle, qui date à peine du siècle dernier, croit démontrer que la prospérité générale s'accroît d'autant plus que l'intérêt individuel se déploie plus librement, principe qui, pratiquement, se résume en une formule des plus simples : l'intérêt individuel est d'autant mieux satisfait que l'on achète au plus bas et que l'on vend au plus cher. C'est le secret de ceux qui parviennent à la fortune, mais aussi de ceux qui restent plongés dans la misère. Si l'un achète

au plus bas, il faut nécessairement que l'autre lui vende de même; et s'il vend au plus cher, il faut, nécessairement encore, que l'autre lui achète au plus cher : sinon l'on n'achèterait ni ne vendrait, et il n'y aurait pas d'échange.

Il en dérive que lorsque au sein d'une nation les hommes n'obéissent plus, en faisant leurs échanges, qu'à l'intérêt individuel, une partie achète le travail au plus bas prix et vend ses produits au prix le plus élevé; tandis que l'autre fait le contraire. Les premiers sont les riches, les seconds sont les pauvres, et les misères de ceux-ci se trouvent dans une proportion exacte avec les richesses de ceux-là. Plus la fortune des uns croît, plus les privations des autres doivent croître.

Le principe de l'intérêt individuel en matière économique et sociale n'est donc qu'un sophisme; et il se transforme en pharisaïsme lorsqu'on prétend démontrer à la masse des pauvres que la liberté de satisfaire l'intérêt individuel est la source de la prospérité publique, qu'elle est, bien plus! l'application des grands principes de la Révolution, alors qu'elle en est la négation absolue.

Tout cela n'est encore que de la corruption intellectuelle. La corruption morale se développe parallèlement. Du moment que l'homme, dans n'importe quelle forme de ses échanges, se trouve placé dans l'obliga-

tion d'acheter au plus bas et de vendre au plus cher, ou bien dans la nécessité de vendre au meilleur marché et d'acheter au plus haut prix, on voit naître le marchandage, cette première vilénie. Au marchandage succède la fraude; à la fraude, la falsification; la mauvaise foi devient coutumière, la tromperie et le mensonge deviennent habituels, et, insensiblement, la nation perd toutes les grandes qualités d'honnêteté, de droiture et de loyauté qui avaient fait sa force et sa grandeur; haines et méfiances grandissent; les vertus primitives font place aux vices contraires; ceux-ci pénètrent les mœurs et les coutumes, et, finalement, la race dégénère, ayant perdu ses qualités natives, pour ne conserver que le raffinement propre à toutes les vieilles civilisations.

C'est ainsi que les sophistes et les riches d'Athènes, les pharisiens et les publicains de Jérusalem ont ruiné deux des plus glorieuses nations de l'histoire; et aujourd'hui l'Europe occidentale semble courir le même danger.

Les publicains et les pharisiens de Jérusalem, les riches et les sophistes d'Athènes sont représentés par notre haute bourgeoisie et par nos politiciens. Les noms seuls ont changé. L'utilitarisme, le culte de l'intérêt individuel, l'exploitation du travail ou des faiblesses d'autrui, et la croyance dans des doctrines creuses et illusoires, sont devenus de règle, et personne aujourd'hui

d'hui, pas plus qu'à l'époque de Socrate et à l'époque du Christ, ne soupçonne la cause de la force irrésistible qui soulève le monde moderne hors de ses gonds : *la loi de l'affection mutuelle.*

Elle a été la cause de la disparition de la Grèce, de la dispersion des Juifs, comme elle l'est de la désorganisation croissante de la civilisation européenne. Plus les hommes s'aiment entre eux, plus ils tiennent compte dans leurs échanges, les uns des affections des autres, plus leur entente devient parfaite et plus l'on voit croître leurs ressources et leurs progrès; moins, au contraire, ils le font, plus leur entente diminue et plus leur état moral et intellectuel s'affaïsse; leur civilisation s'éteint.

II

LA LOI DE L'ENTENTE INTELLECTUELLE.

Toutes les illusions, toutes les erreurs de notre époque se résument dans un mot, *le progrès*. Pas une route, pas un canal, pas un chemin de fer ne se construisent sans que ce ne soit un progrès; toute entreprise heureuse semble un progrès; une institution, une colonie, une conquête nouvelle sont encore des progrès, et à plus forte raison chaque invention, chaque décou-

verte. Avec tout cela la littérature se dégrade, les arts déchoient, la race faiblit, les difficultés sociales croissent, les mécontentements et la misère augmentent; ce qui ne signifie qu'une chose, c'est que nous ne savons pas en quoi consiste le progrès.

Il serait temps cependant, alors qu'à tout instant chacun se sert de ce mot magique, que nous parvenions à en comprendre la portée; sinon nos descendants ou plutôt nos successeurs, car de descendants nous finirions par ne plus en avoir, pourraient s'étonner que nous n'ayons progressé qu'en illusions, confusions et désordres, agissant sous l'impulsion d'un mot dont nous n'entendions pas le sens.

Il est plusieurs sortes de progrès : l'un intellectuel, l'autre moral, le troisième matériel. Tous les trois sont nécessaires pour réaliser le progrès véritable, à tel point que l'un sans l'autre n'est qu'une cause de déchéance, et que l'idée même que nous nous en formons sans concevoir leur solidarité profonde, n'est qu'une erreur et une misère de plus.

Un progrès intellectuel qui n'est pas accompagné d'un progrès moral correspondant lui servant de soutien, c'est l'intelligence mise au service de tous nos égoïsmes; c'est l'art de décorer de noms pompeux nos ambitions inavouables; celui d'éluder les lois en ayant l'air de s'y soumettre, ou d'en profiter pour dominer

les autres ; c'est l'exploitation sans pitié de notre prochain ; la perfidie, le mensonge, la calomnie transformés en moyens de succès, la flatterie, la vénalité, la corruption en leviers de fortune.

Tout est permis à l'homme dont l'intelligence est supérieure à son développement moral, et ce qu'il y a de plus navrant, la sottise des autres arrive à lui en faire un mérite, lui pardonne ses faiblesses les plus honteuses, excuse ses actes les plus coupables, et, attirée comme le papillon par la flamme, vient se brûler les ailes à son contact pernicieux.

L'homme chez lequel, au contraire, la moralité est supérieure à son discernement, est la dupe certaine de ceux qui sont plus développés par l'intelligence que par le cœur ; il en est d'autant plus la dupe que, naturellement bon et confiant, il leur attribue aveuglément les sentiments qu'il éprouve lui-même, les vertus dont il se sent capable, et n'a aucune idée des mobiles honteux qui les font agir. Son indulgence lui fait pardonner les fautes comme elle lui fait méconnaître les vices ; sa bonté devient de la bonasserie, sa confiance de la piperie, son abnégation de la misère, son dévouement de la folie. Et lorsque le fait se généralise au sein d'une nation fautive d'un progrès intellectuel suffisant, le règne des sophistes et des pharisiens est inauguré. On élève des bustes à tous les pitres de la vie publique,

on couronne les faiseurs de phrases, on traîne au Panthéon les flagorneurs, si creux que soit leur savoir, si vide que soit leur pensée.

Il en est résulté que nous ne comprenons plus que le seul progrès matériel. Tous nos efforts, toutes nos ambitions s'y concentrent. La satisfaction de nos besoins, le contentement de nos affections ne dépendent plus que du progrès matériel, de même que les difficultés ouvrières et la question sociale ne nous paraissent plus qu'une affaire de progrès matériel. Nous estimons les hommes d'après les richesses qu'ils possèdent, les entreprises d'après les dividendes qu'elles rapportent, et à mesure que nos richesses augmentent, nos besoins se multiplient, nos plaisirs se raffinent, nos affections se dissipent, bientôt nous ne savons plus diriger les unes ni dominer les autres : notre intelligence s'affaisse en même temps que notre moralité.

Et cependant qu'est-ce que l'homme dans tous ses progrès sans celui de son bien-être? En lutte contre les nécessités de l'existence, ses plus belles aptitudes sont sans emploi, ses qualités les plus nobles sans action. Les soucis l'accablent, les privations l'épuisent, ses vertus faiblissent, son intelligence se trouble, et il succombe à un malheur sans espérance.

• Donc les différentes formes du progrès se tiennent étroitement; l'une sans l'autre est une dangereuse illu-

sion. Le progrès réel et complet comprend aussi bien l'accroissement de nos ressources matérielles que celui de nos ressources intellectuelles et morales. Il est non seulement une condition de notre existence organique, de nos conquêtes intellectuelles et de notre développement moral, il est la loi qui régit et domine la destinée humaine jusque dans la vie des peuples, la formation et la disparition des races, la succession des civilisations.

Inutile de nous arrêter aux effets qui résultent de progrès mal entendus. Depuis l'éducation qu'on nous donne et l'instruction que nous recevons, jusqu'à celle que nous acquérons de nous-mêmes par notre travail et nos efforts, tout faux progrès entraîne la dégradation des individus, la déchéance des races et la décadence des peuples. Nous venons de le montrer pour la loi de l'affection mutuelle. Il est une seconde loi dont la portée est plus grande encore, qui régit non seulement les échanges et les affections des hommes, mais encore leurs idées et leurs actes, qui commande la conduite de chacun, ordonne les progrès de tous à travers la formation des races nouvelles et la décrépitude des races usées, domine individus, familles, peuples : *c'est la loi du jugement.*

Émettre un jugement, c'est constater l'accord de deux idées. Ainsi en disant : Cette table est grande, j'affirme

l'accord de l'idée table et de l'idée grandeur. Dans la suite je vois d'autres tables plus grandes que la première; j'en conclus que mon premier jugement a été une erreur, et je le rectifie en disant que cette table est petite ou moyenne. De même je qualifie d'erreur ou de faute un acte accompli en vue de satisfaire mes idées, mes goûts ou mes affections, si, loin de parvenir à les contenter, je n'en recueille que déceptions ou peines. Partout et toujours, l'homme, dans ses jugements, appelle une vérité l'accord de ses idées, un bien l'accord de ses idées, de ses sentiments et de ses actes; et il nomme une erreur ou un mal tout désaccord qu'il y perçoit ou ressent. C'est la loi du jugement, la cause première de tout progrès.

Mais la plupart de nos idées, d'autres nous les ont transmises avec les mots dont nous nous servons pour les exprimer; la plupart de nos affections ne s'attachent pas à nous-mêmes, mais à d'autres de qui leur satisfaction dépend; et la plupart de nos actes supposent, sous une forme ou sous une autre, le concours d'autrui. Aussi, de la même façon que toutes les contrariétés en nous-mêmes deviennent des erreurs, des souffrances et un mal pour nous, toutes les oppositions que nous rencontrons entre nos idées et celles des autres, entre nos affections et les leurs, entre leurs actes et les nôtres, sont des erreurs, des souffrances et un mal pour tous.

L'enfant coordonne la sensation qu'il éprouve, l'idée qu'il conçoit et le son qu'il entend articuler, et, s'efforçant de prononcer le même son, apprend à parler du même coup qu'il s'exerce à juger. A chaque sensation nouvelle, il conçoit de nouvelles idées; elles varient avec les objets comme avec les sentiments qu'ils lui inspirent, et il les coordonne entre elles, développant ainsi sa mémoire, ses connaissances et ses facultés. De même aussi les connaissances des hommes se sont multipliées et diversifiées; ils ont cherché à les grouper selon les rapports qu'ils percevaient entre elles, créant ainsi les sciences et progressant en chacune d'elles selon les accords nouveaux qu'ils parvenaient à découvrir soit entre les différents objets de chaque science, soit entre les sciences mêmes.

Que nous passions des conditions premières de la formation du langage et du développement des connaissances, à celles du travail et de la prospérité des hommes, comme à celles de la naissance des arts et des lettres, de la création des coutumes et des institutions politiques, toujours la même loi reparait. La coordination des idées, des sentiments et des actes de chaque homme avec ceux de ses semblables est la condition primordiale des progrès de l'humanité. C'est grâce à elle que les hommes produisent les objets nécessaires à leur existence, organisent la société, créent et développent les arts et les

sciences, fondent les institutions publiques, engendrent, en un mot, la civilisation.

Loi absolue, aussi absolue et claire à formuler que les lois des sciences dites exactes : *Les hommes en jugeant leurs idées, leurs sentiments et leurs actes se rapprochent de la vérité en raison directe de l'accord qu'ils perçoivent entre leurs idées, leurs sentiments et leurs actes et ceux de leurs semblables.*

Là où l'accord de nos idées s'arrête, nous n'affirmons pas, nous ne nions pas, nous cessons de penser; de même la civilisation se perd dès que l'accord entre les idées, les affections et les actes des hommes disparaît. C'est alors qu'éclatent les haines et les violences; mais jusque dans ces luttes et ces oppositions, l'homme continue à juger et à chercher l'accord de ses idées, de ses sentiments et de ses actes, car c'est la loi de son intelligence.

Toutefois il est un phénomène qui semble devoir échapper à son action. C'est la nature même des affections qui forment le mobile et le soutien de nos jugements, et qui sont une affaire de temps et de race.

Nous disons d'un homme qu'il est né avec une santé chétive ou robuste, qu'il a des dispositions heureuses ou mauvaises, qu'il est de bonne ou de mauvaise race, de même que nous parlons du caractère d'une nation et des sentiments d'une époque. Que peut la loi du jugement

sur notre caractère et notre tempérament, et sur ceux de nos contemporains? Les uns et les autres paraissent nous être imposés par la nature et la force des choses avant même que nous soyons capables d'émettre un jugement quelconque. Nos absurdes colères, nos rancunes fébriles, nos sensibleries et nos nervosités imbéciles font partie intégrante de nos jugements : comment nos jugements pourraient-ils nous en corriger?

On serait tenté de répondre qu'en effet le jugement de l'homme est fait pour subir et non pour dominer le milieu dans lequel il vit et se développe. Cependant, que les hommes soient de race latine, celtique ou germanique, qu'ils soient ariens, sémites, blancs ou noirs, rouges ou jaunes, qu'ils se retrouvent dans telle nation ou dans telle autre, dès qu'ils ne tiennent plus compte dans leurs jugements que de leurs idées, de leurs sentiments et de leurs actes personnels, la déchéance commence pour l'individu d'abord, la famille ensuite, et si le phénomène se généralise, pour la nation tout entière. Aveuglés et ne comprenant pas les masses, nous imaginons alors des causes supérieures au jugement humain, et des forces mystérieuses qui les mènent en dépit de tous leurs efforts intellectuels, oubliant que ces masses qui forment les peuples et constituent les races sont composées d'individus desquels chacun pense, sent et agit en obéissant à une loi uniforme.

Par quelle circonstance en apparence étrange se fait-il que l'histoire de tous les grands peuples commence par une époque que l'on appelle héroïque?

Une ou plusieurs familles s'établissent dans une contrée dont elles ignorent les dangers et les ressources. Comment s'acclimateront-elles? Comment transformeront-elles leur primitive pauvreté en une prospérité croissante? Grâce à l'entente. Ce n'est qu'en obéissant à la loi du jugement et en recherchant à tout instant l'accord de leurs idées, de leurs sentiments et de leurs actes avec ceux de leurs semblables, que les hommes parviennent à devenir maîtres du sol, à étendre et fortifier leur race, et à développer ses aptitudes. Ce n'est pas la nature qui fait l'éducation de l'homme, c'est l'homme qui, à l'aide de son jugement, se donne cette éducation lui-même. Profitant de ses expériences douloureuses en même temps que de celles de ses semblables, il développe ses connaissances de la vie et de la nature, ses instincts primitifs deviennent mœurs et coutumes, et il transmet son expérience et ses connaissances nouvelles à son enfant, qui les développe et les étend à son tour. Si cependant la famille ou la race s'arrête dans cette marche de progrès, elle ne tarde pas à retomber dans son état d'inexpérience et de faiblesse, et bientôt disparaît, incapable de lutter avec les difficultés de l'existence. Mais le progrès, lui, ne s'arrête pas. La famille, la race déchue

est remplacée par une autre qui reprend et continue l'œuvre commencée. Si elle défaille, une autre lui succède. Pendant des milliers d'années les individus peuvent rester de la sorte dans cet état que nous appelons sauvage, jusqu'à ce qu'enfin, grâce à ses efforts continus, par l'intelligence croissante de la nature, par le sentiment de la nécessité de l'entente, réalisant un progrès après l'autre, l'un deux fonde une famille qui parvient à triompher de tous les obstacles. Telle est l'origine des peuples de grande race, et telle est celle de leur époque héroïque.

Ces peuples ayant compris que l'entente est la condition même de leur existence, ils donnent à cette entente des proportions telles qu'une seule faute contre elle entraîne l'expulsion ou la mort. Ainsi la race en progressant se purifie; ainsi se forment des coutumes de dévouement et d'abnégation, entraînant des actions qui nous sont devenues inexplicables : une poignée d'hommes parvient à constituer une armée invincible, et réussit dans des entreprises qui paraîtront chimériques à leurs descendants. Leurs monuments ont, dans leur rudesse, une grandeur que n'atteignent plus les générations suivantes, leurs moindres vêtements ou ustensiles une grâce qu'ils perdront dans la suite. Nous nommons ces peuples barbares. Ce sont eux pourtant qui, parvenus à ce degré de développement, ont donné naissance aux civilisations.

Le progrès continue son œuvre : de petits centres d'entente plus intime se dessinent; les classes sociales se distinguent, chacune selon son rôle dans la communauté; le travail se raffine; les métiers se développent; les connaissances s'étendent. Entre les divers foyers, villes ou centres de progrès, des oppositions se font sentir jusqu'à ce que le centre qui jouit d'une entente plus forte et par suite d'une force d'expansion plus grande, absorbe les autres. Ainsi se constitue l'État. Entre les États les mêmes oppositions recommencent. Les guerres deviennent constantes jusqu'à ce que l'un des États se soumette à l'autre et qu'une entente meilleure s'établisse.

La loi est immuable. Les rivalités naissent entre les personnes, les luttes civiles s'élèvent entre les citoyens et les guerres éclatent entre les États dès le moment où, dans leurs relations, ils ne parviennent plus à mettre l'accord entre leurs idées, leurs sentiments et leurs actes.

Les peuples, fussent-ils de la race la plus glorieuse, dès qu'ils cessent de s'entendre retombent en proie aux forces aveugles de la nature. Dès lors l'état social se corrompt, l'État politique se désorganise, les sciences s'égarant, les arts et les lettres s'avilissent, la race dégradée disparaît ou s'affaiblit dans des luttes stériles pour faire place à une autre plus forte dans ses affections, et de plus de jugement dans sa pensée.

Mais, dùt la transition d'une civilisation à une autre durer des siècles d'anarchie et de désordre, le progrès reprendra pour continuer.

Il est vrai que nous ne sommes pas parvenus à donner à nos arts et à nos lettres la perfection atteinte par les Grecs, et ni nos lois ni nos institutions n'ont acquis la force que les Romains avaient donnée aux leurs. C'est que les arts et les lettres, tout comme les lois et les institutions, ne sont que des phénomènes secondaires de l'histoire de l'humanité. Ils dépendent des caractères propres à chaque peuple, et là n'est pas le progrès général.

Il consiste tout entier dans l'accroissement des ressources intellectuelles. Quand la loyauté dans les relations, la fidélité dans les affections, l'abnégation en vue de l'entente commune, qui sont les trois vertus grâce auxquelles les hommes sont parvenus à s'affranchir de leur misère et de leur impuissance primitives, ont disparu, il ne subsiste plus que les progrès intellectuels qu'ils ont accomplis. Leur décadence devient d'autant plus rapide qu'ils emploient leur intelligence à raffiner leurs jouissances, à se fortifier dans leur mauvaise foi et à légitimer toutes leurs inconstances. D'où il dérive que du moment qu'une race déchoit, les races plus fortes d'affections qui la remplacent, ne peuvent en recueillir que les progrès intellectuels.

Dans l'ancienne Égypte, la civilisation se concentra au sein d'un même peuple, puis s'étendit aux Assyriens, aux Juifs, aux Phéniciens, sans qu'ils parvinssent à former une même et grande civilisation. La Grèce hérita de leurs progrès, et Rome, étendant sa domination sur la Grèce et sur tous les peuples déchus du monde antique, recueillit tous les progrès réalisés dans la vie intellectuelle de chacun d'eux. La doctrine du Christ, la science de la Grèce, les antiques croyances des Égyptiens et des Assyriens, elle recueillit tout sans cesser un instant d'avancer elle-même vers son affaissement. Mais elle transmet à son tour le développement intellectuel acquis à des peuples nouveaux devenus puissants de race à travers les difficultés de leur origine, et une civilisation nouvelle en surgit, plus grande, plus générale, et qui du monde ancien s'étendit à des mondes nouveaux.

Que savons-nous cependant, malgré la science léguée par nos devanciers et toutes les connaissances que nous y avons ajoutées, des conditions du progrès général? Chacun n'a conscience que des idées qu'il conçoit, des sentiments qu'il éprouve et des actes qu'il accomplit, et, isolés, ni individus, ni familles, ni peuples n'ont conscience du rôle qu'ils jouent dans l'histoire de l'humanité. Combien de prétendus progrès qui ne sont que des erreurs. Combien d'œuvres et d'institutions que l'on s'imaginait avoir créées pour l'éternité n'ont duré

que le temps d'être détruites! Combien de peuples orgueilleux de leur force n'ont pas même laissé leur nom à l'histoire!

Le savant incapable de découvrir une vérité plus parfaite affirmera celle contenue dans les connaissances qu'il possède, et pour en démontrer la justesse torturera le sens des mots, forcera la portée des termes, s'égarant de sophisme en sophisme. Les élèves continueront ses recherches. Mais les faits restant immuables et les interprétations variant sans cesse, les oppositions et les contradictions s'accumuleront jusqu'à ce qu'enfin l'un d'eux, en complétant ses connaissances, découvre leur accord véritable.

Un patron qui ne cherche que son intérêt personnel dans le travail qu'il commande, augmente sa fortune. Mais, dans la proportion où il poursuit la satisfaction de ses intérêts sans tenir compte de ceux de ses ouvriers, il soulève leur mécontentement, accroît leur misère et finalement tarit la source même de sa fortune.

Des ouvriers qui ne voient que la satisfaction de leurs besoins et de leurs goûts dans le travail qu'ils fournissent à leur patron, sans s'inquiéter des obligations et des risques encourus par lui, rendent par leurs revendications sa direction de plus en plus difficile, et finissent par retomber dans le dénuement dont ils n'étaient sortis que grâce à cette direction.

Une sensation que nous recherchons de préférence à d'autres, à cause du plaisir qu'elle nous procure, devient insensiblement un besoin, et de besoin, un vice. Si, incapables que nous sommes de nous corriger en recherchant une coordination meilleure de nos impressions, nos enfants ne sont pas dégoûtés du spectacle que leurs donnent nos mauvaises habitudes, ces habitudes se retrouveront avec une intensité plus grande chez eux, altérant leur santé, déformant leurs organes. En revanche, que, instruits par le résultat de nos fautes, nous nous efforcions d'atteindre un accord meilleur de nos impressions, nos défauts se transformeront en qualités, nos vices en vertus, et, du même coup que notre intelligence s'élèvera, notre volonté s'affermira, notre santé physique et morale renaîtra, et se transmettra plus forte et plus belle à nos descendants.

Si du caractère et des dispositions particulières des individus et des familles, nous passons à l'étude de l'histoire des peuples, nous retrouvons en plus grand les mêmes faits.

Au milieu de la désorganisation de l'ancien régime, les libres penseurs du dix-huitième siècle s'enthousiasmèrent d'abord pour le retour à l'état de nature, puis pour les principes de liberté, d'égalité et de fraternité. S'ils avaient compris que les progrès réalisés par la nation depuis son époque barbare étaient dus à la force

des affections et à l'entente réciproque, ils auraient cherché à concevoir des institutions capables de réaliser ces grands principes. Ils n'en firent rien, et la Terreur put seule nous sauver de l'anarchie intellectuelle et morale que leurs théories avaient engendrée.

Si les hommes d'État de la même époque, au lieu de se laisser entraîner par les mêmes illusions, et de détruire nos anciennes franchises et libertés locales, — causes de la force des cités et de la puissance des provinces, mais qui étaient devenues des entraves à l'expansion industrielle et commerciale, — avaient compris qu'il fallait les remplacer par une législation ordonnant les rapports, devenus plus étendus et plus simples, de tous les travailleurs, ils nous auraient évité la lutte cruelle à laquelle nous assistons, la guerre des pauvres contre les riches, des faibles contre les forts, et l'exploitation éhontée de tous par la spéculation véreuse et les usures commerciales.

De même s'ils avaient compris que les privilèges de la noblesse n'avaient eu d'autre origine que le dévouement que cette noblesse avait témoigné jadis à ses vassaux et vavasseurs, ils auraient compris aussi qu'en abolissant ces privilèges et en faisant arriver des classes dirigeantes nouvelles, ces classes ne se soutiendraient à leur tour qu'en consacrant leurs forces et leurs ressources à leurs subordonnés, ouvriers et employés, et

il n'y aurait eu ni question sociale ni question ouvrière.

Enfin s'ils avaient compris que ce qui a constitué l'autorité de l'ancienne royauté, ce fut le rôle patronal qu'elle a rempli pendant des siècles, au lieu de diviser le pouvoir souverain en croyant le régler, ils auraient simplement cherché à en mieux déterminer les fonctions, en les conformant au caractère patronal qui avait fait l'excellence et l'utilité de ce pouvoir. Il n'en fut rien, et chaque génération nouvelle assiste à une nouvelle révolution, et nous demeurons aussi incapables de juger les dernières que la première.

Or les mérites de l'ancien régime ont été à l'origine des mérites de race, la civilisation n'en est sortie qu'à cette condition, et tant que les hommes, dans leurs progrès intellectuels, ne parviendront pas à connaître les lois d'après lesquelles les grandes et fortes races se forment, ils auront beau proclamer les principes les plus sublimes, les plus nobles principes ne sont que des illusions tant qu'ils ne sont pas soutenus par un progrès moral dans la force et la puissance des affections qui seules sont capables de leur donner la réalité et la vie, et tant que les civilisations successives ne seront pas parvenues à ce degré de développement intellectuel, chacune d'elles déchoira à son tour pour faire place aux races nouvelles qui, à travers les privations et les misères primitives, se seront donné la puissance d'affection et de

dévouement réciproque nécessaires au soutien du progrès intellectuel accompli.

Tout progrès, pour constituer un progrès véritable, doit être à la fois intellectuel, moral et matériel. Le principe vaut pour les individus, comme pour les familles et les peuples, et se manifeste par le progrès de leur race.

D'où la dernière conséquence, que dans la suite des générations comme dans celle des civilisations la destinée de l'humanité est d'arriver à la vérité aussi bien au sujet des conditions de son existence que de celles de tous ses progrès. Or c'est par le jugement, qui consiste dans l'accord de deux simples idées, que l'homme parvient à l'accord de toutes ses connaissances qui constitue la vérité, et c'est par celle-ci qu'il arrive au bien qui comprend l'accord plus vaste encore des idées, des sentiments et des actes de tous.

III

L'ENTENTE POUR LA VIE

Ce ne sont encore là que des espérances obscures et lointaines, si évidente et certaine qu'en soit la loi, et lors même qu'à travers des efforts sans trêve, des luttes sans merci, l'humanité grandirait à travers les siècles et

la suite de ses civilisations grâce à la force de sa constitution intellectuelle, que pouvons-nous, que devons-nous en ce moment, en face de ce monde tel qu'il est, contre ses souffrances et ses misères qui tiennent à la nature même des choses, sont indépendantes de notre volonté, de notre science, de notre pouvoir?

Tout ou rien n'a jamais été qu'une devise d'enfant gâté. On offre de lui donner ce qui lui revient. Non, il veut avoir tout ce qu'il désire. Le punit-on, il pleure, se fâche, mais ne cède pas. Il veut tout ou rien.

De même en philosophie le pessimisme et l'optimisme n'ont jamais été que des raisonnements d'enfant, et comme avec les enfants l'histoire de l'humanité recommence toujours, les deux doctrines ont été de tous les temps, tantôt se manifestant sous la forme de religions implacables, tantôt sous celle de religions pleines de mansuétude, ou bien engendrant des doctrines philosophiques, dont les unes affirment que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et les autres, que ce monde, avec ses vaines espérances et ses déceptions sans fin, ne vaut pas la peine qu'on se donne pour y vivre.

Les arguments de la doctrine pessimiste sont des plus simples :

« Tout est lutte dans la nature, tout est opposition dans ses forces. Si le monde est sorti du chaos, c'est

par la contrariété de ses forces, et s'il se maintient et continue à subsister, c'est encore et toujours par leur opposition et leur lutte constante. Le jour où cette opposition et cette lutte cesseront, notre monde sera devenu une masse inerte. Dans le désordre infini de toutes les forces, désordre que l'on a appelé le chaos et que la science nous révèle formant les nébuleuses de l'espace, chaque force, chaque particule de force agit pour elle-même. Dans les astres lumineux ces forces sont parvenues à se grouper selon leurs natures diverses et agissent dans toute leur puissance, jusqu'à ce que, s'étouffant les unes les autres, toutes s'affaissent, et que l'astre mort ne vive plus que de l'éclat des autres. C'est l'histoire de tous les mondes.

« Elle est la même pour chacune de leurs parties. A travers la régularité apparente des phénomènes, laquelle s'établit à partir du moment où les forces premières prennent des formes précises et stables, jusqu'à leur anéantissement dans une forme unique et sans vie, la même lutte persiste. De la gravitation des astres les plus rapidement constitués, et qui, sortis de la même nébuleuse, continuent à se mouvoir autour de la masse centrale encore en pleine incandescence, naissent les saisons froides et chaudes, humides et torrides, selon la lutte qui continue entre les formes déjà cristallisées en matière inerte, et les forces qui conservent leur état

primitif, demeurant indépendantes, libres, vivantes.

« On cherche l'explication de la vie. Elle est la résultante d'une lutte de forces, et la naissance et la mort en sont les conséquences fatales. Les forces encore libres et vivantes, appelez-les fluides, gaz ou d'un autre nom, se dégagent de la matière devenue inerte, se manifestent sous une forme quelconque, pour redevenir elles-mêmes de la matière inerte. Partout, depuis le miasme jusqu'à l'homme, le même phénomène se reproduit. Les plantes se soutiennent par la matière à laquelle elles demeurent attachées et meurent en absorbant la mort, la matière brute. Les animaux vivent des plantes en les absorbant à leur tour, et meurent pour la même cause. Chez les animaux qui ne vivent que de la vie des autres, la même loi se répète, la lutte est persistante. C'est que, si c'est grâce à elle qu'un monde sort de son état primitif, c'est par elle aussi qu'il se maintient à travers ses formes successives. La lutte pour la vie est plus qu'une loi animale et végétale, elle est la loi de tous les êtres et de tous les mondes. Que vaut donc la vie humaine dans ce chaos qui ne se débrouille et ne se maintient que par la lutte? Que valent les splendeurs des plantes, les grâces des fleurs, en présence de leur mort certaine? Que valent les formes harmonieuses des animaux et leur vie, en présence de la lutte incessante de laquelle ils naissent et par laquelle ils se maintiennent un moment? Que valent

les espérances et les satisfactions des hommes, alors qu'elles ne sont que le fruit de la même lutte implacable? La lutte pour la vie est la condition de l'existence de l'humanité comme de l'existence de toutes choses.

« Nous ne contentons pas un seul de nos besoins sans que ce ne soit par la vie d'autres êtres, nous ne satisfaisons pas une seule de nos passions sans que ce ne soit aux dépens de nos semblables, et nous ne réalisons aucune de nos espérances ou de nos ambitions sans étouffer les espérances, les ambitions et la vie de quelqu'un. Que sont nos vertus les plus nobles, nos croyances les plus idéales, nos ambitions en apparence les plus légitimes, sinon, sous d'autres noms et d'autres formes, la même lutte pour la vie allant vers la même fin, la mort? Un tel se dévoue à autrui, et son dévouement épuise lentement ses forces, si déjà il n'entraîne pas sa mort immédiate. Un autre éprouve des aspirations idéales qui l'élèvent au-dessus de toutes les misères, il fait même de ses misères et de ses souffrances l'objet d'une foi sublime : aussitôt il suscite des oppositions, et de nouvelles souffrances, de nouvelles douleurs en résultent. D'autres rêvent une patrie grande et prospère : elle ne peut le devenir qu'aux dépens de la patrie des autres ; et encore et toujours la lutte, les uns ne tuant les autres que pour vivre, et ne vivant que pour succomber à leur tour.

« Nulle part la satisfaction, la jouissance, le bonheur des uns ne signifient autre chose que le sacrifice, la privation et le malheur des autres. Ce ne sont que vains détours pour aboutir à la même fin.

« Tel est l'homme, tel est le monde. Mauvais dans son origine, n'étant sorti du désordre que par la lutte, il reste mauvais dans toutes ses manifestations qui ne se maintiennent que par la lutte, et ne cesse de l'être que par la disparition et la mort. »

Nous résumons dans ces quelques lignes le fond de toutes les doctrines pessimistes. Elles se réduisent à la notion qu'on s'est faite, sous un nom commun, de tout ce qui semble cruel ou douloureux dans l'histoire du monde et de l'humanité. On oppose son besoin et ses espérances de bonheur aux faits ou aux forces qui en empêchent la réalisation, et l'on refuse de reconnaître les satisfactions réelles qu'on en retire parce qu'on ne peut obtenir celle de ses illusions.

L'optimisme porte les mêmes caractères. Que le monde soit le meilleur des mondes possibles est une hypothèse à laquelle le dix-septième siècle dans sa foi, et Leibnitz dans un syllogisme rigoureux, pouvaient s'abandonner. Dieu étant infiniment parfait et tout-puissant, il en dérive de toute nécessité que le monde doit être le meilleur possible, car toute lacune, toute tache qu'il renfermerait serait la preuve que son créa-

teur n'est pas l'Être infiniment parfait et tout-puissant.

Il n'y a à cela qu'un mal, c'est qu'en affirmant que Dieu est l'être infiniment parfait et tout-puissant pour en déduire les caractères de sa création, nous voulons juger la perfection et la puissance divines alors qu'elles nous sont incompréhensibles. Pour pouvoir en déduire quoi que ce soit, il faudrait que nous fussions nous-mêmes infiniment parfaits et puissants, c'est-à-dire Dieu. Laissons donc là ces folles prétentions, et n'essayons pas de juger le Juge suprême. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant : c'est une tentative chimérique.

Il est, toutefois, une sorte d'optimisme qui paraît plus raisonnable. C'est celui qui prétend que tout est pour le mieux, non en vertu de la perfection divine dont les conseils nous sont inconnus, mais en vertu de ce monde tel que nous le voyons et croyons le connaître.

Pour démontrer la justesse de cette seconde thèse, il suffit de prendre en tout point le contre-pied des doctrines pessimistes : « Jamais le monde ne serait sorti de son état de désordre primitif, nébuleuse ou chaos, par la lutte des forces les unes contre les autres. Ces forces subsistaient avant comme après, et leur antagonisme ne pouvait engendrer qu'un désordre de plus en plus considérable, une nébuleuse de moins en moins dense, un chaos de plus en plus profond. Ce n'est pas par la lutte, c'est par l'accord des forces, par leur action har-

monieuse, que le désordre a pu cesser. Les corps se groupèrent selon leurs affinités, et formèrent le soleil et les astres, leurs planètes et leurs satellites, lesquels, selon l'harmonie de leurs forces, gravitèrent les uns autour des autres dans un accord tellement parfait qu'aucun trouble, aucune irrégularité ne se manifesta jamais dans leurs lois immuables. Il en fut de même pour la composition particulière de chaque astre et de chaque planète. Toutes les forces, tous les atomes de la matière continuant à se grouper entre eux, formèrent les astres lumineux qui répandirent la chaleur et la vie sur les autres masses sidérales, lesquelles, grâce à l'action constante de leur matière propre, firent naître, d'après un développement régulier, les périodes successives non seulement de leurs constitutions géologiques, mais encore de toutes les formes et espèces des règnes végétal et animal, chaque masse sidérale présentant un développement non moins constant et régulier que l'univers dans son ensemble. A notre ignorance des grandes lois qui président à l'histoire de la formation et de la vie, tout peut ne sembler que désordre et que violence, alors que tout, au contraire, depuis la formation du moindre cristal jusqu'à la naissance de chaque espèce vivante, présente une coordination de plus en plus parfaite des forces et des formes primitives. Toujours l'harmonie, l'accord reparaît, jusque dans le chan-

gement des saisons, la succession des espèces végétales, les unes condition d'existence des autres, et jusque dans la souffrance et la mort des êtres vivants. Nous appelons douleur, souffrance, ce qui peut nous sembler des obstacles à notre développement comme à nos satisfactions personnels, parce que nous oublions le progrès continu de l'ensemble. Les générations se succèdent, les peuples se forment, les civilisations naissent, grandissent et s'étendent grâce à l'accord, à l'harmonie de plus en plus parfaite qui s'établit entre les hommes. S'il y a lutte, elle n'est que transitoire, tandis que la tendance vers une perfection de plus en plus haute est la loi générale de l'Univers. Tout est donc pour le mieux, non pas dans le meilleur des mondes possibles, mais dans le monde tel qu'il est. »

Nous pourrions continuer longtemps de la sorte sans jamais sortir d'une discussion de mots ou de sentiments, car la différence des deux doctrines n'est qu'une question de caractère, une dispute sur les goûts et les couleurs. Ce que le pessimiste considère comme une lutte devient une harmonie pour l'optimiste, et ce que celui-là nomme permanent, celui-ci l'appelle passager, chacun afin de pouvoir accorder les faits avec ses sentiments et son point de vue particulier.

Que signifie la lutte, que signifie l'harmonie de deux forces ? Quand l'oxygène et l'hydrogène se combinent

pour former l'eau, est-ce une lutte ? est-ce une harmonie ? C'est à une question de ce genre et qui, en soi, est absolument indifférente, que se réduisent les tableaux désolants ou merveilleux que l'on nous trace. Si au malheureux en proie à la manie de la persécution, comme à l'égoïste qui n'apprécie toute chose que d'après ses satisfactions personnelles, le monde paraît illusion, danger ou menace, et si au pauvre fou qui se figure être le bon Dieu en personne, comme à l'homme joyeux de vivre, tout paraît accord, jouissance, bonheur, qu'est-ce que cela peut-il prouver au sujet de deux doctrines dont l'une n'est la négation de l'autre que parce que la science véritable de la nature des choses leur fait également défaut ? Nous ne connaissons de l'histoire et de l'existence du monde que quelques lois aussi rares qu'incomplètes ; on y supplée par des hypothèses, des impressions et des mots, chacun le faisant selon son imagination et sa sensibilité propres. Les deux doctrines n'ont point d'autre portée.

C'est avec le paradoxe de la perfection de l'homme à l'état de nature, qu'a commencé la désorganisation sociale moderne. C'est des conclusions qu'on en a tirées et des applications qu'on en a faites, que sont dérivées, d'une part la nécessité de la liberté individuelle, et d'autre part nos révolutions successives, pour en arriver à assurer que la lutte pour la vie constituait la loi pri-

mordiale de l'humanité, c'est-à-dire justement le contraire de sa perfection à l'état de nature.

Le cycle des sophismes est complet. Si tout effort est souffrance, si tout plaisir est douleur, si toute espérance est chimère, pourquoi la lutte? Il faut donc que les hommes s'entendent pour mettre fin à leur trop misérable existence, renoncent au mariage, à la reproduction de l'espèce, à l'éternité de la douleur, pour rentrer dans le néant dont ils ne sont sortis que malgré eux. Mais si les hommes parviennent à s'accorder, c'est leur renaissance par l'entente commune, l'épanouissement de toutes leurs facultés, la satisfaction de leurs besoins, de leurs pensées, l'harmonie de tous leurs actes. Ainsi le pessimisme, dans sa conséquence dernière, retourne à l'optimisme.

Que si le pessimisme est un sophisme aboutissant à sa propre négation, l'optimisme en est un autre, et conduit au même résultat. Ce monde tel qu'il est est fort loin d'être, nous ne disons pas le meilleur possible, mais tant soit peu parfait.

Il y a trop de souffrance réelle, trop de misères et de luttes aussi bien dans la vie d'un chacun que dans l'existence de tous, pour qu'on puisse admettre un seul instant que tout soit pour le mieux dans un monde aussi médiocre et incomplet. Certes nous profitons de nos peines pour apprendre à les éviter, mais nous re-

cherchons nos plaisirs sans apprendre à les modérer.

Mais nulle part le mal n'existe par lui-même, et tout dans son origine, comme dans sa nature, est un bien, lequel ne devient mal que parce que nous l'avons méconnu. Dans le monde naturel il n'y a ni mal ni bien, ni mérite ni démérite, puisque tout y est nécessaire et fatal. Mais dans le monde humain où règnent l'intelligence et, par elle, le libre arbitre, le démérite semble non seulement dépasser, mais encore étouffer le mérite, et le mal dominer le bien. Le génie ne serait pas méconnu et la vertu ne serait pas si rare, si la vanité et la sottise ne gouvernaient pas les actes des hommes. Partout le bien nous est voilé par notre ignorance, partout la vérité nous échappe en dépit de nos efforts, et partout les plaisirs et les satisfactions dont nous avons pris l'habitude, s'effacent devant les privations et les douleurs de toute sorte qui nous accablent.

L'on ne se suicide pas, il est vrai, parce que l'on juge le monde mauvais et que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, et, en dépit de la doctrine, on s'arrange de façon à jouir le mieux possible de la vie et du monde tels qu'ils sont. Cela n'empêche qu'on se tue par ennui ou désespoir, chagrin d'amour ou folie, et si, sans recourir à ces extrêmes, nous mettons tous nos soins à éviter les douleurs, à modérer nos chagrins, à rechercher des plaisirs convenables et à dominer nos

passions, nous ne changeons en rien la nature de ces douleurs, de ces chagrins, de ces plaisirs et de ces passions. L'animal succombe à ses souffrances sans songer à les comparer à ses plaisirs, il s'abandonne à ses jouissances sans s'efforcer de les modérer ou de les combattre, tandis que les hommes qui trouvent le monde mauvais, aussi bien que ceux qui le jugent bon, s'exagèrent les uns leurs souffrances, les autres leurs jouissances : aucun ne voit le monde tel qu'il est. D'où le syllogisme de Leibnitz : le monde est le meilleur des mondes possibles parce que son auteur est l'être infiniment parfait. Devant la seule perfection divine, en effet, toutes les misères disparaissent, et c'est dans le retour à Dieu que l'optimisme trouve son unique solution, comme le pessimisme trouva la sienne dans le retour au néant. Ce qui entraîne la même contradiction. Si le retour à Dieu est la solution dernière des souffrances de ce monde, c'est que ce monde n'est pas le meilleur des mondes possibles.

Un naturaliste devenu illustre a cru expliquer la transformation des espèces par la sélection naturelle et la lutte pour la vie. La sélection naturelle, étant propre à chaque espèce, ne peut avoir pour effet que le maintien de chacune d'elles. Il n'en est pas de même de la lutte pour la vie. Elle semble former la loi d'existence de toutes les espèces animales et végétales. De là à conclure

qu'il en est de même pour l'homme, il n'y avait qu'un pas. Le pessimisme s'empessa de le faire. L'homme, en effet, est entré à son tour en lutte avec la nature et les bêtes. Il a chassé l'ours des cavernes, détruit les fauves des forêts, soumis les animaux domesticables, cultivé les plantes nutritives. Ce n'est qu'en les sacrifiant tous à ses besoins propres, que lui-même a pu subsister. Même il a engagé la lutte avec ses semblables : il les a torturés et massacrés, réduits en esclavage comme la bête.

Et cependant, malgré ces apparences auxquelles se sont arrêtés transformistes et pessimistes, dût-on, comme eux, affirmer que la lutte pour la vie est la loi brutale de la nature, il suffit d'un peu d'attention et de réflexion pour reconnaître que c'est la loi contraire qui régit l'existence et le développement de l'humanité.

Dénués de toutes ressources, les plus faibles pour la défense comme pour l'attaque, pas même couverts contre les intempéries, les hommes n'auraient jamais pu triompher des dangers et des difficultés de leurs origines, s'ils avaient persisté dans la lutte entre eux. Que nous remontions jusqu'à l'habitant des cavernes de la Somme ou des villages lacustres, que nous visitions les sauvages les plus cruels de l'Afrique centrale, partout la sécurité de la vie des hommes et les facilités de leur existence sont l'expression rigoureusement exacte

de l'entente qu'ils ont réussi à établir entre eux. Partout où cette entente cesse au sein de la famille ou de la tribu, chez des peuples encore primitifs ou dans les États les plus civilisés, dès que la lutte pour la vie reprend, l'homme redevient la bête comme aux temps les plus reculés de son histoire. Lorsque des esprits superficiels sont frappés par l'horreur de nos guerres, la lutte sans merci des classes, et retrouvent jusque dans les rapports les plus pacifiques des hommes la contrariété de leurs intérêts, ils ne remarquent que le côté extérieur des faits, sans pénétrer jusqu'à leur vraie condition d'existence.

L'entente pour la vie est pour l'humanité le grand principe de force et de progrès. Dès qu'elle s'arrête, la lutte reprend implacable, sans autre issue que l'extermination, à moins que les combattants, las de la guerre, n'en reviennent à s'accorder. Est-ce que le fauve après son combat avec le pachyderme fait la paix avec lui? Si la lutte pour la vie constituait la loi de l'existence humaine, les hommes, pas plus que les fauves et les pachydermes, ne seraient sortis de leur impuissance et de leur dénuement primitifs.

L'entente pour la vie est non seulement le secret de toutes les forces et de tous les progrès de l'humanité, elle est la condition même de son existence.

On a beau déplorer les rivalités qui séparent les indi-

vidus, les oppositions qui divisent les États, les haines qui soulèvent les nations, sans une entente profonde ces nations n'existeraient pas, sans la communauté du travail ces classes ne se seraient pas formées, et sans l'identité des intérêts les rivalités mêmes perdraient leur raison d'être. Mais les hommes font à chaque instant l'expérience du degré d'entente où ils sont parvenus, et dans toutes les circonstances, privées ou publiques, où ils ne se trouvent pas capables de s'élever à une entente plus parfaite, la lutte éclate, non pas parce que la lutte serait la loi de leur existence, mais précisément parce qu'elle ne l'est pas. Les États disparaissent, les nations déchoient, les civilisations s'effondrent pour la seule raison que les hommes n'ont pas su triompher de leurs rivalités et de leurs mésintelligences. Aussi la lutte est une loi, non de vie, mais de mort : de dégradation pour les particuliers, de déchéance pour les États, d'extermination pour les peuples. Elle est, sous quelque forme qu'elle se présente, la douloureuse et cruelle conséquence de l'impuissance des hommes à suivre la vraie loi de leur existence : *l'entente pour la vie.*

Loi éternelle, que nous subissons dès les bégayements de notre enfance, et qui nous poursuit jusque dans les victoires que nous remportons sur nos semblables. La cause des violences et des cruautés que nous avons exercées nous persécute dans l'usage même que nous

prétendons faire de notre victoire. Les rivalités reprennent, les haines renaissent, la lutte continue jusqu'à ce que, succombant à notre tour, d'autres parviennent à établir une entente meilleure.

C'est cette loi, non celle de la lutte, qui est implacable, parce qu'elle est l'expression exacte et absolue de la nature et de l'intelligence humaine. Quant à notre croyance que la lutte pour la vie, transportée du monde naturel et fatal dans les relations des hommes, puisse régler leur conduite, elle n'est que le triste symptôme du profond degré de désorganisation sociale et de mésintelligence mutuelle où nous sommes descendus. Ayant anéanti tous nos liens intellectuels pour nous abandonner à mille paradoxes, brisé la hiérarchie du travail pour poursuivre chacun ses satisfactions égoïstes, dégradé toutes nos institutions pour ne rêver que révolutions nouvelles, nous avons vu les rivalités et les rancunes, les colères et les haines surgir de toutes parts, et nous avons été amenés à croire sincèrement que la lutte pour la vie était une nécessité de l'existence.

Par leur entente, les hommes ont vaincu toutes les difficultés de leur origine, triomphé aussi bien des forces naturelles que des oppositions humaines, inauguré leurs progrès, fondé les civilisations, et c'est par leur entente encore qu'ils se maintinrent à travers leurs luttes extérieures et intestines. Ils ont proclamé, dans

leur déchéance morale et intellectuelle, la lutte de tous contre tous, et c'est par l'organisation de leurs forces militaires qu'ils sauvegardent leur sécurité, c'est par leur organisation administrative qu'ils maintiennent leurs relations, et ce n'est qu'en formant des associations de tout genre qu'ils parviennent à soutenir les luttes qu'ils entreprennent les uns contre les autres. L'ambitieux le plus égoïste ne parvient que s'il trouve le moyen de se faire comprendre; le marchand le plus déshonnête doit, pour faire fortune, s'entendre avec autrui; le politicien le plus éhonté est obligé, par des promesses et des professions de foi, de se créer un parti; tous, pour réussir, doivent mettre en commun leurs intérêts et ceux d'autrui. Même pour faire le mal, les hommes doivent s'entendre et s'accorder.

La lutte pour l'existence est la loi des bêtes; l'entente pour la vie, celle de l'humanité. En se plaçant à ce point de vue seulement, on peut arriver à une véritable solution. Nous jouissons de toutes les affections que nous éprouvons pour les autres, et nous profitons de tous les efforts qu'ils font par affection pour nous; mais nous pâtissons aussi des peines qu'ils nous font, et ils souffrent de tout mal que nous leur causons. Il est absurde de vouloir juger de l'excellence ou de la méchanceté du monde selon notre propre état mental. Cet état est la conséquence de la santé physique qui nous a été trans-

mise par d'autres, de l'éducation que d'autres nous ont donnée, de l'instruction qu'ils nous ont communiquée; tous ces effets des actes et des caractères d'autrui, nous les concentrons dans notre opinion individuelle. Le monde est donc pour un chacun bon ou mauvais, douloureux ou plaisant, selon la valeur de ses idées et affections propres, selon l'éducation et l'instruction qu'il a reçues, selon la race dont il est issu. Or cette race, cette éducation, cette instruction et ces opinions personnelles sont le résultat du degré d'entente que les hommes sont parvenus à établir entre eux. Plus cette entente grandit, plus les affections des hommes se développent, leur instruction s'étend, leur éducation se perfectionne, leur jugement s'améliore; plus, au contraire, elle faiblit, plus leur jugement se trouble, leur éducation et leur instruction se vicent, leurs affections faiblissent et leur race se dégrade.

Il en dérive que le monde est toujours tel que les hommes méritent qu'il soit. Tout, en dehors d'eux, est fatalité, nécessité; rien n'est ni meilleur ni pire. Ce n'est qu'en l'homme et par lui que le mal et le bien surgissent; et sa façon d'envisager le monde dans son ensemble n'est que le résultat de la façon dont lui et ses semblables selon leur entente réciproque, ont mérité qu'il soit pour eux.

Les sauvages dans les forêts vierges, exposés à toutes

les rigueurs des saisons, souffrent de la faim et de la soif, se livrent à des cruautés révoltantes, sont sujets à des terreurs et à des superstitions désordonnées : le monde est pour eux tel qu'ils le méritent, selon l'entente qu'ils sont parvenus à établir entre eux pour vaincre les difficultés de leur existence.

Les peuples civilisés se sont donné, grâce à leur entente, l'aisance et la richesse; leurs affections et leurs jouissances se sont multipliées à l'infini; mais si le sauvage s'abandonne à des vengeances sanguinaires pour satisfaire ses rancunes, le civilisé commettra des iniquités révoltantes pour contenter ses égoïsmes, et ces vengeances et ces iniquités, tout comme ce bien-être et ces richesses, ces privations et ces misères, seront l'expression rigoureuse du degré d'entente que les uns et les autres auront su atteindre, et partout l'humanité vivra selon qu'elle le mérite.

La loi est absolue. Elle s'étend jusqu'à nos espérances et à nos illusions. Chacune d'elles aura ses effets, et chacune sera la conséquence de la famille dont nous serons issus, de l'éducation que nous aurons reçue, et des connaissances réelles que nous posséderons.

Il n'y a point d'injustice en cela, mais il y a le bien et le mal, tel que les hommes ont su le mériter. Quand donc comprendrons-nous que c'est l'homme qui fait le bien, lui seul qui fait le mal, et que si le monde pou-

vait être pour l'homme autre que lui-même ne le fait, il serait ni meilleur ni pire, il ne serait pas ?

IV

LA SCIENCE, LA FOI ET LES IDÉES MÉTAPHYSIQUES.

Il y a des sciences exactes comme les mathématiques et la mécanique, il y en a d'autres que nous appelons positives : l'astronomie, la physique, la chimie, les sciences naturelles ; mais il semble qu'il y ait contradiction dans les termes quand nous parlons de croyances positives, rien ne paraissant moins positif que précisément les croyances.

Toutefois on peut prendre le mot dans un autre sens, et dire d'une croyance qu'elle est positive parce qu'on y est sincèrement, positivement attaché. A ce titre, toutes les religions seraient des croyances positives ; il n'en est pas une à laquelle on n'ait cru sincèrement.

Que signifie donc cette expression, lorsqu'en opposition non seulement avec les croyances religieuses, mais encore avec les doctrines philosophiques, une croyance particulière se dit positive ?

Pris dans ce dernier sens, le mot n'a qu'une signification négative.

Aussi est-ce avec les doctrines et les croyances nihilistes que les doctrines et les croyances qui se prétendent positives offrent le plus d'analogie.

Les deux doctrines eurent la même origine. Elles sont issues en ligne directe de la critique de la raison pure. Kant, son auteur, démontra le premier qu'il était impossible d'attribuer la moindre certitude aux idées métaphysiques, parce que, conçues en dehors de l'expérience, elles lui échappent et demeurent sans contrôle possible. Selon le philosophe de Königsberg, l'esprit peut les combiner à sa fantaisie, soutenir avec la même apparence de raison le pour et le contre, prétendre que Dieu est ou qu'il n'est pas, que le monde a été créé ou qu'il ne l'a pas été, qu'il y a un souverain bien ou qu'il n'y en a pas.

En France, Auguste Comte prit la doctrine à la lettre, et conclut à la nécessité de rejeter toutes les idées métaphysiques et abstraites, pour ne s'en tenir qu'à la synthèse des sciences positives; en Allemagne, Hegel opposa à l'Être absolu, abstrait et vide de Kant le Non-Être également absolu, abstrait et vide, et conclut à la nécessité de leur synthèse dans le devenir réel, positif des choses. Comte, poursuivant son point de départ, fonda la religion positive; Hegel, continué dans le sien par ses disciples, vit, de son vivant, naître la secte des nihilistes. Provenant de la même source, en dépit des

milieux différents où elles se développèrent, les deux doctrines aboutirent à la même fin, bien que le nihilisme russe, grâce à son milieu même, soit infiniment plus logique et franc de collier.

Déjà dans son œuvre principale, le tableau du développement des sciences, Auguste Comte se voit obligé d'admettre un principe qui est la négation même de celui qui régit le progrès des sciences. Selon lui, les sciences procèdent des plus simples aux plus complexes. Aux mathématiques qui sont la première et la plus simple des sciences, dit-il, succède l'astronomie, à celle-ci la physique, puis la chimie, puis la botanique, la zoologie et enfin la sociologie, la dernière et la plus difficile, mais aussi la plus complexe de toutes les sciences. Ce tableau est en tout le contraire de la vérité. L'esprit humain procède toujours du complexe au simple, non seulement dans la coordination de toutes ses connaissances en ces groupes distincts que nous nommons les sciences, mais encore dans chacune de ses inventions et de ses découvertes. C'est en voyant des objets multiples qu'il conçoit les unités et les nombres, et en observant leur infinie variété de formes qu'il trouva l'idée simple des lignes, des plans et des figures géométriques. La connaissance des mathématiques est certes indispensable à l'étude de l'astronomie. Et cependant, ce n'est qu'après l'observation séculaire du mou-

vement si complexe des astres, que les hommes ont pu songer à leur appliquer les figures et les nombres des mathématiques; et encore l'astronomie n'est-elle devenue réellement une science qu'après la découverte de la pesanteur en physique, laquelle à son tour n'a acquis son caractère vraiment scientifique qu'après la découverte de la combustion en chimie; et les mathématiques elles-mêmes ne doivent leurs progrès actuels qu'à l'observation des phénomènes révélés par l'astronomie, la mécanique et la physique. Toutes les sciences se tiennent et s'enchaînent dans leur développement. Aucune n'est première, aucune n'est dernière, pas plus la sociologie qu'une autre. Les Védas, il y a quatre mille ans, instituèrent les castes et en prescrivirent le maintien; aujourd'hui, nous recherchons encore les conditions les meilleures des rapports entre les différentes classes sociales. Et toujours, à l'époque des Védas comme à la nôtre, l'esprit humain a développé ses connaissances en allant des plus complexes aux plus simples, de la perception du monde et de ses phénomènes à la conception des lois de leur existence. Il classa les êtres selon leurs genres et espèces, distingua les corps selon leurs propriétés générales, simplifia les forces selon leurs rapports, fit du léger et du lourd la pesanteur, du chaud et du froid la chaleur, des chiffres et calculs de l'arithmétique l'algèbre, et du calcul algé-

brique des plans et des figures la géométrie analytique, obéissant invariablement à la même loi de son intelligence en passant, pour approfondir et comprendre les choses, du complexe au simple.

Le principe premier du développement de toute science est la négation même du principe d'Auguste Comte. Il en est de même pour l'ensemble de sa doctrine.

Dans ses études sur l'Histoire de l'humanité, Comte donne parfois des analyses d'une justesse surprenante, au point qu'il en est, comme sa distinction des époques organiques et des époques critiques, qui n'ont jamais été appréciées dans toute leur portée. Mais quand il formule sa loi des trois états, et quand il divise en trois époques l'histoire de l'humanité, c'est la négation de sa propre doctrine qu'il proclame. La première de ces époques est celle pendant laquelle les hommes se sont abandonnés à la croyance en des êtres supérieurs à toute expérience possible; c'est l'époque métaphysique. La seconde est l'époque philosophique, pendant laquelle on s'efforça d'expliquer par des hypothèses abstraites et des systèmes fondés sur des généralités sans consistance, les phénomènes de la nature et des choses. La troisième et dernière est l'époque positive, qui commence avec les progrès accomplis dans les sciences expérimentales, et trouve sa consécration dans la doctrine du positivisme.

L'année même où Comte fonda la société positiviste, Max Stirner, un des hommes qui contribuèrent le plus à la naissance du nihilisme russe, divisa l'histoire de l'humanité également en trois époques. « La civilisation, qui en réalité provient tout entière de la race caucasique, écrit-il en 1845, a jusqu'ici parcouru trois âges. Dans le premier, notre race s'est débarrassée du caractère nègre, représenté par l'antiquité, temps où les hommes étaient soumis à la manifestation matérielle des choses : le picotement du coq, le vol des oiseaux, l'éternement, la foudre, le bruissement des arbres sacrés. Dans le second âge, notre race se débarrasse de ses attaches mongoles, de tout asservissement à des idées abstraites, à des doctrines morales et à des croyances philosophiques : chinoiseries de la race mongole, dépendant essentiellement du respect aux formules et aux coutumes prétendues morales. L'avenir du monde appartient à un troisième âge, qui est celui de l'indépendance absolue de l'individu, maître de lui-même et de toutes choses (1). »

Otez de ce passage les mots nègre et mongol, et la division de Max Stirner répondra infiniment plus à la réalité des faits et à l'expérience que celle de Comte. L'égoïsme déchaîné au sein de la société moderne, se

(1) Voir *Les sophistes allemands et les nihilistes russes*, p. 187.

manifestant aussi bien par la lutte des intérêts que par celle des classes, trouve son expression la plus parfaite dans l'avènement de ceux qui, débarrassés des liens moraux et philosophiques, ne se trouvent plus entravés par rien dans la satisfaction de leurs besoins et de leurs volontés. Et c'est précisément parce qu'il en est ainsi que Comte fit de la sociologie la plus élevée et la plus difficile des sciences ; mais du coup il avoue aussi qu'elle n'est pas l'expression de la réalité des faits, et que les progrès de l'époque moderne ne lui répondent en aucune façon.

Il le comprit admirablement, et reconnut que pour parvenir à rétablir les conditions les plus élémentaires de la vie sociale, lesquelles menacent de sombrer dans la destruction des liens formés par les anciennes croyances, il fallait les remplacer par une croyance nouvelle.

On l'accuse d'avoir succombé à une décadence intellectuelle irrémédiable lorsqu'il écrivit son discours sur l'ensemble du positivisme, et publia le calendrier ainsi que le catéchisme de la religion positiviste. Il suivit en ceci la grande illusion, point de départ de toute sa doctrine.

La religion nouvelle eut ses grands prêtres dont il fut le premier, ses apôtres, son culte, ses temples et ses assemblées. Tandis que les disciples qui prétendirent ne s'attacher qu'à la partie scientifique de la doctrine n'y ajoutèrent pas un mot, comme Littré malgré son admirable dictionnaire, ou l'abandonnèrent pour retour-

ner à la métaphysique, comme Stuart Mill avec sa loi de causation, les vrais croyants continuèrent à maintenir et à propager la foi nouvelle, en France, en Angleterre, en Amérique. Mais ils ne devinrent jamais très nombreux, les contradictions inhérentes aux principes de la doctrine les poursuivant jusque dans la sincérité de leur croyance.

Nous lisons dans le dernier opuscule que vient de publier l'Apostolat de Paris : « La grande crise que nous traversons en ce moment réside, suivant les lumineuses démonstrations d'Auguste Comte, dans l'affaiblissement croissant de la foi catholique à partir du quatorzième siècle. Dès lors, tous les éléments du monde nouveau qui surgissaient à travers les décombres du régime du moyen âge, artistes, savants, chefs industriels, prolétaires, se sont trouvés dépourvus de tout principe, de toute doctrine morale indiquant nettement leurs devoirs, et livrés, par conséquent, de plus en plus aux impulsions de l'égoïsme individuel. De là l'immense corruption, le funeste dérèglement dans les mœurs que nous observons de nos jours, et qui offre plus d'un point de ressemblance avec celui de la décadence romaine, lorsque le catholicisme n'avait pas encore régénéré le vaste empire (1). »

(1) Voir : *Inauguration de la salle des conférences de l'Apostolat de Paris*, par George LAGARRIGUE.

Le catholicisme n'a en aucune façon régénéré le vaste empire. L'histoire démontre qu'il n'a pas retardé d'un jour la chute de Rome et la décadence continue de Byzance ; mais ses croyances positives ayant passé à des peuples nouveaux, jeunes de cœur, frais de pensée, il donna naissance à la civilisation moderne.

La religion positiviste, négative dans tous ses éléments, ne retardera pas d'une heure la décadence de peuples qui, à leur tour, offrent la même et immense corruption, le même et funeste dérèglement dans les mœurs que le vaste empire romain. Voilà pour l'histoire.

Et voici pour les sciences : « La réorganisation sociale », continue le grand prêtre de l'Apostolat de Paris, « ne saurait être effectuée que sous l'ascendant de notions positives sur l'organisme social... lesquelles, pour devenir positives, ont besoin de s'appuyer sur nos connaissances scientifiques. *des lois de la matérialité et de la vitalité*, phénomènes inférieurs sur lesquels repose la sociabilité. »

De la *vitalité* nous ne connaissons absolument aucune loi, pas même celle qui régit la vie du moindre microbe, et toutes les lois de la *matérialité* ne sont fondées que sur une hypothèse métaphysique, l'action à distance des corps les uns sur les autres, que nous expliquons par une autre hypothèse, celle de l'existence

d'une matière impondérable, dont nous n'avons aucune notion positive.

Dans les sciences, ces hypothèses et notions incomplètes suffisent, parce qu'on n'y attache aucune autre importance, et qu'on n'y croit qu'à titre d'hypothèse. Il n'en est point de même lorsqu'on prétend en faire l'objet d'une croyance positive. Dès ce moment le caractère de la science disparaît. Mais la croyance elle-même s'écroule. On ne croit pas en des hypothèses sans en faire aussitôt des certitudes et sans détruire l'hypothèse. Ainsi tout est négation dans la religion positiviste, comme dans la doctrine dont elle dérive.

Auguste Comte, ayant nié la vérité des idées métaphysiques, divisa l'histoire de l'humanité en trois époques, proclama la foi dans les sciences expérimentales, et créa la religion positiviste. Max Stirner, disciple de Hegel, divisa de même l'histoire en trois âges et conclut à l'avènement de l'individu. Mais déjà un des précurseurs du nihilisme russe, Herzen, conçoit une religion nouvelle, dont il traite quand il parle d'une République intérieure qui suppose l'homme moral, c'est-à-dire capable de sociabilité. La marche de la doctrine nihiliste est plus lente, elle n'en est peut-être que plus profonde. Les deux sectes ont la même foi dans les sciences positives, professent le même athéisme, et rêvent de même une science de l'avenir. L'un des derniers nihilistes,

Thernichewsky, s'abandonne à la même ambition qu'Auguste Comte, et veut devenir « un précepteur pour l'humanité, tel que l'a été Aristote, par une *encyclopédie du savoir et de la vie* » ; et si l'objet des positivistes est de rendre, par la connaissance des lois de la *matérialité* et de la *vitalité*, à la société qui les a perdus, l'amour, la foi et l'activité, celui des nihilistes est de se servir de tous les progrès de la science, et d'employer toutes leurs forces d'abnégation, de dévouement et d'action poussées jusqu'à l'héroïsme, pour abattre des institutions qui leur semblent faire obstacle à l'éclosion de la « sociabilité de l'avenir ». Les deux sectes ne diffèrent donc en rien, ni dans leur culte pour les sciences, ni dans leur religion humanitaire, ni dans le but qu'elles poursuivent. Si leurs moyens sont dissemblables, c'est que dans la patrie des nihilistes l'intensité des croyances vraiment positives empêche l'extension de celles qui ne sont que négatives ; tandis que dans la patrie des positivistes l'affaiblissement des croyances religieuses permet toutes les illusions.

Pour que l'humanité devienne ce qu'elle doit être, il faut que, sortie de ses époques métaphysiques et philosophiques, ou débarrassée de ses attaches nègre et mongole, elle parvienne à réaliser la plus grande somme de bonheur possible. Pour y arriver, toutes les institutions sociales et politiques qui entravent son émancipa-

tion doivent être anéanties. C'est la doctrine nihiliste. Toutes les idées métaphysiques et philosophiques de l'esprit doivent disparaître. C'est la croyance des positivistes. Les deux doctrines se tiennent, depuis leur point de départ commun, la critique de la raison pure, jusqu'à leur conclusion dernière. Elles sont et restent négatives, comme le criticisme de Kant et toutes les doctrines fondées sur les idées métaphysiques, que ce soit en niant ou en affirmant leur évidence et leur certitude.

Nul ne possédant la science absolue, chaque science procède d'un acte positif de foi, pour aboutir à des actes de foi non moins positifs. Les mathématiques sont la plus certaine, la plus évidente et la plus complète, assure-t-on, de toutes les sciences. Elles procèdent de définitions dont chacune est un acte de foi. Car, dans l'ignorance où nous sommes de la nature des actes de notre esprit, il n'en est pas une qui ne soit absurde. L'unité n'est certes pas le nombre. Or, n'étant pas le nombre, comment peut-elle être ajoutée à lui? Le point qui est la chose qui existe sans dimension, n'existe pas. Pascal l'a donc défini : l'intersection de deux lignes, ce qui, ajouté à la ligne comme étant le plus court chemin d'un point à un autre, nous donne l'absurde définition suivante : La ligne droite est le plus court chemin d'une intersection de deux lignes à une intersection de deux lignes.

Nous appliquons cependant avec une certitude parfaite les unités et leurs nombres, les points, les lignes et les figures aux calculs et aux mesures des choses; et si des éléments des mathématiques inférieures nous passons aux infiniment grands et aux infiniment petits des mathématiques supérieures, nous voyons les mathématiciens leur accorder une foi non moins positive, tout en avouant que ces quantités et ces grandeurs leur sont aussi indéfinissables qu'inintelligibles.

En astronomie et en physique, les anciens et nos ancêtres ont eu une foi aussi positive dans le mouvement du soleil autour de la terre que dans la différence de nature du chaud et du froid, du lourd et du léger. Les modernes ont découvert les lois de la gravitation, de la pesanteur et de la chaleur, et leur foi dans ces forces est également vive, quoiqu'ils reconnaissent que toutes se transforment les unes dans les autres, ce qui entraîne l'hypothèse d'une force générale, commune : mais aucun n'en ayant une idée, ils ne peuvent avoir de foi positive que dans les forces qu'ils se figurent connaître réellement.

Les chimistes ont foi dans les propriétés par lesquelles ils distinguent les corps; les naturalistes ont foi dans les caractères qui leur servent à définir les espèces et les genres; et cette foi positive forme les assises de leurs sciences. Cependant les mêmes propriétés se rencontrent

parfois dans les corps les plus différents, les mêmes caractères se transforment selon les milieux, et passent d'une espèce à une autre; et ils ont foi encore dans ces transformations, quoiqu'ils n'en connaissent pas les lois, et continuent à concevoir chaque corps selon les propriétés par lesquelles ils les distinguent, et chaque espèce, chaque genre selon les caractères qui leur servent à les définir.

Néanmoins, sous toutes ces formes et dans toutes les sciences, la foi est et reste positive. Elle est l'expression rigoureuse du degré atteint par l'homme dans la connaissance des choses.

Il en est de même de toutes les croyances que nous attachons aux objets, persuadés qu'elles nous révèlent leur nature ou leur origine, leur substance ou leur cause.

Les Égyptiens divinisèrent les instincts des bêtes, les Grecs et les Romains les phénomènes de la nature, les modernes l'harmonie et l'unité du monde sous la forme d'un Dieu créateur, infini, éternel, perfection souveraine et toute-puissance, et ces croyances ont pris un caractère tellement positif qu'on a pu dire que la foi transportait des montagnes.

Tels sont les caractères de la foi positive. Comment se fait-il donc que les croyances fondées soit sur l'affirmation, soit sur la négation des seules idées méta-

physiques, prennent un caractère si essentiellement négatif? Les idées dites métaphysiques d'être, de substance, de cause, d'espace et de temps sont un produit de notre pensée; par suite, la faculté de les concevoir est un de ses attributs et, comme tel, l'expression des lois qui régissent cette pensée. Exprimées sous la forme de lois, elles constituent les axiomes, qui entraînent évidence et certitude, sans qu'il soit possible à la pensée de les mettre en doute : point d'effet sans cause, point d'attribut sans substance, etc. Appliquées à l'observation et à l'étude des choses, conformément au sens et à la portée des axiomes, elles sont la source de toutes nos connaissances et découvertes, de tous nos progrès dans les sciences. Mais, appliquées aux questions qui en résultent, elles se transforment, partout où notre science s'arrête, en croyances négatives, contradictoires entre elles et contradictoires à elles-mêmes, du moment que nous les considérons comme représentant quelque chose en dehors de notre esprit, peu importe que nous admettions ou que nous contestions la légitimité de l'emploi qui en est fait.

Les idées métaphysiques d'être, de substance, de cause, d'espace et de temps n'ont d'application en dehors de notre esprit qu'à la condition d'être conçues conformément aux choses qui existent en toute réalité, par les attributs qui les caractérisent, les effets qui en proviennent, leur étendue et leur durée véritables. Hors

de là, les croyances que nous attachons aux idées métaphysiques, quelle que soit la portée que nous leur accordions, sont contradictoires. Le théisme conçu d'après les idées métaphysiques est aussi chimérique que l'athéisme, le matérialisme aussi illusoire que le panthéisme.

Nous allons en cela beaucoup plus loin que Kant, qui admettait encore que l'on construisît des doctrines légitimes avec les seules idées métaphysiques, tout en prétendant qu'elles ne démontraient rien parce que l'expérience ne les justifiait pas. Or on ne peut faire aucun raisonnement, ni même émettre une hypothèse, au moyen des seules idées métaphysiques sans qu'aussitôt ces idées ne se détruisent elles-mêmes.

D'après le théisme métaphysique, Dieu est l'être absolu, qui ne peut pas ne pas être, substance immuable, cause première, infinie, éternelle de toutes choses. En ce cas l'idée d'être ne se rapporte pas à tout ce qui est, et il y a deux idées d'être, l'une se rapportant à Dieu, l'autre au reste des choses, et chacune est et à la fois n'est pas l'idée de l'être véritable.

L'athéisme qui nie l'existence de l'être absolu, et n'attribue l'être réel qu'aux choses qu'on voit, entend et touche, aboutit au même contresens. Si l'être véritable ne revient qu'aux choses que l'on voit, entend et touche, aussitôt qu'on ne les voit, ne les entend et ne les touche

plus, elles cessent nécessairement d'exister; ce qui est la négation même d'une existence réelle, indépendante de nos sensations, et fait du monde une apparence illusoire. Un monde qui est en tant que nous le voyons, l'entendons, le touchons, et qui cependant existe quand même nous ne le voyons, ne l'entendons et ne le touchons pas, nous ramène à l'existence de deux idées d'être, dont l'une est et dont l'autre n'est pas impliquée dans notre idée de l'être des choses que nous voyons, sentons et touchons.

Nous pourrions relever les mêmes contradictions pour toutes les idées métaphysiques rapportées à Dieu ou à sa négation. Il sera la substance immuable qui est et n'est pas à la fois unie à des attributs divers et multiples; la cause, cause d'elle-même et cause d'autre chose, identique et non identique à elle-même, l'être infini remplissant l'espace sans bornes, lequel comprend des espaces finis et bornés, et qui est et à la fois n'est pas un même espace; l'être éternel qui mesure un temps sans commencement ni fin et dont chaque durée commence et finit, qui dure avec le temps parce qu'il commence et finit, et ne dure pas avec le même temps parce qu'il ne commence pas ni ne finit. Toutes ces conceptions se contredisent elles-mêmes, comme l'idée de l'être qui est et à la fois n'est pas ce qu'il est. Et si l'on profite de ces contradictions pour contester l'existence divine, c'est

pour y retomber aussitôt. Quoi qu'on fasse, on pensera une substance immuable, une cause première, un espace auquel on est incapable d'assigner de limite, un temps dont on ignore la durée.

Les difficultés s'entassent dans le panthéisme. Il s'efforce de les dissiper en identifiant l'être absolu avec tout ce qui devient, change et passe, et soulève sous une autre forme les mêmes contradictions en les transportant non plus en Dieu ou dans sa négation, mais dans les choses mêmes. L'être substance, cause infinie, éternelle, immanent en toutes choses qui ne sont pas telles, devient leur substance sans l'être puisque chacune d'elles a sa substance propre, leur cause sans l'être puisque chacune a sa causalité distincte, et il embrasse leur étendue et leur durée sans pouvoir les embrasser puisque chacune a son étendue et sa durée particulière. Et cette contradiction ne change pas de caractère si nous admettons que l'être de chaque chose particulière est celui du grand Tout, sa substance la sienne, sa causalité, son étendue, ses durées les siennes, car cela nous conduit à la négation contraire, celle de l'être, de la substance, de la causalité, de l'étendue et de la durée de tous les êtres particuliers, puisque tous ces attributs ne leur appartiennent pas en propre, mais au grand Tout.

Reste le matérialisme qui, lui, du moins, paraît avoir un point d'appui solide, palpable : la matière, à condition,

toutefois, qu'on n'en fasse pas l'être absolu, cause et substance de toutes choses dans l'espace et le temps; car alors la matière se transforme en une idée métaphysique et devient encore la négation d'elle-même. Ce qui caractérise la matière, c'est que sa substance est déterminable par ses attributs, sa causalité par ses effets, que ses formes peuvent être mesurées, et ses mouvements calculés. Mais, que la matière devienne le principe de toutes choses, chacune des propriétés qui la distinguent disparaît, sa substance cesse d'être déterminée, ses effets ne sont plus déterminables, ses formes ne sont plus susceptibles d'être mesurées, ni ses mouvements d'être calculés, ce qui est exactement le contraire de ce qui constitue la matière véritable. L'idée métaphysique, en pénétrant dans la doctrine du matérialisme, se détruit elle-même jusque dans les propriétés essentielles de la matière.

Que signifient donc ces idées que nous appelons métaphysiques et qui, de quelque façon que nous les appliquions, conduisent à des contradictions non seulement entre les doctrines, comme le croyaient Kant et ses successeurs positivistes et nihilistes, mais encore en chacune d'elles, quels que soient les noms ou les formes que nous leur donnions?

Si Hegel, au lieu de faire la synthèse de l'être de Kant et du non-être par le devenir, s'était contenté de faire

celle des choses qui sont et deviennent en réalité; si Comte, au lieu de croire, comme lui, Kant sur parole, avait recherché à son tour, par la synthèse, l'accord des idées métaphysiques qu'il rejetait avec les connaissances qu'il possédait, ils donnaient l'un et l'autre la solution de la question, et léguaient tous deux, d'une part une science certaine, et d'autre part une foi vraiment positive à leurs disciples et successeurs.

Donc, il est temps de sortir de la nébuleuse allemande pour revenir à notre vieux bon sens. Aucun de nos hommes du dix-septième siècle n'a considéré les idées que nous appelons métaphysiques autrement que comme de simples idées générales. Pour eux le temps était la mesure du mouvement, Descartes définit la matière par l'idée de l'étendue, Port-Royal fait de l'idée de substance une idée simplement plus générale que celle de corps, et relègue les diverses sortes d'idées de cause parmi les lieux de rhétorique.

Nous ne concevons pas une idée, nous ne nommons pas un objet, sans nous servir de l'idée d'être : en pensant une idée, nous la concevons existante; en désignant un objet, nous disons qu'il est.

Nous ne prononçons pas une phrase, nous n'émettons pas un jugement, sans nous servir de l'idée de substance : la lune est ronde, le soleil est lumineux, c'est-à-dire la substance dont est faite la lune a pour attribut d'être

ronde, comme celle du soleil a pour attribut d'être lumineuse.

Nous ne percevons, nous n'exprimons pas un rapport d'existence entre deux choses, sans faire de l'une la cause, de l'autre l'effet : la pierre tombe parce qu'elle est pesante, le soleil éclaire parce qu'il est lumineux. Nous ne mesurons pas une distance sans que cette mesure ne contienne l'idée de l'espace. Nous ne comptons pas une heure, pas une minute, sans concevoir l'idée du temps.

Les idées d'être, de substance, de cause, d'espace, de temps, si métaphysiques qu'elles puissent nous paraître, renferment donc un côté par lequel elles sont des idées expérimentales. Nous ne percevons pas un objet, nous ne concevons pas une idée, nous n'émettons pas un jugement, nous n'accomplissons pas un acte sans qu'elles y soient implicitement contenues. Métaphysiciens et philosophes, positivistes et nihilistes pensent et se conduisent en cela comme tout le monde.

Nous disons que toutes les choses qui existent sont, et que l'être appartient à tout ce qui est. Une chose, idée ou objet, peu importe, qui n'est pas, n'est pas même une idée ou un objet métaphysique ; elle n'est rien. Ce que nous exprimons par un axiome : *Rien ne peut être et n'être pas à la fois*. Axiome dont l'évidence et la certitude sont telles que jamais métaphysicien ni philosophe n'en a douté.

La détermination de la portée expérimentale des sens positifs de l'idée de substance paraît plus difficile. Les astronomes, les physiciens parlent de forces générales émanant de la matière pondérable, et dont l'action est transmise à distance par la matière impondérable. Les chimistes énumèrent les propriétés qui distinguent chaque espèce de corps. Les naturalistes définissent les caractères généraux et spéciaux, les classes, les genres et leurs subdivisions du règne végétal et animal. Il y a plus. Les Galilée, les Papin découvrent dans les forces des attributs inconnus; les Stahl et les Lavoisier, des qualités ignorées dans les corps; les Cuvier et les Jussieu, des caractères nouveaux aux êtres organisés; tandis que les Lamark et les Darwin s'efforcent de montrer que les caractères des uns proviennent des caractères des autres, et les Ampère et les Arago, que les forces se transforment les unes dans les autres. Ce qui n'empêche qu'en dépit de toutes les spéculations que l'on peut faire à ce sujet, depuis le premier astrologue qui observa le mouvement des astres, jusqu'au dernier naturaliste qui définit la forme d'un microbe, jamais personne ne conçut un attribut quelconque, — force, propriété ou caractère, — sans le rapporter à une substance, ni une substance, — matière pondérable ou impondérable, être vivant ou organique, — sans lui prêter un attribut. Évidence et certitude que nous expri-

mons par un second axiome : *Point d'attribut sans substance, point de substance sans attribut*. D'où dérive, avec une certitude et une évidence égales, que *toute substance est identique à la somme de ses attributs, et la somme de ces attributs, identique à leur substance*. Ce qui signifie, en d'autres termes, que toute substance, qu'elle soit générale ou particulière, commune ou spéciale, est déterminée par la somme de ses attributs, et déterminable par elle.

Il en est de même des rapports de causalité que nous observons. Nous affirmons que la cause de la chute des pierres et du mouvement des astres est la pesanteur. Mais la cause de la pesanteur elle-même nous demeure inconnue. Galilée découvrit les rapports qui existent entre les corps légers et les corps lourds, et formula la loi de la pesanteur. Un jour quelque autre découvrira les rapports qui existent entre la pesanteur et les autres forces, et, formulant la loi de leur action, nous enseignera la cause du phénomène appelé pesanteur. Par le fait qu'une chose existe, elle se trouve en rapport d'existence avec autre chose (1) ; ce que nous exprimons par un troisième axiome : *Point d'effet sans cause*. Or toutes les choses que nous concevons sont substance et attributs. D'où résulte logiquement que *la découverte des causes,*

(1) Voir : *Les principes de la découverte*, p. 65.

comme celle de leurs effets, consiste dans la découverte des rapports d'existence entre les substances et leurs attributs, c'est-à-dire des lois qui régissent leur existence. D'où dérive, en dernier lieu, que la découverte des lois d'après lesquelles sont contenus chaque attribut en chaque substance et tous les attributs dans toutes les substances, serait la découverte de tous les rapports qui existent entre eux, et, par suite, la science de la somme des attributs qui constituent la substance. Ce serait la science positive absolue.

Cette science est-elle possible?

Nous disons de toutes choses qu'elles existent dans l'espace. Mais nous entendons cet espace en deux sens différents : tantôt comme l'espace abstrait de tout ce qui y subsiste, l'espace métaphysique dont notre pensée franchit les étendues en un clin d'œil, comme nous concevons une ligne droite infinie, abstraite, sans largeur ni profondeur; tantôt comme l'espace réel que nous mesurons à pas comptés, comme nous estimons une ligne concrète ayant largeur et profondeur. Mais, pas plus que la ligne abstraite sans largeur ni profondeur n'existe en dehors de notre esprit, l'espace métaphysique n'a de réalité en dehors de nous; et, de même qu'une ligne concrète, une route, une ligne de chemin de fer est la même chose que cette route et ce chemin de fer, l'espace existant réellement en dehors de nous est iden-

tique à l'étendue propre aux choses. L'espace véritable ne saurait être différent de l'étendue, attribut des choses. Car si l'espace existait par lui-même, il y aurait une même étendue qui serait et à la fois ne serait pas un attribut des choses, se rapporterait et ne se rapporterait pas à une même substance. Or l'étendue propre à cette plume est un attribut de cette plume, et non celui d'autre chose, et cette étendue est parfaitement déterminée et déterminable. Que je passe de cette plume à la table, de la table à la maison, de la maison à la terre, de la terre au soleil, du soleil aux astres, de ceux-ci à la dernière nébuleuse ; qu'au delà je suppose d'autres mondes, de nouveaux univers, toujours l'espace réel sera déterminé par les univers existants. Que j'introduise, comme les mathématiciens, les infiniment grands et les infiniment petits dans une mesure, jamais ils n'exprimeront que des rapports entre des grandeurs déterminées. Nulle part l'étendue ne sera indéterminée ni indéterminable. Pour le devenir, il faudrait qu'elle cessât d'être un attribut des choses étendues, qu'il existât une étendue qui fût et à la fois ne fût pas une même étendue.

La durée des choses porte le même caractère.

Le temps a été défini la mesure du mouvement. Cette mesure est mesurée à son tour par l'eau qui coule, le sable qui tombe, les oscillations du pendule, les évolutions de la lune, la gravitation de la terre. En dehors

du mouvement des choses, le temps n'est, comme l'espace abstrait, qu'une conception métaphysique de notre esprit. Nous pensons ce temps abstrait et ses durées, la minute, l'heure, l'année, le siècle en un instant, et ces durées, comme telles, n'ont pas plus de réalité en dehors de notre esprit, que les points sans dimension, les lignes sans largeur ni profondeur. Autrement il y aurait deux temps comme il y aurait deux espaces, l'un plus ou moins rapide selon notre façon de le penser, et l'autre identique au mouvement réel des choses. Il n'y a donc qu'un temps véritable, celui identique au mouvement des choses, et ce mouvement étant, comme l'étendue, un attribut qui leur est propre, il est par lui-même aussi déterminé et déterminable que l'est le mouvement de chaque chose en particulier.

Calculons, avec Élie de Beaumont, les millions d'années qu'il a fallu à la terre pour se refroidir d'un degré; transmettons ces calculs à la génération qui nous suit, pour qu'elle continue et évalue les milliards de siècles qu'il a fallu à la terre pour sortir de sa nébuleuse; que d'autres savants reprennent et poursuivent ces calculs, toujours un mouvement précis et déterminé précédera un autre non moins précis et non moins déterminé.

Telle est la portée expérimentale et le sens positif des idées dites métaphysiques. Elles n'ont égaré Kant et ses successeurs que parce qu'ils leur supposaient, en dehors

de l'esprit, une réalité qu'elles ne possèdent pas plus que les instants sans durée ou les points sans dimensions. Or, s'il en est ainsi, et il ne saurait en être autrement, il en dérive qu'en dehors de toutes les durées et de toutes les étendues imaginables, en dehors de l'enchaînement de tous les effets et de leurs causes, en dehors de tous les attributs et de leur substance, il existe une *raison* qui fait qu'il en est ainsi.

Je ne dis pas une cause, je ne dis pas une substance, je ne dis pas un être infini, éternel. Car toute cause que je puis penser a des rapports avec ses effets, tout attribut que je puis percevoir est identique avec sa substance, et l'infini, l'éternité, tels que je puis les concevoir, ne sauraient être autres que l'étendue et la durée réelle des choses. Toutes les idées métaphysiques ne sont que l'expression des lois qui régissent à la fois notre intelligence et la nature des choses, et elles ne sont justes, comme les idées abstraites des mathématiques, que pour autant que, dans leur application, elles sont conformes à cette nature. Pas plus qu'aucune chose concrète ne répond à l'unité et au point, aucun être réel ne répond à mon idée d'*être*, aucune cause à mon idée de cause, aucune substance à mon idée de substance, aucune étendue véritable à mon idée de l'espace qui est sans étendue, et aucune durée réelle à mon idée du temps qui est sans durée. Mais toutes choses, cette plume,

cette table, cette maison, ce monde, tous les mondes sont déterminés et déterminables dans leur être et leurs rapports de causalité, de substantialité, d'étendue et de durée. C'est là la science positive; car, à ces conditions seulement, toutes choses nous deviennent intelligibles par leurs attributs, comme par leurs effets, par leur durée, comme par leur étendue. D'où la conclusion dernière et la foi également positive qu'il existe en dehors d'elles autre chose qui fait qu'il en est ainsi. Être suprême, indéfinissable, non soumis aux lois de notre intelligence, raison première qui n'est pas une substance identifiable avec ses attributs, raison dernière qui n'est pas une cause ayant des rapports intelligibles avec ses effets, plus qu'éternel, plus qu'infini, non sujet aux lois de l'espace et du temps.

Nous concluons à l'existence de Dieu, non parce que nous en aurions l'idée, comme le croyait Descartes, et encore moins parce qu'une idée métaphysique en serait l'expression; mais parce que, d'une part les caractères de la science positive, et d'autre part les lois de notre intelligence nous en imposent la foi.

L'homme est fait pour s'élever à la science des choses et, par elle, à la certitude de l'existence de Dieu. Tout le reste n'est que négation, illusion ou erreur.

Nier Dieu au nom de la science, alors que la science en renferme la preuve la plus évidente, ou nier la science

au nom de Dieu, alors que toutes les idées que nous y rapportons, sans l'aide de la science, se détruisent d'elles-mêmes, c'est entreprendre, sous quelque forme qu'on le fasse, l'impossible et l'absurde. Mais c'est une des lois de la destinée de l'homme et de la nature de son intelligence, que ses croyances sont toujours l'expression de la science qu'il possède.

Tant que cette science demeure incomplète, l'homme y supplée par une foi positive dans les principes et les définitions premières qu'il suppose, de même qu'il l'achève par une foi non moins positive dans les conséquences qu'il en tire, et dans les applications qu'il en fait. Mais, dès qu'il s'imagine pouvoir donner à sa science des assises plus solides en recourant aux seules idées métaphysiques, soit pour s'en servir, soit pour en contester le droit, aussitôt il aboutit, comme Kant, à des contradictions sans fin, ou, comme ses successeurs, Auguste Comte et les positivistes, Hegel et les nihilistes, à la négation des principes mêmes qui forment la base de la science.

V

L'ÂME ET SON IMMORTALITÉ.

Le son, la lumière, la chaleur que nous entendons, voyons et sentons, sont toujours tel son, telle lumière, telle chaleur ; ce cœur est notre cœur, ce cerveau est notre cerveau. Chaque sensation, chaque affection, chaque organe est déterminé en nous, et tout est non moins déterminé en dehors de nous : cette page est cette page, ce livre est ce livre ; les formes, la couleur, le poids, la substance qui les distinguent à nos yeux, sont leurs formes, leur couleur, leur poids et leur substance propres ; ils ne sont pas ceux d'autres objets. Il en est de même de toutes choses, et à cette condition seulement leur science est possible. Si les sons que nous entendons ; les affections que nous éprouvons, les forces dont nous mesurons l'intensité, les substances dont nous analysons les propriétés pouvaient être autre chose qu'ils ne sont, il n'y aurait ni science, ni certitude, ni impulsion, ni sensation véritables ; nous-même ne serions que brouillard, et toute chose en dehors de nous que ténèbres. Lorsqu'on veut raisonner science et certitude, il faut se rendre compte avant tout des conditions de la science et de la certitude.

C'est aussi l'avis de la doctrine matérialiste, qui s'appuie sur ce fait pour affirmer que le vice et la vertu de l'homme sont des produits aussi naturels que le vitriol et le sucre. Mais il reste une difficulté, celle d'expliquer comment, tout étant déterminé dans l'homme et dans la nature, il se fait que l'esprit puisse concevoir quoi que ce soit d'indéterminé.

En effet, d'où nous vient cette faculté mystérieuse, alors que nous ne ressentons que des sensations, des impulsions et des affections déterminées, de pouvoir parler de *toutes* les sensations, de *toutes* les impulsions, de *toutes* les affections? Nous n'avons pas plus entendu tous les sons et vu toutes les couleurs, que nous n'avons éprouvé toutes les sensations et senti toutes les affections. Qu'est donc ce caractère indéterminé que nous introduisons dans les données les plus évidentes, les plus certaines, comme pour en troubler, de gaieté de cœur, la limpidité?

Nous ne pouvons parvenir à la science des choses qu'à la condition que chacune d'elles soit déterminée en elle-même, et nous ne pouvons acquérir cette science qu'en nous portant au delà de ce que les choses, ainsi que les impressions que nous en recevons, renferment. *Toutes les choses!* nul n'a jamais vu ou pensé, senti ou imaginé toutes les choses.

Ce sont des mots! Admettons que ce soient des mots.

Encore d'où proviennent-ils? *Toutes les choses* sont trois mots différant de forme et de son. Aucun d'eux ne peut être confondu avec l'autre. Chacun est parfaitement déterminé et comme forme et comme son. Comment se fait-il qu'ils nous suggèrent, au moyen de cette forme et de ces sons déterminés, tout le reste des choses que nous n'avons jamais ni vues, ni entendues, ni senties, ni pensées?

C'est de l'imagination! Admettons que ce soit de l'imagination. Mais comment pouvons-nous supposer, imaginer ou croire quelque chose que nous n'avons jamais pu ni supposer, ni croire, ni imaginer? Nul ne peut, sous quelque forme que ce soit, supposer, imaginer et croire *toutes choses*.

Nous pourrions multiplier les exemples; chacun d'eux nous ramènerait au même point. Tout ce qui existe dans la nature et en nous est déterminé, sinon nous ne pourrions en acquérir ni science ni certitude, et cette science ne subsiste et cette certitude ne se forme qu'à la condition que nous dépassions l'évidence et la certitude propre à chaque chose. Nous le faisons en chacun de nos jugements, en chacun de nos raisonnements: Cette feuille est verte. Pourquoi est-elle verte? Sa couleur verte lui est propre avec sa nuance distincte. D'où lui vient cette désignation générale qui ne lui revient pas? Cet homme est mortel. Pourquoi cet homme

serait-il mortel, puisque tout en lui, au contraire, témoigne de la vie? Comment se fait-il enfin que nous sachions que nous ne savons pas? que nous pensions ce que nous ne pouvons penser, puisque nous l'ignorons?

L'accord incomplet de nos idées peut nous donner comme un défaut momentané de mémoire, une espèce d'hésitation, d'inquiétude; mais de là à la certitude de notre ignorance à laquelle rien ne répond, ni aucune idée puisqu'elle n'est l'idée de rien, ni aucune impression puisque toute impression est déterminée, ni aucun objet puisqu'elle est sans objet, il y a un abîme.

Il existe donc en nous une force distincte des choses dont nous subissons l'action, qui fait que nous pensons, et sans laquelle nous agirions d'instinct comme les bêtes.

C'est de cette cause, de cette force que proviennent, je ne dis pas nos idées, car elles sont des phénomènes complexes, ni nos affections, car elles dérivent de sources multiples, mais notre besoin de penser, à commencer de notre premier jugement jusqu'à nos aspirations les plus hautes.

De nos sensations les plus élémentaires nous faisons des idées générales, des instincts que nous partageons avec les bêtes nous formons nos plus nobles affections, et les actes que nous accomplissons, mus par les uns et par les autres, nous portent à imaginer un monde de croyances positives et négatives au sujet desquelles nous

avons la conscience absolue de notre ignorance. Sans cesse, pour acquérir la certitude et la science, comme pour atteindre la satisfaction et le bonheur, nous devons nous élever au-dessus de notre science et de nos certitudes, au-dessus de nos plaisirs et de nos peines.

Nous donnons des noms à nos idées et à nos affections, nous les exprimons par des sons et des signes; ces sons et ces signes, nous les imprimons à notre cerveau; mais la force qui nous porte au delà est toujours présente, toujours agissante, distincte de ces signes et de ces sons, nous poussant vers l'inconnu, vers l'indéterminé, afin d'acquérir sans cesse une science plus grande, de réaliser un bonheur plus parfait. Voilà l'âme. Son existence nous est démontrée non seulement par la science que nous possédons et les satisfactions dont nous jouissons, mais encore et surtout par la science que nous ne possédons pas et les satisfactions qui nous échappent.

De quelque façon que nous considérions notre activité intellectuelle et morale, au point de vue positif ou négatif, elle nous ramène à la même solution. Les objets déterminés agissent sur nous par nos sens et nos organes, et, par nos organes et nos sens également déterminés, nous réagissons sur eux d'après une force qui en est distincte, et qui sans cesse nous porte au delà. Cette force est l'âme humaine.

Descartes ayant défini la matière par son étendue et

sa divisibilité, lui opposa la conscience du moi, un et indivisible, et conclut à l'existence de l'âme sans étendue. Il est vrai que nous pensons l'étendue sans concevoir celle de la pensée, que nous concevons le temps sans mesurer la durée de l'idée que nous en avons, et cependant, jusque dans ces idées, l'étendue et la durée subsistent. Selon que nos papilles nerveuses sont plus ou moins distantes, nous sentons les distances plus grandes ou moindres, et chacune de nos sensations, si rapides qu'elles soient, implique l'idée de durée. Une sensation qui disparaîtrait dans le moment même où elle serait ressentie, ne serait pas une sensation. Chaque sensation suppose la durée et, par suite, la mémoire. Nous calculons, dans les expériences de physiologie, l'étendue aussi bien que la durée de nos sensations, et nos sensations forment la base de nos conceptions les plus métaphysiques. Nous n'avons pas, comme l'observait déjà Platon, une pensée de notre pensée, et si la durée et l'étendue de nos sensations et de nos idées nous échappent, cela ne prouve pas qu'elles soient inétendues et indivisibles. Un tel pense avec une rapidité fébrile, tel autre avec une lenteur désespérante pour son interlocuteur. Celui-là embrasse mille idées en une conception unique, celui-ci les enchaîne péniblement à la file selon que la mémoire les lui présente. Nos idées les plus abstraites, nos affections les plus élevées, nous devons

les attacher à des mots pour nous en souvenir, et les communiquer à d'autres. Enfin nous avons une conscience du moi qui nous paraît indivisible : je ne puis être ni plus ni moins que moi-même. Mais cette conscience n'est qu'une résultante du jeu harmonieux de nos organes qui constitue notre personnalité, laquelle peut changer du tout au tout selon les transformations de la mémoire ou les maladies cérébrales.

Pour expliquer les phénomènes les plus simples de la nature, la transmission de la lumière et de la chaleur, l'action à distance de la pesanteur, la rapidité de l'électricité, les savants sont obligés d'admettre l'existence d'une matière impondérable, l'*éther*. Nous sommes conduits de la même manière, par l'étude des phénomènes de l'intelligence et du cœur humain, à reconnaître l'existence d'une force distincte de toutes celles propres à notre organisme. Nous pouvons au besoin supposer que l'âme est d'une nature éthérée de même caractère que la matière qui transmet l'action des forces à distance. Quoi qu'il en soit, de même que la nature entière ne nous devient explicable que par l'existence de la matière impondérable, le génie humain et toutes ses manifestations ne nous sont compréhensibles que grâce à l'existence de l'âme, matière également impondérable, sans cesse agissante et sans cesse indéterminée dans son action, portant l'homme sans inter-

ruption vers une science et une certitude plus grandes.

Si nous possédions une science parfaite de la nature des choses, nous pourrions déterminer exactement le rôle de la matière impondérable dans la nature. Si nous possédions une connaissance complète de notre organisme, nous fixerions avec une certitude absolue le rôle de l'âme dans cet organisme. L'une et l'autre science nous fait défaut; mais celle que nous possédons nous conduit à une croyance positive, aussi bien en l'existence de la matière impondérable qu'en celle de l'âme spirituelle ou éthérée et qui seule peut expliquer les caractères qui distinguent non seulement l'homme de l'animal, mais encore l'histoire des peuples de l'histoire des animaux.

Les hommes ont cru de tous temps à l'existence de bons et de mauvais génies, d'êtres divins ou infernaux, et, de tous temps, ces conceptions ont été des produits de la pensée humaine telle qu'elle était constituée par les données précises et déterminées qu'elle avait acquises d'une part, et de l'autre par sa tendance innée vers des certitudes plus absolues, des croyances plus élevées. Déjà le seul fait que l'homme puisse imaginer des êtres supérieurs ou inférieurs à lui, démontre l'existence de l'âme. Mais, si différente que soit son action indéterminée de l'action toujours déterminée des corps, elle n'en est pas absolument distincte, agit dans et par les organes et

les sens, comme ceux-ci agissent en elle et par elle.

L'âme apparaît avec ses caractères propres dans tous nos jugements, nos affections et nos actes. Elle n'est pas notre personnalité, mais elle en fait partie; elle n'est pas notre organisme, mais elle en reçoit les impressions et agit en chacun de nos organes en nous portant au delà de ses caractères toujours déterminés. Un objet nous donne du plaisir; une personne suscite en nous de l'affection ou de la répulsion; nous commettons un acte sous une forme ou sous une autre : ces faits de notre vie intellectuelle, morale et physique, nous les dépassons dans tous les sens. Des plaisirs éprouvés nous faisons le bonheur, des peines ressenties le désespoir, et en nous-même, comme à travers les générations successives, étendons et agrandissons notre savoir et nos affections. Des instincts élémentaires que nous partageons avec les bêtes, nous faisons les vertus de la famille, l'amour de la patrie, l'amour de l'humanité, l'adoration de l'Être amour et perfection infinis. De même encore nous développons nos répulsions instinctives pour en faire nos haines personnelles et nationales, la haine de l'humanité, celle de toute croyance religieuse, jusqu'à celle de Dieu. Sous toutes ces formes, l'impulsion est là, immuable. Une qualité que nous exagérons devient un vice; un défaut dont nous triomphons devient une vertu; nos actes d'énergie et

de puissance, nous les transformons tantôt en dévouement et héroïsme, tantôt en crime et folie, dépassant toujours par la pensée l'acte matériel que nous accomplissons. Ainsi nous créons le progrès ou nous le détruisons, nous élevons nos caractères ou nous les avilissons, et nous transmettons nos efforts aux générations qui nous succèdent, lesquelles les reprennent et les continuent pour progresser encore ou se dégrader davantage. Car pas un instant ne s'arrête l'action de l'âme humaine.

Sans l'âme, l'homme avec ses vertus et ses vices, l'humanité avec ses progrès, ses découvertes, ses illusions et ses erreurs, nous demeurent inintelligibles.

L'homme est un organisme animal doué d'une âme immatérielle qui en est la force motrice, pour le bien comme pour le mal.

Depuis le pauvre sauvage qui se prosterne devant son fétiche, se créant, dans son ignorance, des croyances absurdes, jusqu'au martyr sublime mourant pour sa foi en un Dieu rédempteur, la puissance humaine est une dans son ensemble ; son action ne s'arrête jamais. Elle poursuit sa destinée, emportée par une solidarité profonde, à travers la formation et la déchéance des races, la force et l'affaissement des peuples, l'avènement et la disparition des civilisations, sous l'impulsion constante de cette force qui est l'âme humaine. Son *immortalité* en est la conséquence nécessaire.

D'ordinaire, on rattache la preuve de l'immortalité de l'âme à la conscience de l'unité indivisible du moi. « Je puis m'imaginer perdant un membre, la mémoire ou la conscience de moi-même ; je ne puis concevoir que mon *moi* puisse être divisé. Or si la conscience que j'ai de moi n'est pas susceptible d'être divisée, elle n'est pas susceptible d'être détruite, tout, pour être détruit, devant être divisé en ses parties. Donc mon moi indivisible est indestructible et immortel. »

Ce genre d'argument dépend tout à fait de la façon dont on pose la question. En procédant différemment, on arrive à une conclusion diamétralement opposée.

Si j'admets que mon corps puisse perdre un membre, ma mémoire s'éteindre, ma conscience s'évanouir, je conçois que mon moi peut subsister plus ou moins, qu'il est divisible en tous sens, et que, loin d'être indestructible, il est, au contraire, essentiellement caduc, et capable de disparaître avec l'assemblage qui le forme et dont la conscience de l'identité du moi n'est qu'une résultante, tout comme l'individualité chez les animaux qui en ont, comme nous, la conscience, et chez les plantes qui ne l'ont pas. Je puis même, en concevant le corps déterminé dans tous ses actes et l'âme indéterminée dans tous les siens, supposer que la conscience du moi s'éteint avec la destruction du corps dont toutes les parties retournent à la poussière d'où elles viennent,

et que l'âme rentre en Dieu dont elle émane. Certains peuples ont fait de cette manière de voir l'objet de leur croyance; d'autres, pour concilier l'existence du corps avec celle de l'âme, ont imaginé une résurrection des corps; il en est qui ont cru que l'homme, après sa mort, continuait d'exister comme l'ombre, le fantôme de lui-même, tandis que d'autres enfin n'offrent point de traces d'une croyance quelconque à l'immortalité.

Les croyances humaines peuvent prendre toutes les formes, sous toutes, elles sont la preuve même de l'existence de l'âme; mais elles ne sont pas une preuve de son immortalité en tant que représentant après la mort du corps la personnalité humaine.

En observant les phénomènes de la matière pondérable, nous concluons à la nécessité de l'existence de la matière impondérable. En observant le caractère déterminé de toutes choses dans l'espace et le temps, nous concluons à la nécessité de l'existence d'une raison différente et première, non soumise aux lois de l'étendue et de la durée. En observant les actes de l'homme, ses sensations, ses instincts, ses impressions, nous concluons à la nécessité de l'existence d'une force particulière qui agit en lui, transforme ces sensations en idées, ces instincts en qualités et défauts, vertus et vices, ces impulsions en connaissances scientifiques et métaphysiques, dépassant toujours les données de ces

instincts, de ces sensations et de ces actes. De même, en observant les rapports des hommes entre eux, leur solidarité, leur responsabilité, nous concluons à la nécessité de l'immortalité de l'âme et à la continuation de la personnalité humaine après la destruction du corps.

A partir de nos premières impressions jusqu'aux derniers actes de notre vie, nous recherchons toujours l'accord de nos idées, de nos sentiments et de nos actes. Chacun de nos progrès dans la vérité est une coordination meilleure de nos idées; chacun de nos progrès dans le bien, une coordination meilleure de nos affections et de nos actes. De la sorte nous vivons, créant la vérité et l'erreur, le mal et le bien dès notre naissance; mais nous ne vivons ni isolés ni indépendants les uns des autres. Le bien et le mal que nous faisons, s'ils ne retombent sur nous, retombent sur nos semblables, et quoi que nous fassions, le bien et le mal que les autres accomplissent, nous en ressentons le contre-coup. Chacun reçoit ses dispositions et ses aptitudes de ses ancêtres; il apprend le langage de ceux qui l'entourent, en accepte les idées, les mœurs, les coutumes, et il les transforme en agissant sur d'autres à son tour. En même temps ses idées, ses affections et ses actes réalisés et exprimés par ses organes les modifient, et il en transmet les effets à ses enfants et à leurs descendants.

C'est là l'histoire de chaque homme, de chaque tribu, de chaque peuple et de l'humanité entière, sujette en toute circonstance à la loi de la solidarité. L'innocent pâtit pour le coupable, le coupable profite des efforts accomplis par de meilleurs que lui. Nécessité inéluctable, qui dérive de la nature même de l'homme, et qui constitue l'expérience des biens et des maux, tous les progrès de l'humanité. Remontez aux origines des peuples, suivez-les jusqu'à nos jours, toujours les douleurs et les joies des hommes resteront l'expression exacte des progrès qu'ils auront réalisés, grâce à la solidarité qui les unit. Dans une société en décadence, les meilleurs, en dépit de leur résistance, sont entraînés; dans une autre en voie de progrès, les plus mauvais suivent le mouvement, en dépit des entraves qu'ils y mettent; et, à travers les oppositions et les luttes qui en résultent, la vie des premiers est sacrifiée, comme celle des seconds, aussi bien par les cruautés et les vengeances des uns, que par ce que les autres appellent la justice et le salut public.

Il en est résulté que les hommes, cherchant naturellement l'accord de leurs idées, ont conclu à la nécessité d'une vie future pendant laquelle chacun reprendrait et sa part de mérite et sa part de faute. Peu importe la forme enfantine qu'ils aient donnée à leur croyance. Peu importe encore que d'autres, heurtés

par les illusions attachées à ces croyances, aient contesté la possibilité d'une vie future. Tous obéissent à la même loi intellectuelle qui veut que nous ne puissions concevoir la vérité que par l'accord de nos idées.

Or, s'il en est ainsi, et il en est de toute évidence ainsi, il ne saurait être d'accord avec la loi même de notre jugement que l'innocent soit puni pour le coupable, que le méchant bénéficie des souffrances des bons. Il n'est pas d'accord avec la loi de notre jugement que le bien ne soit pas le bien et se transforme en mal pour celui-là même qui l'accomplit. Et ce n'est pas seulement l'esprit de justice qui nous porte à croire à la nécessité d'une vie future et à la sanction du bien et du mal, c'est, d'une part, l'histoire entière de l'humanité, et, d'autre part, la loi même de notre jugement. Rayons de notre vocabulaire les mots d'innocent et de coupable, de bon et de méchant, supposons que tout ne soit que fatalité brutale et lutte impitoyable : pour pouvoir seulement les penser, il faudrait que nous puissions concevoir un accord entre elles. Accord impossible; car si tout est fatalité brutale, c'est que les choses et les êtres agissent suivant les lois d'après lesquelles ils sont constitués, et la lutte n'apparaît que comme un phénomène secondaire, passager; et si celle-ci était constante, implacable, une loi réelle, il n'y aurait ni chose, ni être constitués d'une façon quelconque.

Que si donc nous admettons des lois immuables ordonnant tous les phénomènes de la matière et réglant les harmonies de l'univers, nous devons de même, subissant les lois de notre intelligence, conclure à l'accord de ces lois avec l'histoire de l'humanité. Or ces lois et cette histoire, dans leur accord entre elles, nous imposent la certitude de l'immortalité de la personnalité humaine : sans elle tout redevient désaccord et contradiction, absolument comme l'univers ne serait que désordre et chaos sans les lois qui en règlent l'harmonie.

La vie présente des hommes est telle qu'ils l'ont voulue dans leur commune solidarité, leur vie future sera telle qu'ils l'auront méritée, chacun selon sa valeur personnelle; leur responsabilité est et demeure absolue. S'il en était autrement, il y aurait pour la vie humaine des effets sans cause et des causes sans effet.

Mais nous ne pouvons aller au delà de cette certitude, les données manquent pour le faire. Comment la personnalité humaine pourra-t-elle subsister après la destruction du corps qui en est une partie intégrante, sans les sens par lesquels se forment toutes ses connaissances, sans les organes par lesquels se manifestent toutes ses affections, sans le cerveau qui coordonne les uns et les autres, constitue la mémoire, dirige les actes?

Si, dans ces actes, ces affections et ces connaissances,

en tant qu'organiques et corporels, l'âme humaine se manifeste par le caractère indéterminé qu'elle leur donne, c'est que le corps en reçoit l'empreinte jusque dans chaque sensation, chaque instinct, chaque acte, transformés en connaissances et affections, mérite et démérite. Pourquoi l'âme, à son tour, ne conserverait-elle pas, après la mort, l'empreinte reçue durant la vie par l'action du corps et de ses organes? Nous n'émettons cette pensée que comme hypothèse, car nous ne *pouvons* et ne *devons* rien en savoir.

Nous ne *pouvons* rien en savoir. La conscience de notre personnalité, aussi bien que nos connaissances et nos affections, sont une conséquence de l'action harmonieuse de nos organes; et nous ne possédons par suite aucune donnée sur la façon dont nous penserions, aimerions et agirions sans ces organes, sans leurs sensations et intuitions, leurs actes réflexes et conscients. Nous ne *devons* rien en savoir. Si nous en avions une donnée quelconque, cette donnée serait innée, une pensée conçue en dehors du corps et de ses moyens d'action; notre personnalité et notre destinée seraient autres qu'elles ne sont.

Il en est encore de cela comme de l'hypothèse d'une matière impondérable. Si nous avons la moindre donnée positive sur la nature de cette matière, non-seulement nos sensations, mais encore toutes les con-

naissances que nous acquérons par l'étude des phénomènes de la matière pondérable, n'auraient plus de raison d'être. Nous posséderions la science infuse. Les sensations qui ne nous révèlent que la matière pondérable seraient un non-sens, et notre science entière inutile et vaine, puisque nous aurions la connaissance de la matière impondérable et, par elle, l'explication de tous les phénomènes dont l'étude est le but même de nos efforts.

Il en est encore de même de notre croyance en Dieu. Raison première sans que ses motifs nous soient intelligibles ; substance sans que ses attributs nous soient définissables ; cause sans que ses effets nous soient perceptibles ; plus qu'infini, plus qu'éternel, non soumis aux lois de l'espace et du temps. Pour le comprendre, il faudrait que nos impressions, comme nos pensées, ne soient plus sujettes ni à la durée ni à l'étendue, que nous connaissions la substance non par ses attributs, mais par elle-même ; que nous jugions des causes non par leurs effets, mais par des données innées. La découverte de la vérité ne formerait plus l'objet de nos pensées, le bonheur ne serait plus le résultat de nos efforts, nous posséderions la vérité dernière, nous serions autres que nous ne sommes, et notre destinée serait différente.

Que, par nos croyances et dans notre soif ardente de

la vérité suprême; nous entassions hypothèses sur hypothèses; que nous donnions des formes plus ou moins possibles à nos espérances et à nos craintes d'une vie future, ou que, par d'autres croyances et d'autres doctrines, nous contestions la légitimité de ces espérances et de ces craintes et la possibilité d'une vérité suprême, nos efforts conservent partout et toujours les mêmes caractères. A partir du premier de nos jugements jusqu'à notre fin dernière, notre destinée est de mériter, au sein des efforts de tous, et cette vie future et cette vérité suprême.

Nous ne possédons aucune donnée immédiate, positive, ni de l'Être divin, ni de notre âme et de son immortalité, pas plus que de la matière impondérable. Les esprits impatients ou chagrins en concluent que ni Dieu, ni l'âme, ni l'immortalité n'existent, sans réfléchir que si cela était, nous agirions comme les bêtes, tout entiers à l'action de nos impressions et à la satisfaction de nos instincts, et que nous nous inquiéterions aussi peu qu'elles de ces grands mystères.

Ce sont les mêmes que ceux que nous rencontrons à chaque question sur la nature des forces de l'univers. Les astres envoient en tous sens leur lumière dans l'espace, et elle n'est que ténèbres partout où elle ne frappe pas des mondes sans lumière; tandis que la chaleur qui en émane est identique au froid absolu, tant qu'elle n'est

point absorbée par ces mêmes mondes qui sont *glacés*; et tous, astres et mondes, dans leur gravitation, obéissent à la pesanteur, laquelle, sans poids d'aucune sorte, n'est dans l'immensité qu'un simple mouvement qui, transmettant les forces, reste lui-même impondérable, invisible et insensible. L'habitude de voir succéder midi à minuit, la clarté aux ténèbres, la chaleur au froid, autoriserait-elle le savant à être moins précis et exact que le philosophe et le moraliste, parce que, dans nos illusions, nous prétendons voir, distinguer ou sentir ce que nous ne pouvons ni voir, ni distinguer, ni sentir?

L'homme conclut à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme pour la même raison que des sons inarticulés il a fait le langage, et de l'observation des phénomènes qui l'entourent les lois de la nature. Nous n'avons pas mesuré et calculé tous les astres, nous ne percevons pas tous les phénomènes, nous ne voyons et ne sentons pas ce qui se passe dans l'âme de nos semblables. Mais en entendant les sons nous induisons le sentiment ou l'idée qu'ils expriment, et nous induisons que les astres qui nous sont inconnus sont soumis à la gravitation, les phénomènes que nous ignorons aux lois que nous connaissons. De même nous induisons l'existence divine, celle de l'âme et de son immortalité en reconnaissant la nature déterminée de

nos organes et de nos actes, comme de tous les objets qui nous entourent et de l'univers entier. Il n'est qu'une différence entre ces inductions. Les premières se rapportent à des données immédiates, les secondes impliquent *toutes* les données que notre existence propre et celle de l'univers renferment. Nous nous trouvons, par suite, dans l'impossibilité de les dépasser, puisqu'elles résument toutes les données possibles de notre intelligence. Il en est comme de l'idéal dans les arts et dans les lettres, ou de la perfection dans notre caractère et dans nos actes. Nous tendons vers le beau dans les arts, vers le bien dans notre conduite, vers le vrai dans notre science, et toujours la perfection, l'idéal nous échappent, se trouvant au delà de nos efforts. La recherche de la perfection et de l'idéal n'en est pas moins un besoin inné de notre nature, et nous parvenons à le satisfaire dans la mesure où nous le méritons.

Nous pouvons mettre notre idéal à vivre, comme les bêtes, les uns aux dépens des autres, nous pouvons le placer dans la privation de tout plaisir, dans le renoncement à toutes les joies du monde. La grandeur de la destinée de la pensée humaine éclate jusque dans nos actes les plus répréhensibles. En ce sens chaque homme est un savant qui découvre les règles de sa conduite, et un artiste par la façon dont il ordonne sa vie.

Aussi, quoi que nous fassions, l'idéal, tel que nous le

concevons, devient partie intégrante de notre pensée et de notre vie. Que nous contestions l'existence de Dieu ou de notre âme, que nous concevions notre idéal sous les formes les plus étranges, cet idéal entre dans nos jugements, fait partie de nos inductions, devient la règle de notre conduite. Toutes les doctrines morales ou immorales, toutes les croyances spiritualistes ou matérialistes, représentent nos aspirations vers un idéal que nous réalisons d'une façon plus ou moins complète en nous-même et dans nos rapports avec nos semblables, et dont nous faisons une loi de notre vie.

Le rôle immense que les croyances religieuses ont joué, de tous les temps, dans la vie des hommes et dans l'histoire des peuples, n'a jamais été que l'effet de leurs aspirations vers l'idéal, la loi la plus profonde de leur existence, l'expression rigoureuse de leur état intellectuel et moral.

En ce sens, personne ne possédant la vérité absolue, chacun a sa religion. Ce qui distingue cette religion des grandes croyances est que celles-ci sont partagées par le grand nombre, conséquence de l'entente et de la solidarité humaine, et que la première appartient à chacun selon son développement propre et la responsabilité qui en résulte.

Nous touchons à la question la plus délicate et la plus difficile de la science du bien : l'idéal que chacun

se fait de sa conduite et de ses devoirs propres, et dans lequel se résume toute la destinée humaine. Que l'un rapporte tout à Dieu, un autre tout à soi, un troisième tout à ses proches ou à l'humanité, peu importe, tous se conduisent selon le mieux qu'ils cherchent et ambitionnent. Mais jamais le *bien* ne consistera que dans l'accord des idées, des sentiments et des actes de tous.

En vain nous proclamons la liberté de conscience et en faisons la conquête la plus admirable de l'esprit humain, si cette liberté n'entraîne pas une entente de plus en plus complète entre les hommes, la dégradation intellectuelle et morale en résultera fatalement, car l'homme n'est perfectible que par l'entente avec ses semblables. En vain nous imposons, par le fer et le feu, des croyances uniformes, si ces croyances ne résultent pas des aspirations d'un chacun vers l'idéal de sa pensée et de son caractère, c'est la dégradation générale. En revanche, quelles que soient les croyances communes, du moment que chacun spontanément y concourt, l'idéal se manifeste dans les œuvres par lesquelles tous les expriment, et atteint à travers les âges une perfection incomparable.

Ce phénomène dont l'histoire des peuples nous révèle le secret, se répète en chacun de nous. Nous nous attachons à nos sensations et nous obéissons à nos instincts,

comme les animaux. Mais, sous l'impulsion de l'âme, nous faisons de nos sensations des idées, de nos instincts des sentiments, et à mesure que nous poursuivons ces idées et ces sentiments, nous les élevons, nous les perfectionnons, créant le vrai, le beau, le bien en nous, jusqu'à nous élever à l'amour pur de l'idéal même que nous avons conçu. Et, si le corps est le levier par lequel l'homme s'élève à la science du vrai, du beau et du bien, c'est par le corps aussi que l'homme fait l'éducation de son âme, et elle en conserve l'empreinte ineffaçable à travers son immortalité.

Mais l'homme, dans ce développement merveilleux qui comprend et son existence propre et celle de l'humanité, ne s'arrête pas là. Sa croyance en la Raison première de l'être de toutes choses, qu'il conçoit d'abord d'une façon enfantine et toute matérielle, élève ses aspirations, grandit et purifie ses affections, et il arrive, à travers toutes les formes qu'il lui peut donner, à la concevoir, non plus comme la raison suprême, mais comme l'amour infini, la perfection souveraine, l'idéal éternel qui échappe à son intelligence, mais vers lequel tendent et toute la puissance d'affection et tout le besoin de bonheur qu'il éprouve.

Telle est la destinée de l'homme. Elle est celle de l'humanité. Si grandes que soient nos illusions, si profondes que soient nos erreurs, si cruelles que soient

nos actions, le bien dont nous jouissons est toujours identique à la science que nous en possédons, et notre fin dernière est la science et l'amour du bien parfait.

Hors de là, l'existence de l'homme est sans objet, l'histoire de l'humanité sans intérêt, et l'univers, dans toute son immensité, sans raison d'être.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.	Pages.
INTRODUCTION. — La morale sociale et la morale individuelle.	VII IX

LIVRE I

LA SCIENCE DE LA MORALE

I. — La foi, les doctrines et la science en morale.	1
II. — Fatalité et liberté.	8
III. — Les principes dans la science de la morale.	19
IV. — La responsabilité et la solidarité	23
V. — Le bien et le mal.	28
VI. — La science du bien.	31
VII. — L'inconnu et le connu en morale.	41

LIVRE II

L'HOMME

I. — Son organisme	46
II. — L'instinct.	51
III. — L'habitude	56
IV. — Qualités et défauts.	61
V. — Vices et vertus	67
VI. — <u>Les passions</u>	75
VII. — Devoirs et droits	86
VIII. — Préjugés et illusions.	93
IX. — Plaisirs et peines	98
X. — Héroïsme et crime.	105
XI. — Folie et suggestion	113

LIVRE III

LA FEMME

I. — Son organisme.	122
II. — La pensée de la femme	126

	Pages.
III. — La jeune fille	138
IV. — La jeune femme	143
V. — La mère	151
VI. — La dégradation de la femme	157

LIVRE IV

L'ENFANT

I. — La race	165
II. — Première enfance	176
III. — L'éducation	182
IV. — L'instruction	190
V. — L'éducation intellectuelle	198
VI. — Le jeune homme	206

LIVRE V

LA FAMILLE

I. — Le mariage	212
II. — La famille patronale	224
III. — La liberté dans la famille	230
IV. — L'égalité dans la famille	238
V. — La fraternité dans la famille	244
VI. — La famille et la patrie	249

LIVRE VI

LES CERTITUDES HUMAINES

I. — La loi de l'affection mutuelle	257
II. — La loi de l'entente intellectuelle	281
III. — L'entente pour la vie	299
IV. — La science, la foi et les idées métaphysiques	319
V. — L'âme et son immortalité	348



BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITĂȚII
BUCUREȘTI



PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLOX, NOURRIT ET C^{ie}

Rue Garancière, 8.

LIBRAIRIE
G. CURTESCI